MUSEUM LESSIANUM — SECTION THÉOLOGIQUE

LA ROBE SANS COUTURE

Erat autem tunica inconsutilis.
(Jo. 19. 23.)

Un essai de Luthéranisme catholique

LA HAUTE ÉGLISE ALLEMANDE

1918-1923

PAR

PIERRE CHARLES, S. J.
Professeur de Théologie

CHARLES BEYAERT, Ed. Pont. BRUGES.
Dépôt à Paris : A. GIRAUDON, 22, Rue Jacob,
A DEWIT, 53, Rue Royale, Bruxelles
1923

LA ROBE SANS COUTURE

MUSEUM LESSIANUM

PUBLICATIONS

dirigées par

des Pères de la Compagnie de Jésus

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
SECTION THÉOLOGIQUE
SECTION PHILOSOPHIQUE

Pour la Rédaction s'adresser au Secrétariat, *11, Rue des Récollets, Louvain.*
Pour l'Administration s'adresser à la *Firme Charles BEYAERT, Ed. Pont. 6, Rue Notre-Dame, Bruges.*
Voir à la fin du livre la liste des publications du Lessianum.

MUSEUM LESSIANUM — SECTION THÉOLOGIQUE

LA ROBE SANS COUTURE

Erat autem tunica inconsutilis.
(Jo. 19. 23.)

Un essai de Luthéranisme catholique

LA HAUTE ÉGLISE ALLEMANDE

1918-1923

PAR

PIERRE CHARLES, S. J.
Professeur de Théologie

CHARLES BEYAERT, Ed. Pont. BRUGES.
Dépôt à Paris : A. GIRAUDON, 22, Rue Jacob,
A. DEWIT, 53, Rue Royale, Bruxelles.
1923

BX
8026
C53
1923

KL
C38

De Licentia Superiorum Ordinis.

IMPRIMATUR
Mechliniae, die 12 Junii 1923.
E. VAN ROEY, vic. gen.

ABRÉVIATIONS

Malgré tous nos efforts nous n'avons pu nous procurer les premiers numéros de la revue *Die Hochkirche*. On ne les trouve ni à la bibliothèque du British Museum ni à la Bibliothèque Nationale de Paris. Les libraires allemands ont uniformément répondu que ces numéros étaient hors d'atteinte. Nous aurions été heureux de pouvoir les consulter au siège même de la *Hochkirchliche Vereinigung* mais jusqu'à présent ce voyage est resté pour nous impraticable.

Voici la liste des principales abréviations dont nous avons fait usage. Les autres se comprendront sans peine.

COLLECT. LAC. = *Acta et Decreta sacrorum Conciliorum recentiorum*, Collectio Lacensis, auctoribus S. J., Friburgi, 1870 sq.

CORP. VINDOB. = *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum...* Vindobonae, 1866 sq.

ERL. = Edition des œuvres de Luther, appelée édition d'Erlangen-Francfort. Nous avons cité la série latine *D. Martini Lutheri opera latina* d'après la première édition ; la série allemande *Dr Martin Luther's sämmtliche Werke* d'après la deuxième édition.

H. K. = *Die Hochkirche*, Monatsschrift der Hochkirchlichen Vereinigung, Heckelberg, Kreis Oberbarnim, Brandenburg.

H. V. = *Die Hochkirchliche Vereinigung.*

M. G. = MIGNE, *Patrologiae Cursus completus,* Series Graeca.

M. L. = MIGNE, *Patrologiae Cursus completus,* Series latina.

R. E. = *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche,* 3e éd. (HAUCK), Leipzig, 1896-1913, 24 volumes.

W. = *D. Martin Luthers Werke,* kritische Ausgabe, Weimar, Böhlau.

INTRODUCTION

Sacramento vestis et signo declaravit Ecclesiae unitatem. (S. Cypr. *De unitate Ecclesiae.* 7. *M. L.* 4, 504).

Depuis l'antiquité la robe sans couture dont parle le quatrième évangile au récit de la Passion a été considérée comme un symbole révélateur.

Cette tunique d'un seul tenant et qu'il n'est pas permis de déchirer, c'est la Société Sainte, tissée par Dieu — *desuper* — et qui ne connaît pas les rapiéçages.

S. Cyrille d'Alexandrie y avait vu l'image de l'Eucharistie, reçue intégralement par tous les fidèles au mystère de la Cène liturgique (1).

Mais avant S. Cyrille, le vieil évêque de Carthage, Cyprien, découvrait déjà dans la tunique du Rédempteur la figure de l'Eglise indéchirable, et il concluait qu'on ne peut pas posséder le vêtement de la foi par lambeaux ni scinder l'unité voulue par Dieu (2).

Dans les commentaires faussement attribués à Rufin, on retrouve la même idée (3). Peut-être Origène l'avait-il exprimée dans ses tomes sur S. Jean, malheureusement perdus depuis le trente-troisième (4).

Mais c'est S. Augustin qui dans ses *Tractatus in Joannem,* donne à cette pensée sa forme définitive; c'est grâce à lui surtout

---

(1) *M. G.* 74, 659.

(2) *M. L.* 4, 504. « Possidere non potest indumentum Christi qui scindit et dividit Ecclesiam Christi ».

(3) *M. L.* 21, 723. Ce commentaire est probablement l'œuvre d'un prêtre gaulois du V^me^ siècle: Vincentius.

(4) *M. G.* 14, 829.

que le moyen âge chrétien la méditera. « La robe du Christ est sans couture afin que jamais elle ne se défasse. Elle se termine tout entière par une seule maille, parce qu'elle ramène tout l'ensemble à un seul terme... Elle est l'Eglise catholique » (1).

Cette exégèse ancienne ne paraît pas inexacte aux critiques par ailleurs les plus émancipés. Loisy déclare que les Pères qui ont vu l'Eglise dans la robe sans couture ont probablement rencontré la pensée de l'auteur (2), et Walter Bauer trouve que rien n'a plus de chance d'être vrai (3).

Toute la doctrine catholique de l'Eglise, avec son intransigeance d'aspect si rigoureux, est déjà résumée dans ce vieux symbole. On ne peut pas se rattacher au Christ par des sutures artificielles. Il faut être de la trame. Et les compartiments et les autonomies et les indépendances ne signifient rien dans l'unité parfaite du Christ indivisible.

Ces principes on les trouvera très amplement exposés dans tous les traités théologiques (4). Le but de ces pages n'est nullement d'en établir à nouveau le système.

Mais au moment où la question de l'unité des chrétiens prend une place prépondérante dans les soucis de tous les croyants; alors que dans une encyclique solennelle le Souverain Pontife parle de l'éventualité d'un concile œcuménique; quand la détresse même de l'Europe semble inviter à réfléchir sur toutes les causes des divisions qui la ruinent, peut-être n'est-t-il pas inutile d'examiner les efforts que tentent nos frères séparés pour se raccrocher à l'Eglise catholique et pour se retrouver dans l'ancienne famille.

Tout effort vers le bien mérite une estime infinie; tout front tourné vers la lumière est orienté vers Dieu. Et si nous voulons qu'un jour le bercail du Christ soit au complet, c'est une charité sans limites que nous devons témoigner à tous les errants, à tous ceux qui tâtonnent et qui cherchent.

---

(1) *M. L.* 35, 1949. « Inconsutilis ne aliquando dissuatur, et ad unum pervenit quia in unum omnes colligit. Haec est... catholica Ecclesia ».

(2) *Le Quatrième Evangile*, 1903, p. 876.

(3) *Das Johannesevangelium*, dans *Handbuch zum Neuen Testament*, Band II, 2, p. 173.

(4) P. ex. pour ne citer que le plus récent parmi les meilleurs, cfr. M. D'HERBIGNY, *Theologica de Ecclesia*, 2me édition, 2 vol., Paris, Beauchesne, 1920, 1921.

Jamais peut-être notre vieille, notre sainte Europe ne fut plus divisée. Les ponts sont coupés partout. Il semble qu'on ne puisse plus considérer que des ennemis ou des alliés, et que la guerre des âmes soit devenue une institution permanente.

Lorsque le Souverain Pontife parle de la paix, les sourcils se froncent ou les lèvres se serrent. Beaucoup, sans oser le dire tout haut, murmurent tout bas que ces paroles sont inopportunes. Et pourtant le pape est dans son rôle et dans son droit quand il rappelle aux hommes, saturés de misère, que Jésus-Christ est leur Maître à tous, qu'il est le Rédempteur commun, et que, plus profondément que ce qui divise, il faut chercher ce qui relie entre eux les fils d'Adam.

L'Eglise en Europe et dans le monde est sans doute aujourd'hui la seule force internationale organisée. Rien qu'à ce titre, elle mérite qu'on l'étudie, et qu'on examine aussi tout ce qui gravite autour d'elle. Depuis que Thureau-Dangin a publié son œuvre magistrale, tout le monde, sur le continent, peut savoir ce que représentait dans l'Eglise anglicane le mouvement d'Oxford et quels résultats sont sortis des efforts de Newman et de son groupe.

Le luthéranisme allemand passe aujourd'hui par une crise intérieure très grave. Nous ne voulons en étudier qu'un aspect: la constitution et les débuts d'une Haute Eglise, ressemblant par certains côtés à la *High Church* anglaise, et dont le but avoué est de catholiciser le protestantisme (1).

On trouvera peut-être que cette Haute Eglise est encore bien jeune et qu'elle n'a pas donné des preuves suffisantes de vitalité. Mais pourquoi l'intérêt ne s'attacherait-il qu'aux œuvres achevées et aux procès conclus ? Les questions débattues par la Haute Eglise sont des questions fondamentales. Toutes les divisions religieuses de l'Europe en sont sorties. Puisque là-bas on veut les étudier à nouveau, nous ne pouvons pas rester indifférents à cet examen.

Un mot encore — ce sera le dernier de cette préface. — Il est possible que ces pages soient, quelque jour, lues par des parti-

---

(1) Les *Stimmen der Zeit* ont publié sur cette crise des articles fort bien documentés et très judicieux, p. ex. juin 1919, déc. 1920, mars 1921, sept. 1921 etc. (éd. Herder, Fribourg-en-Brisgau).

sans de la Haute Eglise allemande, il est possible aussi que, malgré toutes les précautions prises, une expression les attriste ou les blesse, et leur fasse croire qu'un catholique romain ne peut pas aimer profondément, estimer loyalement, tous ceux qui cherchent, suivant l'antique formule d'Ignace d'Antioche, à prendre le Christ — *Christum consequi* (1). On voudrait qu'il fût bien entendu qu'un seul désir a dicté tout ce volume, non celui de confondre, ni même celui de convaincre impérieusement, mais dans le respect de toutes les sincérités, le désir de rendre témoignage à l'unique Pasteur de l'unique bercail... *In unum convenientibus una sit oratio, una precatio, una mens, una spes in caritate, in gaudio sancto, quod est Jesus Christus quo nihil praestantius est...* (2).

---

(1) IGN. ANTIOCH. *Ep. ad Romanos*, 5. 3.
(2) *Ep. ad Magnes.*, 7. 1.

CHAPITRE PREMIER

" NOUS SOMMES CATHOLIQUES ".

Le 31 octobre 1922 la Haute Eglise allemande tenait à Berlin sa quatrième assemblée générale. Tous les détails de ce Congrès sont significatifs (1).

Entre l'ancien château royal et l'Hôtel de ville, tout contre la Sprée, au centre même de la cité, on avait choisi comme lieu de réunion la plus vieille des églises de Berlin, la *Nicolaïkirche*. Ce sanctuaire dont Jacques Spener, l'initiateur du piétisme, fut prévôt à la fin du XVII^me^ siècle (2), ce sanctuaire a été bâti, en plein moyen âge, par des mains catholiques et ses pierres vétustes sont les témoins muets de cette époque bienheureuse, où les dissensions de la Réforme n'avaient pas encore déchiré l'unité des croyances chrétiennes en Occident (3).

Sous les ogives du vieux temple, les fervents de la Haute Eglise, arrivés d'un peu partout malgré la pluie maussade et le vent aigre (4), ont assisté à une *messe,* une messe avec officiant et diacre et prédicateur, tous trois revêtus de l'aube blanche par-dessus la soutanelle. Le célébrant était le comte Lüttichau, et on nous assure qu'il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'aisance, malgré la nouveauté de certaines rubriques (5).

---

(1) Cfr. *H. K.*, 1922, p. 218 sq.

(2) Cfr. HOSSBACH, *Philipp Jakob Spener und seine Zeit*, Berlin, 1828, 2^ter^ Teil, p. 1 sq.

(3) *Nikolaikirche* date des XIII-XIV^mes^ siècles.

(4) « Trotz des regnerischen Wetters », dit le compte rendu, *H. K.* 1922, p. 218.

(5) Le comte Lüttichau était assisté du pasteur Stöwesandt. comme lui pasteur de l'église de la Sainte-Trinité à Berlin et un des promoteurs du mouvement de la Haute Eglise.

L'autel était lui-même tout ceinturé de petits cierges, cette profusion de lumières étant conçue comme une preuve de respect pour le Saint Sacrement (1).

Inutile d'ajouter que ces innovations, d'aspect catholique et romain, furent vivement critiquées par les protestants irréductibles, par les puritains réformés, par tous ceux qui définissent leur religion comme une opposition au papisme et qui refusent de remonter plus loin que le XVI^me^ siècle.

A ces inquisiteurs soupçonneux, la Haute Eglise allemande avait déjà fourni pas mal de griefs, mais pour bien comprendre leur nature il nous faut faire d'abord un peu d'histoire.

On sait que le 31 octobre 1517 Luther placardait à Wittemberg ses thèses sur les indulgences. C'est ce jour que les protestants ont choisi comme anniversaire de la Réforme. En 1817 on en était donc au troisième jubilé, quand un pasteur luthérien, prédicateur populaire, très ému par les théories de Schleiermacher sur la religion, s'avisa de publier en feuille volante un petit pamphlet, contenant les 95 propositions luthériennes de 1517 et leur traduction en langage du XIX^me^ siècle (2). Le pamphlet de Claus Harms eut un retentissement énorme dans tous les milieux religieux de l'Allemagne. Il marquait une date. Jamais on n'avait plus durement traité le rationalisme sceptique, qui lentement s'était substitué à la doctrine initiale des réformateurs, dans l'Eglise luthérienne (3).

Voici quelques exemples des traductions satiriques de Claus Harms.

---

(1) « Die *Hochkirchler* haben die grösste Ehrfurcht vor dem heiligen Sakrament ». *H. K.* loc. cit.

(2) Le titre de la brochure de 35 pages était : *Das sind die 95 Thesen oder Streitsätze Dr Luther's theuren Andenkens. Zum besonderen Abdruck besorgt und mit anderen 95 Sätzen als mit einer Uebersetzung aus 1517 in 1817 begleitet.* Claus Harms (1778-1855) avait été converti par la lecture des *Reden* de SCHLEIERMACHER sur la religion, mais très déçu par la publication des *Predigten* du même auteur. Au moment où il imprimait les fameuses thèses il était archidiacre de l'église Saint-Nicolas, à Kiel.

(3) Claus Harms en voulait surtout à l'édition annotée et glosée de la *Bible d'Altona,* aux essais d'union des réformés et des luthériens, et au rationalisme philosophique. Cfr. *C. Harms gewesenen Predigers in Kiel Lebensbeschreibung verfasst von ihm selber,* Kiel, 1852.

« La rémission des péchés coûtait de l'argent au XVI^me^ siècle. — C'est même pour supprimer cet abus que Luther s'est armé. — Au XIX^me^ siècle la rémission des péchés ne coûte plus rien du tout dans l'Eglise luthérienne ». Entendez qu'elle vaut exactement ce qu'elle coûte (1).

« D'après l'ancienne croyance de 1517 c'est Dieu qui a créé l'homme; d'après la nouvelle croyance de 1817, c'est l'homme qui fabrique Dieu ». L'allusion aux philosophies idéalistes est transparente.

« La prétendue religion raisonnable de notre époque manque souvent de raison, souvent aussi de religion, plus souvent encore de l'une et de l'autre » (2). N'oublions pas que le déisme se donnait comme la religion du bon sens, et que Kant avait publié trente ans plus tôt son livre si radical sur *La religion dans les limites de la simple raison.*

Enfin, « il faut apprendre aux chrétiens qu'ils ont le droit de ne tolérer en chaire, à l'école, dans les livres, rien d'impie ou d'anti-luthérien »; absolument comme Luther avait proclamé qu'il fallait s'insurger contre toute invention humaine, contre toute croyance et toute pratique non fondée sur l'Ecriture (3).

La tempête éclata. Les rationalistes tombèrent sur ce partisan des ténèbres et ce cagot paradoxal. On échangea en quelques mois plus de deux cents écrits polémiques (4), mais les adversaires les plus acharnés de Claus Harms durent bien reconnaître que la Réforme avait besoin d'être réformée et que la situation religieuse du luthéranisme était lamentable.

C'est à ce moment, à ce réveil (*Erweckung*) des consciences que se rattachent la plupart des luthériens conservateurs du XIX^me^

---

(1) C'est la thèse 21.

(2) Thèse 32.

(3) La thèse 66 disait crûment: « Le peuple ne peut avoir confiance dans les chefs suprêmes de l'Eglise, puisque plusieurs d'entre eux passent pour n'avoir plus la foi dans l'Eglise ». Claus Harms n'exagérait pas quand il se vantait de manier beaucoup mieux la fronde de David que sa harpe.

(4) F. A. SCHRÖDTER, *Archiv. der Harmschen Thesen oder Charakteristik der Schriften welche für und gegen dieselben erschienen sind,* 1818.

siècle (1). Leurs noms ne sont pas très connus en dehors de l'Allemagne, car depuis les progrès du ritschlianisme, les universités, dispensatrices souveraines de la gloire, ont persévéramment combattu ces « ennemis de la liberté de penser ». Le silence officiel a pesé sur leur mémoire. Et cependant, pour bien comprendre la Haute Eglise, il est nécessaire d'exhumer quelques-uns de ces ancêtres. Avant la bataille de Salamine, les Athéniens envoyèrent chercher dans l'île d'Egine, les ossements des héros tutélaires de l'Attique, les vieux fils d'Eaque (2). Les partisans de la *Hochkirche* prétendent, eux aussi, renouer une tradition et garder un patrimoine et ils se réclament, comme de génies protecteurs, de Schöberlein, le restaurateur de la liturgie protestante, de Stahl, de Rocholl, d'Auguste Vilmar surtout, de Wilhelm Löhe et de Théodore Kliefoth.

De quelles pensées étaient animés ces précurseurs ? Quelles préventions leurs agissements ont-ils fait naître ? (3).

Vilmar est mort presque septuagénaire à Marbourg (4), après avoir toute sa vie revendiqué vigoureusement la liberté et l'indépendance de l'Eglise. Il ne voulait aucune subordination des consciences à l'égard du prince temporel et ne voyait dans le principe luthérien: *cujus regio, illius religio* qu'un expédient provisoire destiné à prévenir des révolutions désastreuses. Les princes, selon Vilmar, devaient sans plus tarder renoncer à l'exercice entièrement abusif du Souverain Episcopat. Cet épiscopat ne les concerne en rien (5). Intrépide dans sa logique et ajoutant aux âpretés de ses théories l'obstination de son caractère (6), il prétendait imposer à tous les luthériens l'adhésion doctrinale à la Confession d'Augs-

---

(1) Cfr. F. H. R. VON FRANK, *Geschichte und Kritik der neueren Theologie insbesondere der systematischen seit Schleiermacher, bearbeitet und bis zur Gegenwart fortgeführt von* R. H. GRÜTZMACHER, 4me éd. Leipzig, 1908, p. 210 sq.

(2) HERODOTE, VIII, 64. Ce n'était peut-être que des images ou des figurines.

(3) Cfr. *Was will die Hochkirchliche Vereinigung*, 1922, pp. 9, 11.

(4) Né en 1800, mort professeur à Marbourg en 1868.

(5) Cfr. *Hessischer Volksfreund*, 1851, n. 45. Ce périodique avait été fondé par Vilmar lui-même en 1848.

(6) On a parlé de sa rudesse (Schroffheit) et de son fanatisme, cfr. WIPPERMANN, *Allgemeine deutsche Biographie*, t. 39 p. 718.

bourg et il pourchassait les indifférents et les libéraux. Il lui semblait monstrueux qu'on eût pu glisser par une pente douce du libre examen à la libre pensée. Entre ces deux termes il voyait plus qu'un abîme; il croyait discerner une opposition radicale. Dans les universités on ne jugeait pas de la même manière (1); la liberté de penser paraissait le corollaire inéluctable du principe protestant et toute dogmatique obligatoire était jugée comme un retour au papisme. Aussi les grands docteurs de la philosophie religieuse et de la critique biblique considéraient Vilmar avec un mélange de dédain et de colère. Ce Hessois leur semblait absurde comme un anachronisme et dangereux comme un maniaque (2). On l'accusait volontiers de romanisme. On parlait à son propos d'Inquisition, d'Index et d'Encyclique. En fait Vilmar ne put jamais aboutir et le rocher de Sisyphe qu'il avait voulu soulever roula sur lui (3).

Kliefoth, le réactionnaire religieux du Mecklembourg, fut en butte aux mêmes défiances (4). Adversaire de tous les rationalismes francs ou déguisés, il proclamait, il écrivait en dépit de la théorie luthérienne du sacerdoce universel. que l'Eglise était un tout organique et vivant, exigeant une distinction essentielle entre le pasteur et le troupeau, entre les *audientes* et les *docentes,* entre les *regentes* et les *oboedientes*. Il ne concevait pas une Eglise divine sans une autorité, et il voyait bien que toute autorité est chimérique dans l'Eglise si elle n'est pas à la fois doctrinale et disciplinaire, si elle ne porte pas sur la croyance comme sur la pratique, et si elle n'est pas exercée par des dépositaires officiels du pouvoir divin (5). Kliefoth a laissé, parmi d'autres ouvrages.

---

(1) Et pas davantage à la cour du prince-électeur de Hesse, qui en 1855 au lieu d'approuver la nomination de Vilmar comme surintendant, le cassa aux gages et l'envoya à Marbourg.

(2) « Ein finsterer, fast unheimlicher Geist, dieser Schulmann ! » (WIPPERMANN, loc. cit.)

(3) Les pasteurs ruraux l'admiraient et quelques disciples se groupaient autour de lui, mais la solitude morne de ses dernières années est notée par tous les historiens. Cfr. HAUSSLEITER, *R. E.* t. 20, p. 660.

(4) Né en 1810, mort à Schwerin en 1895, « un des plus éminents sinon le plus éminent de tous les artisans de la restauration luthérienne orthodoxe dans la deuxième moitié du XIX^{me} siècle ». (HAACK, *Allgemeine deutsche Biographie*, Supplément 5, t. 51, p. 218).

(5) Cfr. son œuvre inachevée *Acht Bücher von der Kirche*, Bd. 1, 1854. Seuls les quatre premiers livres ont paru.

une *Théorie du Culte dans l'Eglise évangélique*. Ce livre est aujourd'hui consulté pieusement par la *Hochkirche* (1), mais lorsqu'il parut, il fut, comme son auteur, immédiatement et vivement accusé de romanisme (2).

Et Löhe, qui pendant des années fut en conflit avec le directoire de l'Église luthérienne de Bavière (3), Löhe, perséveramment accusé, lui aussi, de romanisme et qui passa toute sa vie à organiser le rituel évangélique, il semble bien que sa mémoire doive être plus glorieuse et son action plus féconde que celles de ses détracteurs. Théoricien de la liturgie protestante il rédigeait des projets, dédaignés par l'indifférence routinière du monde officiel. Il voulait régénérer le culte, mais personne ne l'écoutait et seule sa petite paroisse de Neuendettelsau bénéficiait de ses lumières. Ailleurs, de-ci de-là, Löhe recueillait, au milieu de beaucoup de critiques, quelques témoignages tardifs et timides de sympathie inopérante (4).

Aujourd'hui on consulte ces aînés disparus (5), et la *Hochkirche* essaie de retrouver dans leurs écrits et dans leurs exemples la fraîcheur de vie pieuse et la conviction fervente que les citernes crevassées du rationalisme critique ne contiennent plus (6).

---

(1) *Liturgische Abhandlungen*. Gros ouvrage en huit tomes, 1854-1861: KLIEFOTH avait publié en 1844 une *Theorie des Kultus der evangelischen Kirche*, toute pénétrée des doctrines de Schleiermacher. Il renia plus tard ce volume.

(2) « Der Vorwurf des Romanisierens ». Cfr. HAACK, op. cit. p. 225. Ces accusations n'empêchèrent pas Kliefoth de parvenir aux premières fonctions ecclésiastiques dans le Mecklembourg.

(3) Né en 1808, mort en 1872. Il fut menacé de suspense en 1851 et suspendu effectivement en 1860. Sa position doctrinale ne fut jamais très nette. Il fraternisait avec les réformés de Suisse, mais au synode général de Bavière en 1849 il faisait signer par 330 hommes d'Eglise une pétition réclamant la suppression de l'autorité civile dans les choses religieuses et l'obligation d'adhérer à un *Credo* défini.

(4) Il déclarait lui-même que les catholiques romains attendaient chaque jour sa conversion; mais chaque jour aussi les défiances des luthériens s'accentuaient. Quand il publia son *Rosenmonat Heiliger Frauen*, tout pénétré d'ascétisme, ses meilleurs amis jugèrent qu'il abandonnait les principes de la Réforme. Cfr. STÄHLIN-HAUCK, *R. E.* t. 11, p. 581. Sa liturgie semblait à d'autres quelque *romanisierende Liebhaberei*. Cfr. FRANK-GRÜTZMACHER, op cit, p. 226

(5) Cfr. p. ex. WILD, *Die Bedeutung des Kultus für das Leben der Kirche*, (*Neue kirchliche Zeitschrift*, t. XXII, Heft 3, mars 1921, p. 157), article très remarquable et sur lequel nous aurons l'occasion d'insister.

(6) Cfr. *H. K.* 1922, p. 12.

Aussi quand on leur reproche d'innover, les partisans de la Haute Eglise affirment qu'ils restaurent ce que leurs adversaires acceptent de laisser corrompre (1); ils se disent conservateurs en religion et ils demandent qu'on veuille bien comparer leur programme avec les pratiques de l'antiquité luthérienne (2); qu'on veuille bien étudier jusqu'à quel point le philosophisme du XVIII^me^ siècle a ruiné la piété primitive des protestants, et qu'on leur dise si la Réforme n'a pas été submergée par les négations incrédules et l'indifférence religieuse du dernier siècle (3).

Il est très important de saisir ce point pour ne pas se méprendre sur l'essence même du mouvement que nous étudions. Ce que veulent ces hommes, c'est retrouver la vraie Réforme et c'est vers le passé surtout qu'ils regardent (4).

Leurs origines le disent déjà.

Claus Harms avait publié ses 95 thèses en 1817. Cent ans plus tard, en pleine guerre, un pasteur du Schleswig-Holstein essaya de l'imiter. Les circonstances n'étaient plus les mêmes. Les opérations militaires absorbaient l'attention générale, c'était l'heure où la révolution bolcheviste éclatait. Les feuilles volantes du pasteur Hansen ne trouvèrent un accueil vraiment sympathique que chez un petit nombre de ses confrères, gagnés d'avance à son idée (5). Il s'agissait encore une fois, comme au temps de Claus Harms, d'une rénovation profonde, radicale de l'Eglise luthérienne. Le XIX^me^ siècle ayant été au moins aussi désastreux pour les croyances évangéliques que les deux siècles précédents, il fallait, en face du monisme athée, de l'agnosticisme destructeur, du matérialisme animal, organiser la défense de l'Eglise et sauver la piété chrétienne.

Le 9 octobre 1918, à Berlin , six personnes s'étaient donné

---

(1) *Was will die Hochkirchliche Vereinigung,* p. 9.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 40 ; 1921, p. 372 sq.

(3) Un personnage jadis célèbre, Dryander, ancien prédicateur de la cour impériale et qui n'appartient pas d'ailleurs à la *Hochkirche,* définit la situation actuelle des âmes dans l'Eglise protestante: « *eine schwere moralische Verwilderung, eine zunehmende Entkirchlichung* ». (*Aufgabe der Kirche. Ein Wort in ernster Zeit,* Berlin, 1919, p. 2.) Cfr. aussi *H. K.* 1922, p. 12.

(4) Les textes décisifs seront donnés dans le chapitre suivant.

(5) Cfr. *H. K.* 1921, p. 326.

rendez-vous pour délibérer sur cette situation et réaliser quelque chose (1). Il n'est pas interdit de remarquer qu'aucun de ces noms n'était fort connu: Hansen, Brun, Bettac, Mosel, tous quatre pasteurs, Burgstaller, Breitenbach. Dans ce pays où les docteurs-professeurs pullulent nul n'est ici représenté. Aussi bien le ton du manifeste qui sortira de ces délibérations à huis-clos ne sera pas celui des thèses de doctorat. On y retrouve l'accent oratoire, la phrase large, les citations bibliques des hommes d'Eglise. On y découvre aussi, sans feinte, l'émotion contagieuse de la souffrance. Qu'on en juge par ce préambule.

« Nous ne considérons pas notre idée comme une simple invention humaine; nous croyons que notre projet est une indication impérative de la volonté de Dieu. Le chemin que nous entendons suivre est la route de la charité qui cherche et qui sauve. En regardant l'effroyable misère morale de notre peuple, l'attendrissement du Sauveur sur la détresse des brebis sans berger ne nous laisse plus de repos. Nous sentons en même temps quelle grande nostalgie de sécurité et de vigueur spirituelle s'est installée dans beaucoup de cœurs. C'est là pour nous la preuve que Dieu n'a pas encore abandonné notre peuple. Il est peut-être, il est sans doute en marche vers nous. Nous voulons aplanir ses chemins. Nous voulons frayer la route à notre Dieu » (2).

Chose remarquable, nous sommes en octobre 1918, un mois avant l'armistice, au moment où le désastre est évident. Dans le manifeste de ces luthériens, il n'y a pas un seul mot que la passion nationaliste puisse exploiter (3). Ce qui les préoccupe, c'est la détresse des âmes dans l'Eglise officielle, dans cette Eglise si languissante et si incapable de rien conduire.

Les délibérations durèrent toute la journée du 9 octobre. Sur les principes fondamentaux l'accord était facile, mais il ne suffisait pas de le dire et de s'en féliciter. L'œuvre de sauvetage s'imposait. Comment l'entreprendre ?

---

(1) Ibid. La relation est du Pfarrer Mosel lui-même. Cfr. aussi *Was will die H. V.* p. 8. Hansen était pasteur à Kropp, dans le Schleswig Holstein.

(2) *Was will die H. V.* Einleitender Teil, p. 8.

(3) C'est d'ailleurs un des traits les plus sympathiques de cette *Hochkirche*. L'attitude est d'autant plus méritoire qu'elle n'est pas commune. Cfr. p. ex. *Neue kirchliche Zeitschrift*, t. XXXII, Heft 1, 1921, p. 33.

On mit d'abord sur pied le programme théorique, l'exposé des idées générales de la Haute Eglise. Nous y reviendrons à l'instant. On élabora une déclaration plus ample, que l'on soumettrait plus tard à l'assemblée plénière. On décida la création d'une revue mensuelle *Die Hochkirche,* et on nomma un comité exécutif. Tout ceci c'est la procédure classique, mais quel idéal hantait l'âme de ces ouvriers de la première heure ?

Il nous faut, disaient-ils, réorganiser l'Eglise protestante, dans sa constitution et dans son culte. Et nous invitons tous les chrétiens sincères à nous aider (1).

L'Eglise doit être indépendante du pouvoir civil dans tout ce qui est vraiment religieux. Elle doit être *épiscopale.* Etant une société *visible,* fondée par le Christ et ses apôtres, elle doit exercer son influence non seulement sur les individus, mais elle doit agir comme corps dans le pays. Il faut que tous nos chrétiens comprennent de plus en plus qu'il n'y a qu'*une* Eglise universelle, à laquelle toutes les confessions chrétiennes se rattachent.

Nous voulons voir restreindre considérablement la part faite à la prédication dans l'Eglise évangélique. C'est sur les sacrements qu'il faut surtout insister, beaucoup plus que sur l'enseignement oral. Il faut montrer le caractère *objectif* des sacrements; il faut les administrer d'après les prescriptions ecclésiastiques et développer largement la liturgie dans le service divin.

Il est indispensable de réformer efficacement la pratique de la confession et de la communion. La confession privée et facultative doit être de nouveau introduite dans les mœurs. Les œuvres de piété doivent être remises en honneur. Il faut promouvoir la pratique de la visite à l'église, des heures de prière privée et de méditation. Il faut arriver à doter l'Eglise protestante d'une institution *monastique,* analogue aux ordres religieux des Eglises romaine ou grecque. Il faut composer un *bréviaire* évangélique, qui se rapprochera autant que possible du bréviaire romain (2) — ce bréviaire

---

(1) *Grundsätze der H. V. angenommen in der begründenden Mitgliederversammlung zu Berlin am 9 Oktober 1918,* Introduction.

(2) Ibid. Le programme n'a pas subi de modification depuis l'origine. On n'a changé que la disposition matérielle d'un paragraphe.

que Bronisch, le directeur actuel de la *Hochkirche* appelle tout simplement insurpassable (*unübertrefflich*) (1).

On le voit c'est bien une réforme profonde que la Haute Eglise veut entreprendre. Et la direction du progrès religieux n'est pas pour elle dans le sens d'un libéralisme de plus en plus tolérant, ni dans le sens d'une négation de plus en plus outrancière des «corruptions» catholiques. La première corruption contre laquelle la Haute Eglise veut réagir c'est celle qui ronge et tue le protestantisme lui-même, c'est la défaillance de la doctrine et le naturalisme de la conduite. La Réforme, pense-t-on là-bas, a dévié depuis Luther; il faut, comme Naaman le Syrien, pour nous guérir de notre lèpre et retrouver la fraîcheur des origines nous tremper sept fois dans l'eau sainte, et ne pas préférer les fleuves de Damas au Jourdain béni par Dieu.

On dirait donc, au premier abord, que la Haute Eglise veut faire retour au catholicisme et qu'elle regarde du côté de l'unité romaine (2).

Que l'on songe, par exemple, à ces paroles du Pfarrer Wesenberg prononcées en assemblée plénière le 1er novembre 1922: « Nous devons redevenir une Eglise dispensatrice des sacrements. Un prêtre catholique, croyant et sérieux, est beaucoup plus près de moi qu'un protestant qui nie la divinité du Christ ». Le compte rendu ne nous dit pas que ces paroles aient soulevé la moindre émotion ou qu'elles aient paru scandaleuses (3). « Reconnaître que la Réforme eut tort de supprimer l'épiscopat, écrit le pasteur König, c'est évidemment soulever les clameurs de beaucoup de gens qui s'indigneront de l'abandon des principes protestants. Mais ces fameux principes, personne ne sait où ils se trouvent, ni en quoi ils consistent, ni quelle autorité les a sanctionnés » (4).

C'est que la Haute Eglise n'accepte guère l'ancien mot de *protestant,* ce mot qui par lui-même ne signifie rien qu'une attitude peu sympathique, une réaction contre on ne sait quel abus. Le protestantisme, comme tout ce qui se dépeint par une opposition, est

---

(1) Cfr. *H. K.* 1923, p. 10.
(2) Nous verrons au chapitre suivant ce qu'il faut en croire.
(3) Cfr. *H. K.* 1922, p. 220.
(4) Cfr. *H. K.* 1922, *Zur Frage der « apostolischen Sukzession »*, p. 130.

essentiellement négatif. Aussi les partisans de la Haute Eglise s'appellent plus volontiers des évangéliques, des luthériens, et plus souvent encore des « catholiques » (1).

On sait que la Confession d'Augsbourg est précédée des trois symboles sur lesquels tous les réformés étaient censés d'accord (2). Le second de ces symboles, celui de Nicée, contient en toutes lettres le fameux article: *et unam, sanctam, catholicam, et apostolicam Ecclesiam.* Les protestants ayant tous souscrit à cette vieille formule de foi, on est fondé à dire qu'ils se déclarent tous catholiques. Mais, en fait, pour la grande masse des réformés, le protestantisme est précisément l'opposé du catholicisme, il n'est même que cela. Aussi l'embarras des traducteurs officiels ne fut pas mince lorsqu'il s'agit de rédiger le rituel de l'Eglise évangélique de Prusse et de mettre en allemand le symbole de Nicée. Dire crûment, comme le portait le texte, que la véritable Eglise c'était l'Eglise catholique, il n'y fallait pas songer. Alors on trancha le nœud gordien, et au lieu de *catholicam Ecclesiam* on voulut voir *christianam,* (christliche) (3). Cette manière de traiter les vieux textes dogmatiques est sans doute bien désinvolte, et la Haute Eglise ne s'en accommode guère. Elle a repris fièrement l'ancienne épithète. Elle l'arbore avec joie; elle s'y complaît. Visiblement le terme de *catholique,* accueillant comme les bras qui s'ouvrent, large comme toute l'œuvre de Dieu, ce terme merveilleux de richesse et plein d'échos infinis, ce terme a séduit les fervents de la Haute Eglise et quand ils le prononcent ou l'écrivent leur main et leur voix en frémissent (4).

---

(1) *Was will die H. V.* p. 10. « Wir *Hochkirchler* gebrauchen das Wort « katholisch » in seiner eigentlichen Bedeutung. In diesem Sinne sagen wir, dass wir katholisierende Tendenzen verfolgen ».

(2) MÜLLER. *Die symbolischen Bücher der evangelischen lutherischen Kirche,* Neue Ausgabe, p. 29 sq.

(3) Cfr. *H. K.* 1922, *Das Nicänische Glaubensbekenntnis,* p. 43, note. Cette traduction de *catholica* par « christliche » remonte à Luther lui-même, et lui fut reprochée dès le début par ses adversaires. Cfr. STAPHYLUS, *In causa religionis sparsim editi libri,* Ingolstadt, 1613, col. 105. CHEMNITZ, *Loci theologici,* ed. Leyser, Witebergae, 1610, pars 3ª, p. 125 CONRAD WOLFGANG, *Lucus succisus errorum pontificiorum,* ed. nova, Francfort, 1606, p. 175.

(4) Cfr. *H. K.* 1922. G. WEDDIG, *Sind wir katholisch ?* On y trouve une

Même quand le mot n'est pas prononcé, c'est à la chose qu'ils pensent, à la grande Eglise universelle, à la robe sans couture, tissée par l'amour rédempteur. Le pasteur Hansen, reprenant les vieux rythmes latins, a chanté, comme au moyen âge, la douce sécurité de la cité de Dieu. Ecoutez, c'est de l'Eglise, de l'Eglise du Christ qu'il s'agit.

Ave Mater sancta bona
Pia ductrix et patrona
Ave plena gratia,
Sis laudata et amata
In qua tanta sunt locata
Dona, o Ecclesia.

Quae nos lacte nutrivisti,
Verbo Dei imbuisti
Et duxisti leniter,
Donis tuis qui gaudemus
In honore te habemus,
Pia mater, jugiter.

Mons sacrate et beate
Super colles elevate,
Ut propheta cecinit,
Ad te gentes confluunto,
A te homines sumunto
Quidquid Christus porrigit.

Civitas quae numquam latet,
Sed coruscans late patet
Super montem posita,
In te omnes habitabunt,
Atque Deum adorabunt,
Omnia per saecula.

Tuis donis fac fruamur,
His in terris dum moramur,
Mater, o Ecclesia,
Per te omnes fac salvemur ;
Per te omnes fac laetemur
Sempiterna gloria (1).

---

citation du pasteur Herbst : « Ich hoffe dass uns dieses Wort recht lieb geworden ist und dass wir alle gern zur katholischen Kirche gehören ». pp. 35, 41. Et on cite S. Ignace d'Antioche *Ad Smyrn.*, 8. 2.

(1) Cfr. *H. K.* 1922, *Hymnus in sanctam Ecclesiam*, p. 121.

Ils se disent catholiques. Parfois pour ne pas donner trop de prise aux soupçons et pour ménager les ignorants, ils retraduisent cette vieille épithète et s'appellent « œcuméniques » (1). Mais ce mot grec est bien mystérieux pour les masses, et au fond il ne signifie rien de plus que le vocable séculaire et universel, et d'instinct c'est ce dernier qui monte aux lèvres.

Pendant deux ou trois siècles les protestants ont opposé le culte catholique et le culte évangélique. Heiler écrivait tout récemment encore que cette opposition de principe était le seul élément commun aux formes si variées du culte évangélique (2): elles ne veulent pas être catholiques. Mais sauf ce point initial elles sont aussi divergentes que possible. Le rituel des grandes Eglises bien organisées n'a rien qui ressemble à l'absolue liberté de mouvement des petites sectes et des congrégations isolées; l'office liturgique luthérien ou anglican si rapproché de l'ancienne messe catholique est aux antipodes du protestantisme réformé : les solennités de la Haute Eglise d'Angleterre ou de Suède sont le contre-pied du puritanisme sévère, dépouillé, sec et froid des communautés calvinistes.

Mais alors, demandent les partisans de la Haute Eglise allemande, que signifie cette opposition au catholicisme (3) ? Suffit-il de ne pas être romain pour être dans la Vérité, et de crier *No popery* pour penser juste ? Il n'y a pas, continuent-ils, d'une part l'évangélisme et d'autre part le catholicisme, pas plus qu'il n'y a d'un côté nos amis et de l'autre les malades. Le principe qui définit l'évangélisme n'est pas, ne peut pas être ce principe stupide et ridicule de la négation de tout catholicisme. Cette formule commode est vaine. Dans ce qu'on appelle l'évangélisme, il y a des pratiques et des doctrines intolérables pour un vrai chrétien. La vraie distinction à établir entre les différents types de culte, c'est la distinction entre les puritains, calvinistes ou zwingliens, niant la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et les tenants de la Haute Eglise, les catholiques, qui affirment que sous les espèces du pain

(1) Cfr. *H. K.* 1922, art. cit. p. 37.

(2) Heiler, sur lequel nous aurons à revenir, n'est pas membre de la Haute Eglise. L'écrit en question est intitulé *Katholischer und evangescher Gottesdienst.*

(3) Cfr. *H. K.* 1922, Oscar Mehl, *Die beiden typen des christlichen Kultus,* pp. 169, 170.

et du vin, c'est vraiment le corps et le sang du Christ que reçoit le fidèle. Voilà le schibboleth des confessions religieuses; voilà le grand désaccord, fondamental, inexpiable; et les vrais ennemis de la Haute Eglise, les vrais ennemis du catholicisme, ce sont les puritains, disciples de Calvin, de Zwingle et d'Œcolampade, les protestants réformés qui au Colloque de Marbourg (1529) et dans la formule illusoire de Concorde affirmaient brutalement: *abesse Christi corpus et sanguinem a signis tanto intervallo dicimus, quanto abest terra ab altissimis cœlis* (1). Entre ces hommes pour lesquels le Christ est un éternel absent et les catholiques, qu'ils soient romains ou luthériens ou anglicans, pour qui le Christ présent dans l'Eucharistie est un dogme fondamental, l'accord n'est pas possible. Le feu des polémiques, l'ardeur des controverses, la nécessité de chercher des alliances ont pu empêcher cette vérité d'apparaître à tous les yeux. Mais aujourd'hui, disent les partisans de la Haute Eglise, la poussière du combat est tombée et chacun peut reconnaître ses propres positions. Que le Christ soit présent par transsubstantiation ou non, c'est là une question secondaire; qu'il soit présent substantiellement et non par manière de fiction, ou par une vertu secrète qui n'est pas lui-même, c'est là le point capital (2). Et pour défendre cette présence réelle et substantielle, tous les catholiques s'opposent à tous les calvinistes, à tous les réformés.

Le malheur du luthéranisme fut de vouloir s'appuyer sur ces réformés puritains, qui détruisirent la vieille demeure des âmes chrétiennes et saccagèrent l'antique patrimoine de la foi.

« Lorsque nous, protestants, nous posons la première pierre d'une nouvelle église, c'est encore toujours, conformément au rite séculaire, la pierre fondamentale de l'autel que nous plaçons dans le sol. Mais cette coutume, en fait, ne répond plus à rien. L'autel ne joue plus chez nous son rôle essentiel. L'Eglise catholique construit le sanctuaire pour l'autel et pour l'action sainte du sacrifice; l'Eglise protestante construit un bâtiment pour y mettre une tribune et pour qu'on y prêche » (3). Et c'est ce qu'il faudra changer, à tout prix.

(1) *Formula Concordiae*, IIª pars, Solida Declaratio. (MÜLLER, *Die symbolischen Bücher*, p. 646). Cfr. *H. K.* 1922, p. 171.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, art. cit. pp. 170, 220. Les paroles du Superintendent Bronisch : « *das Wie beim Sakrament ist nebensächlich* ».

(3) Cfr. *Neue kirchliche Zeitschrift*, t. XXII, Heft 3, mars 1921, p. 146.

Si le Christ est vraiment présent, par son corps, dans le Saint Sacrement, alors c'est là une chose si formidable qu'on ne peut rien faire de trop pour recevoir dignement un tel hôte et pour lui ménager une habitation convenable. Les cathédrales montant en plein ciel ne seront elles-mêmes jamais assez riches ni assez grandes. Que tous les beaux-arts rivalisent dans la construction et le décor de l'autel, où le Seigneur sera réellement présent. Et que le ministre à l'autel prenne lui-même des habits de fête et dépouille pendant la fonction sainte la livrée du travail quotidien, la tenue de corvée, le vulgaire habit civil pour revêtir les ornements liturgiques (1).

Pourquoi — c'est un protestant, c'est Bähr qui parle — pourquoi le protestantisme n'a-t-il produit aucun monument religieux comparable, même de très loin, au Dôme de Cologne ou à la cathédrale de Fribourg, avec sa tour merveilleuse, œuvre de la foi anonyme du XIII^me^ siècle ? Ces églises sont l'expression passionnée d'une croyance surnaturelle, mais l'église protestante n'est qu'une salle où on tient des discours et, pas plus qu'il n'a de liturgie, le protestantisme n'a d'architecture vraiment religieuse (2).

Zwingle et Calvin ont, très logiquement hélas ! à partir de leur négation initiale, supprimé tout ornement et toute grâce dans le culte (3). Pas de maître-autel, pas de crucifix, pas d'images, pas de lumière, pas même de musique ni de chant: des prières récitées, un prêche quelconque et une table. Plus de prêtre, mais un ministre pour distribuer le pain. Zwingle voulait qu'on mît les tranches de ce pain dans de grandes écuelles de bois, qu'on passerait d'un convive à l'autre, chacun prenant de sa propre main une tranche et en brisant un morceau; après le pain on passerait le vin dans un gobelet, de bois lui aussi, pour que la nudité presque abjecte

---

Il faut remarquer que cette revue n'est pas vraiment de la Haute Eglise, quoique plusieurs articles aient été reproduits avec approbation dans *H. K.* Celui que nous citons est tout à fait dans la note.

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 171, art. cit.

(2) Cfr. BÄHR. *Der Protestantische Gottesdienst,* cité dans *H. K.* 1922, p. 174. Thomas Waldensis prouvait jadis contre Wicleff que les églises doivent être belles et bien ornées. Cfr. *Sacramentalia,* 1523, fol. CCCVI sq.

(3) Cfr. SCHÖBERLEIN, *Ueber den liturgischen Ausbau des Gemütsgottesdienstes.*

du décor fît bien comprendre à tous qu'il n'y avait rien que du pain ordinaire et du vin de table, rien de proprement surnaturel (1). Le danger c'était qu'on eût trop de respect pour le mystère antique, *mysterium fidei,* car le respect se transforme aisément en superstition, et la superstition c'est le romanisme idolâtre qu'il faut extirper.

Pour expurger le ferment du papisme, les puritains sont allés plus loin encore dans la voie des suppressions. Il est interdit de courber la tête en prononçant le nom de Jésus; interdit de s'agenouiller pendant la célébration de la Cène; interdit de porter des vêtements ecclésiastiques, d'utiliser des formulaires de prière. Quelques-uns se sont même égarés jusqu'à supprimer tous les jours de fête, à interdire la récitation du *Pater,* sous prétexte de ne dépendre que de l'Esprit et de se libérer de la lettre qui tue (2).

Visiblement pareille évolution aboutit à vider le christianisme de tout son contenu. Les partisans de la Haute Eglise, soucieux de ne pas se confondre avec les iconoclastes puritains, se déclarent donc catholiques. Ils n'admettent pas que le principe suprême de l'évangélisme soit de faire en tout le contraire de ce qu'on fait à Rome. Ils trouvent absurde et enfantine la pratique des calvinistes du Palatinat, par exemple, qui jusque dans ces derniers temps construisaient des autels octogonaux *parce que* les autels catholiques sont quadrangulaires et qui, dans la cérémonie de la Cène, à la question posée par le ministre: Regrettez-vous vos péchés ? répondaient non par un mot — ce qui ressemblerait à la confession auriculaire des papistes — mais par un geste dépourvu d'élégance, frottant le pied droit sur le sol en signe de repentir (3).

A force de se séparer des catholiques, nous avons sombré dans

---

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 173, commentant le rituel zwinglien. *Aktion oder Bruch des Nachtmahls.*

(2) Ibid. p. 172.

(3) Cfr. *H. K.* 1922, *Liturgische Bereicherung unsres Gottesdienstes,* p. 75. Albert Pighi remarquait déjà en 1542 que les luthériens, par le même esprit de contradiction, faisaient maigre presque tous les jours sauf les jours d'abstinence : « Et cum aliis plerisque diebus piscibus vesci malint quam carnibus, quibus diebus illis interdixit Ecclesia vescuntur iisdem quasi in contemptum Ecclesiae ». (*Controversiarum praecipuarum... expositio,* Coloniae, 1542. *Controversia XII de traditionibus humanis,* sans pagination).

le néant, pensent les partisans de la Haute Eglise, et le culte religieux, avec tout ce qui l'accompagne, a disparu de chez nous (1). Ecoutez. Je résume les doléances de ces cœurs sincères.

Le peuple protestant n'arrive pas à savoir ce qu'on pourrait faire dans une église en dehors des jours et heures du service religieux (2). Pourquoi entrerait-on dans ces auditoires lorsque personne n'y parle? Va-t-on s'asseoir au théâtre quand les acteurs sont absents ? Sur les cent soixante-huit heures que compte une semaine, l'Eglise protestante est chichement ouverte pendant trois ou quatre heures (3). Et encore, si elle est ainsi ouverte, c'est surtout parce qu'un homme y parle, ce n'est pas du tout parce qu'un Dieu y demeure. La « maison divine », *domus Dei,* n'existe plus pour nous, protestants. L'héritage des millénaires, cette faculté pour la race des hommes de venir se consoler, se réjouir, s'apaiser, s'éclairer auprès de l'autel, dans le voisinage immédiat de son Dieu, cet héritage inestimable, notre Réforme l'a gaspillé (4). Et les âmes sont sans foyer (5). Partout nous tâtonnons dans le vide. Et quand nous reprenons la parole du disciple: Maître, où habitez-vous ? quand nous voulons déposer nos lassitudes, illuminer nos ténèbres, raviver nos espoirs si souvent déçus; quand nous voulons puiser l'eau d'éternité dans le puits de Sichar et rencontrer le Messie face-à-face, on nous renvoie à nous-mêmes, ou on nous conduit devant un homme qui parle et qui gesticule, qui lit dans un livre et qui commente un texte. Est-ce vraiment là cette religion sans intermédiaire ? Est-ce pour en arriver là que nous avons supprimé les

---

(1) *Kanzeldienst* au lieu de *Altardienst*. Cfr. *H. K.* 1922, p. 175. Il y a plus de trois siècles et demi que les âmes pieuses s'en sont aperçues. Cfr. GEORG EDER, *Das guldene Flüss christlicher Gemain und Gesellschafft..*, Ingolstadt, 1579, p. 340.

(2) Cfr. *Neue kirchliche Zeitschrift,* t. XXII. Heft 3, mars 1921, p. 149. « Das protestantische Volk wüsste ja auch gar nicht was es in der Kirche ausserhalb der Gottesdienste suchen sollte ». Cet article de Wild a été recommandé chaudement dans *H. K.* 1922, p. 135, note.

(3) Cfr. WILD, art. cit. p. 149, *Das Gotteshaus ist verschwunden.*

(4) Cfr. MAGDALENA DÖHRING, *Das kirchliche Heimweh der Jugend, (Die Furche,* avril-mai, 1921). Cfr. aussi *H. K.* 1922, p. 134.

(5) Heimatlosigkeit. Cfr. WILD, art. cit. p. 150. « Ueberall gähnt uns entgegen ein unheimliches Vacuum ».

traditions fabriquées de main d'homme ? Est-ce que nous porterions peut-être la malédiction de ces enfants dont les pères gourmands ont mangé des raisins verts et qui sentent leurs dents agacées ? Le pain est-il vraiment azyme entre nos doigts, et, les ferments aigris une fois expulsés, qu'avons nous conservé pour nourrir la multitude ? Est-ce que la distance ne s'est pas tristement agrandie, qui séparait le pèlerin poudreux, la Samaritaine pécheresse, le larron repentant, du Sauveur vivant au milieu de son peuple et faisant ses délices d'habiter parmi nous ? (1).

Dans le désert, entre l'Egypte hostile et Chanaan farouche, Israël, d'étape en étape, portait son Dieu, *in tabernaculo et in tentorio*. Et nous, les enfants de la promesse, nous n'avons pas même la consolation de recevoir Dieu quand nous mourons, et c'est par des mots qu'on essaie de nous bercer, c'est par des souvenirs qu'on tente de nous endormir et de nous empêcher de voir que notre Dieu est absent.

Lorsqu'au début de la guerre, une terrible angoisse étreignit le cœur de tout un peuple, comme le cri de celui qui étouffe on entendit de partout cet appel: Ouvrez-nous les églises ! Et on les ouvrit. L'instinct, plus fort que les théories, avait rappelé aux hommes le vieux chemin du salut. Ils voulaient se donner la force spirituelle de la résignation et tâcher de comprendre quelque chose d'éternel dans l'épouvantable cyclone qui les emportait tous. Ouvrez-nous les églises ! Oui, on les ouvrit par-ci, par-là. Mais il n'y avait rien à y prendre, rien à y voir, rien à y écouter. Des murs sans âme avec la solitude au milieu. Pourquoi chercher dans une église ce qu'on peut trouver chez soi: le chagrin sans caresse et la plainte sans écho. Ouvrez-nous les églises ! Mais bientôt, comme elles avaient été ouvertes, elles furent refermées (2). Au moment de la crise et du malheur, le protestantisme n'avait pas pu fournir à ses enfants la nourriture céleste. *Parvuli petierunt panem,* il ne leur avait donné que des pierres. Comme une marâtre qui ne trouve pas les mots d'amour et qui débite des leçons inopportunes et de

---

(1) Cfr. ibid. p. 151. Nous groupons dans cette page un certain nombre de déclarations dispersées, en les explicitant quelque peu.

(2) Cfr. ibid. p. 150. « Doch bald wurden sie (die Kirchen) wo sie geöffnet worden waren wieder geschlossen ».

petits conseils prosaïques; sans yeux, sans entrailles, cette Eglise a déçu ceux qui comptaient sur elle, car son refrain est trop court pour les longues souffrances et l'homme a besoin d'autre chose encore que de savoir ou de croire qu'il est, lui seul, pour son compte, pardonné. Quand des millions de nos semblables se tuent et meurent et sanglotent et désespèrent, il faut un amour vaste comme l'océan pour conjurer les révoltes intimes et pour guérir les fils d'Adam. Et l'Eglise protestante ne peut pas nous montrer cet amour subsistant parmi nous, et dans les sanctuaires le fidèle ne voit rien que l'ombre de sa propre misère, noircie encore par la misère de tous. Le protestantisme est une religion pauvre et stérile.

L'Eglise catholique n'a pas perdu le vieux secret. Elle sait comment les pierres peuvent devenir du pain. Elle sait. comme l'amour maternel, de quoi ses enfants ont besoin. Et la maison de Dieu, avec Dieu toujours présent dans ses murailles, la maison de Dieu groupe autour d'elle les demeures éphèmères que la mort incessamment visite; cette maison, *où il y a quelqu'un,* et où l'âme se repose dans l'Eternel vivant, et goûte d'avance un peu de cette paix divine, qui dépasse tout sentiment (1).

N'est-ce pas Paul de Lagarde qui disait, il y a longtemps déjà: « Dans le protestantisme, à proprement parler, il n'y a pas de culte. Cette absence de culte fait que la vie du chrétien ne peut ni commencer, ni se nourrir, ni se maintenir. Et de cette absence de culte, le protestantisme agonise » (2).

Il agonise aussi parce que le rationalisme l'a tué. Les *Hochkirchler* ne se gênent pas pour le dire, et c'est par opposition à tous ces critiques destructeurs de la foi qu'ils veulent s'appeler catholiques (3).

Aujourd'hui, dans toute l'Allemagne, l'ancien établissement ecclésiastique est par terre (4). Jusqu'en novembre 1918 l'empereur était

---

(1). Cfr. ibid. p. 151.

(2) Das Fehlen des Kultus... richtet den Protestantismus zu Grunde », cité par WILD p. 149. Cfr. aussi de PAUL DE LAGARDE, *Deutsche Schriften, Die Religion der Zukunft,* Göttingen, 5me édition, 1920, p. 257.

(3) Cfr. *H. K.* 1922, VON BOLTENSTERN, *Der evangelische Gottesdienst und seine Reform, unter dem Gesichtpunkte der liturgischen Erbfolge betrachtet,* p. 139.

(4) *Was will die H. V.* pp. 3, 4.

le *Summus Episcopus* de l'Eglise luthérienne de Prusse, son chef *religieux*. Le pouvoir civil tenait toute l'administration ecclésiastique sous sa dépendance immédiate et la splendeur, la prospérité, la belle organisation de la patrie allemande voilait l'humiliation de cette servitude. Aujourd'hui il n'y a plus d'Eglise d'Etat, et plus d'empereur, et plus de souverains territoriaux. Il n'y a plus d'opulence mais beaucoup de détresse, et c'est sur elle-même que l'Eglise luthérienne doit compter; c'est dans ses propres mains qu'on a remis son sort. L'Etat, impuissant et vaincu dans la guerre étrangère, a renoncé à diriger les consciences. C'est l'Eglise qui se gouverne et s'administre elle-même (1).

Jadis, avant la guerre, les facultés de théologie bien rétribuées, très sûres d'elles-mêmes, passablement tyranniques, enseignaient à tous les candidats aux ordres une science qui n'avait aucun rapport avec le christianisme doctrinal. (2). Du symbole de Nicée et de la Confession d'Augsbourg que reste-t-il dans l'*Essence du Christianisme* de Harnack ? La divinité du Christ n'était plus pour ces professeurs qu'une hyperbole imprudente et, dès l'origine, fort mal comprise. La Sainte Trinité, une spéculation bizarre et tardive, empruntée à la théorie des hypostases d'obscurs alexandrins, tout à fait étrangère à la pensée du Christ et même à celle de S. Paul. La naissance virginale, un mythe qu'aucun homme de science ne pouvait un seul instant admettre. Les miracles, la révélation, les prophéties, les sacrements, des scories conceptuelles, le résidu d'anciennes croyances magiques, pulvérisées par la réflexion, des survivances sans portée réelle, un ballast absurde qui retarde la marche de la raison philosophique (3). Entre le peuple chrétien, qui

---

(1) Cfr. *Warum ist für unsere Kirche die bischöfliche Verfassung zu fordern ?* 1921. *Geschäftsstelle der H. V. Heckelberg*, p. 3. Cet écrit a pour auteur le pasteur HAENSEL, de Merzdorf. Cfr. *Was will die H. V.* p. 19, note.

(2) Cfr. p. ex. PAUL WERNLE, *Einführung in das theologische Stadium*, 2me éd. Tübingen, pp. 15, 16.

(3) Pour se faire une idée d'ensemble du « christianisme » des universités allemandes, il suffit de parcourir la série des *Religionsgeschichtliche Volksbücher* édités par F. M. SCHIELE, et composés par une légion de professeurs. La préface générale de cette publication indique déjà nettement que toute espèce d'orthodoxie ecclésiastique est, dans l'esprit des auteurs, une notion absurde et méprisable. Il est juste d'ailleurs de

récitait le symbole et qui croyait aux trois personnes pour être sauvé, entre ce peuple chrétien et l'étudiant ou le professeur de faculté, le divorce doctrinal était complet (1).

Or la tyrannie universitaire est brisée, depuis que les fonctions ecclésiastiques sont à la nomination des Eglises elles-mêmes, représentées par leurs synodes (2). Les âmes pieuses, aujourd'hui, ont reconquis le droit de parler et de se faire entendre. Le radicalisme doctrinal semble de plus en plus perdre, sinon de son influence, au moins de sa fausse apparence de christianisme, et on l'appelle de son vrai nom: l'irréligion (3).

Dans le désarroi des esprits, les anciens professeurs des facultés officielles de théologie ne sont plus guère écoutés (4). Presque tous plus ou moins compromis dans la débâcle de l'ancien régime, réduits à des traitements de famine, privés du prestige d'autrefois, impuissants à doter désormais leurs disciples de fructueuses prébendes, n'ayant d'ailleurs rien que des négations doctrinales à offrir, ils ne pourraient pas, même s'ils le voulaient, redevenir les maîtres de l'heure. Car vraiment ce n'est plus de destructions que notre Europe a besoin. Le jour est venu des bâtisseurs, de ceux qui construiront la demeure des âmes sans abri et organiseront les certitudes. Le temps est passé des simulacres, des jeux et des conventions. La guerre a tué beaucoup de phrases et rendu impossibles tous les dilettantismes (5). Quand on doit travailler dur, quand on

---

remarquer que la série des *Biblische Zeit-und Streitfragen*, édités par FR. KROPATSCHEK, de Breslau, s'opposait résolument au radicalisme de sa rivale et comptait des collaborateurs sérieux dans le personnel universitaire.

(1) Cfr. WERNLE, op. cit. p. 20. Ecrivant pour des candidats aux fonctions ecclésiastiques, il déclare que le seul moyen d'éviter le scandale de ce divorce, c'est de le pallier. Le jeune pasteur devra « s'accommoder de la situation » et ne pas dire à ses ouailles que l'Eglise qu'il sert n'est qu'une « Maschinerie », un poids mort et tyrannique. (« Die bleierne Schwere der kirchlichen Organisationen in denen die Vergangenheit immer die Gegenwart tyrannisiert »).

(2) On trouvera des réflexions fort justes et très fines sur ce sujet dans P. DUDON, *Bulletin d'histoire religieuse chez les protestants*, (*Etudes*. t. 174, n. 6, 20 mars 1923, p. 700 sq.).

(3) Gottleugnertum. Cfr. *Was will die H. V.* p. 8 et p. 4.

(4) Il y a des exceptions, mais ce sont précisément les théologiens conservateurs qui en bénéficient.

(5) Cfr. *Was will die H. V.* p. 8. « Wieviele fühlen sich abgestossen

pleure, quand la nuit est pleine de menaces, on trouve que les attitudes dédaigneuses du subjectivisme ne sont que des comédies sans valeur. Les âmes dans le besoin ont soif de certitude bien objective. Elles appellent un sauveur et une doctrine et non seulement une poésie et des réticences. Il leur faut des conclusions et non des songes. Elles n'apprécient pas très fort ceux qui viennent ajouter à tous les maux immédiats le scepticisme de leurs théories et la négation impérieuse de l'espoir (1). On ne chante pas des vers pour guérir celui qui saigne et les aveux d'ignorance ne sont pas glorieux quand ce sont les pilotes qui ignorent la manœuvre au moment de la tempête et les guides qui ne connaissent pas le chemin guéable à travers les marécages.

Le subjectivisme apparaît frivole comme une mode de femme, et la sévérité de la métaphysique, la raideur du dogme spéculatif, au lieu d'effrayer les esprits. les attirent comme des contraintes bienfaisantes. Le réel est toujours rugueux. La cuirasse peut meurtrir pourvu qu'elle protège. Et la Haute Eglise, encore une fois, s'oriente vers le catholicisme avec son *Credo* intangible, et sa discipline salutaire, soustraite aux caprices changeants de l'individu.

La guerre, nous raconte un de ceux qui l'ont faite là-bas, la guerre fut pour nous, protestants, une école inoubliable (2). « La guerre nous apparut comme une sanglante liturgie ». Chacun de nos gestes était non seulement plein de sens pour nous, mais plein de résultats pour tous. Une distraction, un moment de faiblesse ou d'oubli, et c'était la mort. Il fallait agir au maximum, mobiliser toutes ses puissances, et s'adapter, à chaque minute, au réel. Il nous est resté de cet apprentissage le goût, la soif des choses vraies, l'horreur de tous les verbiages qui ne sont que de l'air en

---

von all'dem Subjektivismus und Individualismus unserer Zeit. Der moderne Mensch hat wieder Hunger nach dem Objektiven, Ewigen ».

(1) La *Philosophie des Als Ob* de HANS VAIHINGER paraît aujourd'hui ce qu'elle est en fait malgré son apparence laborieuse : un jeu. Cfr. *H. K.* 1922, p. 24.

(2) Cfr. *Aufwärts*, 27 nov. 1921. ERLAND WIENERT, *Liturgie*. « Die Musik der Welt lag im Donner der Schlachten... Sollte die Taufe, die wir im Kriege empfingen, keine Reinigung und keine Erneuerung an uns bewirkt haben ? ».

mouvement. L'école de la guerre est brutale, mais elle est pathétique et sincère. Le combattant sait bien qu'il ne fera pas les choses à sa guise et qu'il doit obéir aux lois cruelles en s'efforçant de bien tenir.

Et quand nous sommes revenus de la solennelle liturgie, ayant donné tout ce qu'un homme peut donner; à l'heure où le goût du réel et du vrai avait, en nous, effacé tout le reste, nous sommes entrés dans notre Eglise protestante et nous avons mesuré d'un seul coup combien elle était vide. Des mots, rien que des mots (1), des leçons, des discours, des sentiments, des conventions, mais la *chose* n'y est pas, le réel est absent, le geste est faux comme celui de l'acteur qui répète son rôle devant la glace. Après avoir pendant quatre ans, chaque jour, manié des réalités terribles, on nous remettait entre les doigts un petit jouet ingénieux, et lorsque nous portions en nous le souci de tout un monde bouleversé, on nous disait de nous persuader que nos péchés étaient remis.

Besoin de doctrine objective, besoin de réalité religieuse, les partisans de la Haute Eglise, traduisent tout cela d'un seul mot: besoin de catholicisme. Et quand ils parlent, non seulement des précurseurs du calvinisme, mais même des premiers docteurs luthériens, ils sont parfois assez sévères. Ils leur reprochent d'avoir anémié l'antique religion sous couleur de la purifier; et d'avoir gardé dans le filtre où ils passaient la tradition, d'avoir rejeté ensuite comme des déchets sans valeur, des éléments chrétiens très authentiques et très nécessaires (2).

Luther, nous dit-on, est sans doute un personnage pieux. Le type de sa piété est le type prophétique; il vit d'inspiration, et les inspirés sont souvent des exaltés et parfois même des sauvages. On peut subir la contagion de l'enthousiasme en lisant Luther, et c'est fort bien. Mais, comme tous les inspirés, dès que son ivresse l'abandonne, Luther tombe, il tombe si souvent, hélas ! dans des platitudes, des trivialités, des fautes de goût et des bassesses

---

(1) Ibid. « Da war nichts denn eine Rede, und meine Seele blieb voll Hunger », cité dans *H. K.* 1922, p. 25. Nous groupons dans cette page des citations et des expressions, et nous résumons comme nous la comprenons leur pensée générale.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 75, art. cit.

choquantes. Songez que lui, qui avait si bien défendu la présence réelle contre les sacramentaires, il en est arrivé à réduire cette présence eucharistique à la simple ubiquité.. ! Songez à tout ce qu'il a dit sur le mariage; voyez ce qu'il fait de la vie conjugale dans son *De captivitate babylonica* et les abominables conclusions de sa casuistique incestueuse (1).

Songez qu'il a blessé si profondément la charité, qu'il a péché contre l'amour par la manière brutale dont il a traité ses adversaires. Songez.....mais il n'est pas prudent de continuer ce réquisitoire. Il est sage de ménager dans les masses protestantes cette illusion d'un Luther idéal. N'ajoutons rien, dit l'auteur auquel nous empruntons ces idées, n'ajoutons rien, *sapienti sat* (2).

En tout cas, si on ménage Luther dans la Haute Eglise, on ne renonce pas à scandaliser de façon méritoire ceux qui s'effarouchent de l'épithète *catholique*. On compte même sur ce mot pour provoquer en manière de choc la rupture de certains préjugés (3).

Voyons ceci dans le détail. Je cite un écrit officiel, le programme de la Haute Eglise:

« Sans nous laisser arrêter par les idées préconçues, nous avouons que nous avons à apprendre chez nos adversaires. L'Eglise romaine, cette Eglise cléricale, comme on dit, est en réalité l'Eglise populaire; la nôtre au contraire, celle du sacerdoce universel, est devenue une Eglise cléricale. L'Eglise romaine est associée à la vie entière du fidèle; bien plus, elle pénètre toute cette vie pour lui donner un sens et une orientation. Nous, nous sommes tolérés ici ou là, mais sur la masse nous n'avons aucune prise. L'Eglise romaine a rangé toute l'existence, tout le cycle annuel, dans un cadre liturgique dont le caractère populaire doit frapper d'admiration tous ceux qui sont au fait de la psychologie des foules. Elle y a mis tant de doigté, elle a dessiné ses tableaux avec tant de finesse précise, qu'on en demeure littéralement stupéfait. Elle sait bien que le peuple et même les savants n'arrivent à l'esprit que par

---

(1) Cfr. *ERL.* pp. 98. sq. et 20, *Predigt vom ehelichen Leben*, W. 6. 558. sq.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 51, compte rendu du livre de F. HEILER. *Katholischer und evangelischer Gottesdienst.* Ce compte rendu est anonyme.

(3) Cfr. *H. K.* 1922, p. 337. Réflexion du pasteur Sinz, de Hohendorf, à l'assemblée générale (III[e]) de la *H. V.*

les chemins du sensible; elle sait que le peuple a le besoin et le désir d'une piété parlante, manifeste, extérieure. De là toutes les cérémonies, que nous avons cru, nous, bien à tort, pouvoir dédaigner et que nous avons repoussées en un tournemain. L'Eglise romaine prend l'homme tel qu'il est et par des moyens adaptés à son état elle le conduit plus haut, vers Dieu. Nous, nous agissons comme si notre peuple était déjà entièrement spiritualisé. Nous avons le réel contre nous, et le réel se venge toujours de ceux qui le méconnaissent. Tant que nous n'aurons pas corrigé ce défaut, notre Eglise évangélique restera incapable de devenir l'Eglise du peuple. Il nous faut une organisation du culte. une discipline ecclésiastique sous peine de ne pouvoir jamais agir sur la masse » (1).

Pour mettre sur pied cette organisation, un principe est nécessaire, une doctrine religieuse, une certaine manière de concevoir l'Eglise et son rôle.

Cette doctrine la voici.

Constitué à l'origine comme Eglise du *Verbe,* le luthéranisme est devenu l'Eglise de la *phrase,* l'Eglise du discours et du prêche (2). Le culte s'est évanoui parce qu'il n'avait plus de raison d'être, et parce que la tribune avait remplacé l'autel, parce que l'homme avait masqué Dieu. Le culte véritable gravite autour d'une réalité sainte dont les fidèles s'approchent avec émotion; mais il n'y a pas de culte proprement dit là où des auditeurs se réunissent pour écouter des conférences pieuses. Faire de la prédication l'acte essentiel, c'est ramener la religion au niveau, souvent très médiocre, du prédicateur et supprimer l'adoration silencieuse, la prière jaillissante et personnelle, qui pourrait humecter le désert sans eaux (3).

---

(1) *Was will die H. V.* p. 28, extrait du livre de BETTAC, *Unsere Gottesdienste,* Berlin, Deutsche Ladebuchhandlung, 1915. Bettac a été le premier président de la *H. V.* Nous voilà bien loin des anciens mépris pour le culte sensible, les images et l'art religieux. Cfr. M. SIMONIS EPISCOPII (BISCOP), *Opera theologica,* Amsterdam, 1601, p. 147. Les images et l'art sont des concessions néfastes faites par les catholiques au « stupidus populus » qui restera d'ailleurs « in suo stupore ».

(2) Ibid. pp. 21, 22, 33. « Wir wollen eine Kirche des Wortes sein... aber nicht eine Kirche der Rede ». Schöberlein avait déjà signalé cette plaie béante du protestantisme. « Viel Rede, wenig Handlung ».

(3) Cfr. *H. K.* 1922, p. 76, art. cit. « Die Gemeinden werden fast tot gepredigt ».

Les partisans de la Haute Eglise le savent et le répètent, et le souci liturgique est chez eux tout autre chose qu'une préoccupation d'esthètes ou une manie d'archéologues. Ils veulent rendre au culte évangélique la splendeur ancienne, parce qu'ils veulent replacer au centre de la religion l'action sainte, la réalité divine, non le mot mais le sacrement (1).

Le 31 octobre 1922, dans la *Nicolaïkirche* à Berlin, la messe solennelle qui ouvrit les travaux de l'assemblée générale de la Haute Eglise, était assez étroitement calquée sur la messe romaine pour exciter les soupçons et provoquer les brocards des vieux protestants (2). Deux cantiques de préparation, puis le clergé entre au chœur et, avant le *Confiteor,* on récite en voix alternées un psaume. Au lieu du *Judica me Deus* on a choisi le *Deus refugium nostrum et virtus.* Après le *Confiteor,* le *Kyrie eleison,* l'Absolution, le *Gloria,* le *Dominus vobiscum,* la Collecte, l'Epître, le Graduel et l'Evangile, le *Credo* sous la forme du symbole de Nicée, le mot *catholicam* étant traduit par l'épithète de *chrétienne* (christliche). Le prédicateur monte en chaire, et quand il a fini, l'assemblée chante un cantique, pendant qu'on prépare l'autel en l'honneur du Saint Sacrement, c'est-à-dire pendant l'Offertoire. Une préface suivie du *Sanctus;* le *Pater,* la Consécration par les paroles de l'institution eucharistique, tous les fidèles étant à genoux et priant silencieusement. L'orgue recommence à jouer, on entonne l'*Agnus Dei.* Puis la communion est distribuée. Chacun est invité à se dire à lui-même les prières connues: *Domine non sum dignus.....*, *Panem coelestem accipiam.....*, *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam.....*, *Quid retribuam Domino.....*, *Calicem salutaris accipiam.....*, *Sanguis Domini.....*, et enfin l'oraison *Quod ore sumpsimus, pura mente capiamus.....* Le chœur chante un cantique de Luther, dans lequel la foi à la présence réelle est fortement exprimée. Après le *Nunc dimittis* et la Postcommunion, l'assemblée reçoit la bénédiction de l'officiant et répond trois fois: *Amen* (3).

---

(1) *Grundsätze der H. V.* II. 1 et 2.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 218, *Der 4te deutsche Hochkirchentag.*

(3) Cfr. *Deutsche Messe zur Feier des Reformationsfestes am 31 Oktober 1922 abends 8 Uhr in der Nikolaïkirche zu Berlin.* Petite feuille volante de 8 pages, sans nom d'éditeur.

Il est difficile de découvrir beaucoup d'originalité dans cette liturgie, mais il est impossible de ne pas constater qu'elle est étroitement dépendante de la messe romaine. Les petits démarquages, les transpositions minuscules, les suppressions ne sont pas toujours d'ailleurs faites de main très sûre. On ne trouve pas trace dans cette messe allemande du vieux rite, si solennel et si catholique, de la *confractio*. Ce rite n'est pas spécifiquement romain; il se trouve dans toutes les liturgies orientales et il est plein de signification dogmatique (1).

Il y a aussi un peu de flottement dans la forme même de cette messe allemande. Les feuillets distribués aux assistants portaient en marge des indications bigarrées, dans une langue qui n'était ni l'allemand ni le latin. On y lit le mot *Introïtus,* mais au-dessous *Konfiteor* avec un K, tout comme *Kredo* et *Kollekte* à côté de *Gloria* et d'*Evangelium*. La *Préface* devient la *Präfation,* le c du *Sanctus* est devenu un k, mais la *Postcommunion* garde son nom latin et le *Kyrie eleison* est écrit à la grecque. Nous nous ferions scrupule de relever ces broutilles s'il ne s'y cachait une indication et si elles n'avaient pas une valeur de symbole. Dans la Haute Eglise une minorité de pasteurs voudrait qu'on fît la place plus large au latin liturgique. Ils n'osent pas encore le dire trop haut. Ils se bornent à signaler l'incohérence de la situation actuelle: la langue du culte étant devenue un allemand archaïque que plus personne ne parle (2). S'il faut choisir entre cette langue défunte et le latin, leur résolution est prise et c'est pour le latin qu'ils se décident (3). En attendant on tâche de se rapprocher doucement des origines catholiques et on ne croit pas déméríter de la Réforme parce qu'on renoue la chaîne de l'antique christianisme occidental et parce

---

(1) Cfr. BRIGHTMANN, *Liturgies Eastern and Western,* vol. I, *Eastern liturgies,* 1896, p. 62 (liturgie de S. Jacques), p. 393 (liturgie byzantine, S. Jean Chrysostome). SWAINSON, *The greek Liturgies,* 1884, p. 86 (liturgie de S. Basile).

(2) C'était déjà le cas au XVI^me^ siècle. Le cardinal Hosius nous décrit la liturgie luthérienne de l'époque comme une macaronée : « macaruneam quamdam videre licet, dum germanicis latina miscentur ». (*Opera,* Antverpiae, 1566, p. 354).

(3) Cfr. *H. K.* 1922, p. 197. JOH. LEHMANN, *Deutsche Messe in der Kleinstadt.*

qu'on prie Dieu dans les formules de S. Augustin et de tous les apôtres qui ont baptisé l'Allemagne.

Dans ses premières réunions déjà, la Haute Eglise avait projeté la composition d'un *Bréviaire* (1). Elle a pu en livrer les fascicules essentiels pour les fêtes de Noël en 1922 (2). La tentative est intéressante. Un livre liturgique ne s'improvise pas plus qu'une forêt, et ce qui rend le bréviaire romain si émouvant c'est qu'il roule avec lui, comme un grand fleuve, tous les éléments d'une tradition millénaire: depuis les cantiques de Sion et les phrases des prophètes, jusqu'aux homélies des Saints Pères et aux hymnes médiévales.

Il était impossible aux hommes de la Haute Eglise de réussir l'œuvre parfaite. Ils ne se sont fait d'ailleurs aucune illusion et le procédé d'éclectisme dont ils ont usé n'était peut-être pas excellent (3).

Toutefois c'est bien le bréviaire romain qui a servi de modèle. Et les petits emprunts faits au *Prayer Book* ou aux liturgies orientales ne changent guère l'ordonnance générale. On a groupé Prime, Tierce, Sexte et None en une seule prière, celle de midi. Vêpres et Complies sont réservées au soir. Matines et Laudes au matin. Cette répartition trahit déjà l'inexpérience. Complies aurait dû spontanément se détacher des Vêpres et devenir la prière ultime de la journée. De plus le magnifique symbolisme des Vêpres disparaît, quand on en fait la prière des ténèbres. Elle est la prière du *lucernaire*, celle que les hommes récitent quand on allume les lampes et qu'on s'enhardit à modifier l'ordre des choses établi par Dieu et à prolonger artificiellement la clarté que le soleil ne donne plus (4).

---

(1) Cfr. *Grundsätze der H. V.* II. 5.

(2) *Evangelisches Brevier in Drei-Tageit Gebeten zur Morgen-Mittag-Abendstunde*, herausg. von der *H. V.*, Berlin.

(3) Ibid. 1er fasc. p. 7. « Wir sind überzeugt, dass keineswegs eine abschliessende Arbeit vorliegt. Sie kann nur das Werk von vielen Jahren und Erfahrungen sein ».

(4) Lucernarium ou Λυχνικόν. cfr. PRUDENCE, *Cathemerinon*. (*M. L.* 59, 821).

Absentemque diem lux agit aemula
Quam nox cum lacero victa fugit peplo.

ou encore : *Lumen quod famulans offero suscipe.*

Toute cette hymne *Inventor rutili*, a été faussement comprise comme s'appliquant au cierge pascal. Cfr. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 5me ed. p. 469 note 1. Cfr. ibid. pp. 467, 513, dans la *Peregrinatio Etheriae*, la cérémonie du Lucernaire à Jérusalem.

Vêpres est placée en tête de ce jour nouveau, qui est le jour laborieux des hommes, et on y demande une bénédiction spéciale et comme le pardon d'une audace téméraire. La prière devant sanctifier tous les « passages », le passage de la nuit à l'aurore, de la veille au sommeil, du crépuscule à la clarté des lampes, Vêpres aurait dû rester séparée de Complies.

En revanche la longue prière de midi n'a pas beaucoup de sens et ne s'adapte guère à la vie pratique. Le bréviaire romain a très sagement disséminé pendant la journée les « petites heures », courtes haltes au fort de l'action, mais il n'a jamais inventé de suspendre tout le travail au moment des réfections nécessaires et de faire chanter longuement un office à midi (1).

Ce sont là des impérities que la pratique corrigera peut-être. En attendant on est heureux de constater, même du simple point de vue de la beauté, que les hymnes latines n'ont pas été tout à fait bannies du bréviaire de la Haute Eglise. Il fallait une certaine audace pour les insérer, mais il faudrait être un vandale aveugle pour ne pas remarquer combien leur majesté sereine éclipse tout le reste. A Complies, tout à coup, c'est le rythme antique qui reprend, c'est toute la vieille Eglise, l'Eglise de tous nos morts et de tous nos apôtres d'Occident, c'est notre Sainte Europe qui chante le

Te lucis ante terminum
Rerum Creator poscimus, (2)

ou bien pendant l'Avent, lorsque par une heureuse inspiration les auteurs du bréviaire de la Haute Eglise ont conservé l'avertissement si doux et si fort de ces belles strophes

En clara vox redarguit
Obscura quaeque personans
Procul fugentur somnia
Ab alto Jesus promicat. (3)

Cette aurore du Fils de l'homme venant dissiper les rêves mauvais et les tristes angoisses et portant la lumière au sein de la nuit hostile, on est heureux de la chanter dans les vieilles formules de la famille chrétienne et de songer que les dissensions religieuses

---

(1) Dans les débuts on n'avait que le *Gallicinium* et le *Lucernarium*. Cfr. DUCHESNE, op. cit.

(2) *Evangelisches Brevier*, I, p. 17, *Grundordnung*.

(3) Ibid. II, p. 37.

n'ont pas toujours existé dans nos pays. *Da nobis in eodem spiritu recta sapere.*

Ce bréviaire luthérien veut donc se dire catholique; il essaie de montrer qu'il l'est. Sans doute aurait-il pu le montrer davantage et s'inspirer plus franchement encore de l'œuvre romaine.

Quand on le lit attentivement on y découvre des professions de foi bien émouvantes, et, chez des luthériens, bien inattendues. Un exemple. Le mercredi de la troisième semaine de l'Avent, à Vêpres, l'oraison est empruntée à un auteur bien catholique: Louis de Grenade. Je la traduis littéralement:

« Père céleste, Créateur de tous les hommes, dans votre bonté infinie vous avez choisi la Vierge Marie pour devenir la Mère de Jésus, votre Fils unique et notre Sauveur. Le Rédempteur du monde s'est incarné en elle; le Fils a proclamé sa Mère bienheureuse et elle a chanté dans l'allégresse que toutes les générations feraient de même. Vous avez, Seigneur, accompli de grandes choses en elle, et par elle en nous tous. Nous vous louons et nous vous bénissons pour cette action divine et, nous vous en supplions, faites que la chrétienté n'oublie jamais la merveille que vous avez accomplie en Marie, faites que nous, de tout notre cœur, nous aimions et nous honorions avec votre Fils, notre Sauveur, celle qui demeure sa Sainte Mère » (1).

Ceci nous change un peu des déclamations traditionnelles contre la mariolâtrie, et plus encore des critiques rationalistes qui rejettent avec dédain la fable de la conception virginale et l'authenticité du *Magnificat.* Sans doute les formules employées ne sont pas strictement antiluthériennes — nous reviendrons sur ce point — mais il est sûr que depuis les origines de la Réforme ce n'est pas vers une piété croissante à l'égard de Marie que l'évangélisme s'est orienté (2). Hase ne dit-il pas que le culte de la Mère de Dieu a été frappé au cœur par la doctrine luthérienne prohibant l'invocation des Saints, pour ne pas faire tort à l'unique médiation du

---

(1) Ibid. II, *Weihnachtsfestkreis,* Heft 4, p. 8.

(2) Cfr. *H. K.* 1921, p. 378. NORA LAUBMEYER, *Evangelisches Ave Maria,* « Die Jungfrau wird in unserer Kirche fast mit verletzender Gleichgültigkeit behandelt. Und wir sollen doch die Mutter unsres Heilands nicht vergessen ». Cfr. aussi *H. K.* 1922, p. 337 les protestations du pasteur Voigt, de Eitzendorf, contre la dévotion mariale.

Christ ? (1). Et les articles de Smalcalde n'appellent-ils pas cette invocation un abus blasphématoire et une invention de l'Antéchrist ? (2).

La liturgie de la Haute Eglise porte donc une livrée d'aspect catholique, mais ce retour à l'antiquité ne se manifeste pas seulement dans les formes extérieures du culte. Il atteint des points plus essentiels. Mettre des fleurs sur l'autel, allumer des cierges, faire fumer l'encens, et jouer de la musique, ce n'est encore que l'accessoire (3). Revêtir l'aube blanche, ce n'est pas manquer à la tradition luthérienne authentique; passer sur cette aube une étole, c'est déjà plus grave, car l'étole est conçue comme un signe de juridiction, et certains partisans de la Haute Eglise convaincus que le sacerdoce n'est pas seulement une feinte ou un emploi provisoire, gardent l'étole pendant les fonctions liturgiques. La chasuble elle-même fera bientôt son apparition. Le tout est d'attendre, de prendre patience. Il faut d'abord habituer les masses à d'autres ornements liturgiques que ceux du dernier siècle, et quand cette étape sera franchie, on risquera la chasuble, comme on a déjà risqué l'encensoir (4). Ce sont des nourritures solides, qu'on ne prodigue pas à ceux qui ne supportent que le lait, mais ce ne sont pourtant que des détails, des accessoires. Voici plus fort, plus essentiel, dirait-on, et certainement plus suggestif.

On sait quelle campagne acharnée les réformateurs ont menée jadis à propos de la communion sous les deux espèces, et de la soustraction du calice aux fidèles. Dans cette mesure disciplinaire ils ont vu la pire des corruptions, la preuve évidente d'une machination diabolique: les papistes réservaient aux prêtres seuls la communion sous l'espèce du vin pour donner plus de prestige à leur sacerdoce tyrannique et accentuer encore la différence qui sépare les fidèles et le clergé (5). Les partisans de la Haute Eglise

---

(1) Cfr. HASE, *Handbuch der protestantischen Polemik gegen die römisch-katholische Kirche*, 4me éd. 1878, p. 307.

(2) Cfr. MÜLLER, op. cit. p. 395 : « hoc enim idolotatricum est... res maxime perniciosa ».

(3) Cfr. *H. K.* 1921, p. 331, rapport du pasteur Mosel à la troisième assemblée générale de la *H. V.*

(4) Id. ibid.

(5) Cfr. HASE, op. cit. p. 438 « Die Verherrlichung des Priestertums als allein vollkommen tafelfähig am Tische des Herrn ».

ont là-dessus d'autres idées. Je cite. « Célébrer la Cène dans sa forme primitive, et autant que possible de la manière même dont le Christ la célébra avec ses disciples, c'est l'idéal des puritains, mais chez les partisans de la Haute Eglise on a plus de compréhension et plus de respect pour le développement ecclésiastique. Les orthodoxes, aujourd'hui, distribuent la communion à l'aide d'une cuiller dans laquelle le pain et le vin sont mêlés; l'Eglise romaine ne donne aux laïcs que le pain; nous, nous avons la *communio sub utraque specie*. Eh bien ! Quelque étrange, quelque hérétique que ceci puisse paraître à première vue, ce mode de communion n'est plus, ne peut plus être pour le luthérien de la Haute Eglise un point essentiel, un article fondamental, *stantis et cadentis Ecclesiae*, et nous ne ferions plus à son sujet de guerres sanglantes. Dès qu'on est sûr que le Christ est corporellement présent dans le Sacrement, une simple immersion de l'hostie, trempée dans le vin, peut parfaitement suffire. Et même plus d'un parmi nous, pour des raisons d'hygiène et de goût dont Luther et son époque ne soupçonnaient rien, plus d'un renoncerait de bon cœur à l'usage du calice, si par cet usage sa dévotion et sa prière doivent être troublées. Et si dans nos églises on en est arrivé à ce point que les fidèles sont dégoûtés de boire tous à la même coupe, que devient donc la *gloria Dei* et *l'aedificatio hominum* qui doivent cependant être les fruits du service divin. Pour changer tout cela, il nous faudra encore quelque temps » (1).

Personne ne niera que de pareilles conceptions ne soient infiniment plus larges, plus vraies, plus catholiques eu un mot, que les négations outrancières et les violences puériles des anciens utraquistes.

Mais après tout, dira-t-on, il ne s'agit encore dans tout cela que de discipline extérieure et la tendance catholique n'est peut-être qu'une sorte de mode, un esthétisme religieux chez ces réformateurs de la Réforme ?

Voici pourtant des doctrines. Je les prends dans le rapport vraiment remarquable du Studienrat Leuner, présenté à l'assemblée

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 174, Oskar Mehl, *Die beiden Typen des christlichen Kultus*. Les vieux-catholiques de Tchéco-Slovaquie ont décidé de pratiquer le rite de l'immersion du pain. Cfr. *H. K.* 1921, p. 333.

générale du 1er novembre 1922. Il s'agit de la communion. Je traduis en résumant un peu.

« Nous, gens de la Haute Eglise, nous sommes les amis de l'Eucharistie. En cela, nous nous séparons de beaucoup de nos frères évangéliques qui ne conçoivent qu'un christianisme purement spirituel et sans sacrement. Et nous nous séparons aussi des symbolistes suisses, qui ont supprimé en fait le Sacrement de l'autel. Les réformateurs, même les luthériens, ont rejeté le sacrifice de la messe des romains et ils ont négligé d'étudier suffisamment l'ancien christianisme pour y découvrir la vraie pensée d'une Eucharistie qui serait en même temps une offrande, un sacrifice. Le protestantisme n'est pas allé plus loin. Il est tout à fait sûr qu'il a perdu presque totalement l'intelligence même du sacrifice. Il n'a plus aperçu dans le culte de l'Eglise l'offrande véritable et réelle faite à Dieu. Depuis la Réforme quatre siècles ont passé. Nous pourrions donc être devenus plus calmes et examiner *sine ira et studio* la question de l'Eucharistie comme sacrifice. Quel est le résultat de cet examen ? Le voici. L'Eucharistie n'est pas seulement un sacrement, elle est aussi un sacrifice, non pas sans doute dans le sens où l'entend l'Eglise romaine, non pas comme un sacrifice d'expiation, mais enfin elle reste un vrai sacrifice d'oblation, et le catéchisme romain a vu clair et a parfaitement résumé la question quand il a dit : *omnis sacrificii vis in eo est ut offeratur.*

La consécration et l'oblation sont un seul et même acte liturgique, et l'une et l'autre ne sont intelligibles qu'en fonction de la présence réelle. C'est donc la messe qui est le centre même de tout le culte et de toute la vie de l'Eglise, et la communion demeure la forme la plus haute de l'adoration » (1).

Les luthériens de la Haute Eglise ne souscriraient plus guère, on le voit, aux propos forcenés du réformateur de Wittenberg, encore moins aux ironies froides de Zwingle et des calvinistes. La messe n'est plus pour eux la queue du dragon, l'invention du diable, le réceptacle de toutes les superstitions et de toutes les corruptions, *pandochaeum omnium superstitionum,* comme l'écrivait encore

(1) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 223-234, *Das heilige Abendmahl als sakrifikale-sakramentale Communion.*

Chemnitz (1). Et si, sur la notion de sacrifice, ils élèvent encore contre les théologiens romains quelques chicanes, celles-ci proviennent plutôt d'un malentendu que d'une question de principe. Aucun de ces gens de la Haute Eglise ne considérera comme une idolâtrie ou comme un sacrilège la messe, la messe privée, du prêtre catholique; aucun ne trouvera que les églises sont trop belles, qu'il en faut briser les sculptures et saccager les boiseries ou que la splendeur du culte puisse être excessive alors que c'est le Premier-né, le Fils unique, le Rédempteur, qui descend sur l'autel pour y rendre présente son éternelle oblation et pour unir, dans cette même oblation, tous les fidèles qui participent à son Eucharistie.

On le voit, ce n'est pas du dehors et par besoin d'esthétique, c'est du dedans et par nécessité logique que la Haute Eglise a réformé le culte et réchauffé la froideur puritaine de ses temples. On peut prédire à coup sûr que le mouvement ne s'arrêtera pas là, et qu'à bref délai les chapelles de la Haute Eglise prendront, comme les sanctuaires ritualistes d'Angleterre, l'aspect des églises catholiques. Est-il impertinent de se réjouir de ce retour aux traditions primitives et d'y voir une vengeance salutaire de la Vérité longtemps méconnue ?

Ce n'est pas tout encore, et si nous voulons bien comprendre en quoi la *Hochkirche* est catholique il faut examiner de-ci de-là, même les réformes secondaires qu'elle propose.

On sait les injures que Luther déversa sur les moines et sur la vie monastique. Ce n'est pas seulement la manière dont on pratiquait alors les conseils évangéliques qui l'irrite et l'indigne. Il s'en prend au principe lui-même et il réprouve cette perfection à deux degrés, qui confine les laïcs dans l'observation des préceptes et réserve à une prétendue élite les formes supérieures de sainteté (2).

La Haute Eglise ne peut pas ne pas constater que l'absence d'or-

---

(1) *Examen Concilii Tridentini, De Traditionibus,* p. 86. Et pourtant Chemnitz passe pour un modéré.

(2) Melanchthon n'était pas plus tendre pour les moines. « *Pro Christo colunt suos cucullos, suas sordes* ». *Apol. Conf.* art. XXVII (XII). Cfr. MÜLLER, op. cit. p. 278. Le *De votis monasticis* de LUTHER (*ERL.* 6. 234-377. W. 8) est une condamnation forcenée du principe même de la vie religieuse. Cfr. aussi CLICHTOVAEUS, *Anti-Lutherus.* Paris, 1525, fol. CXLII sq. Les arguments de Clichtovaeus sont de valeur fort inégale.

dres religieux est pour le luthéranisme une tare et une dangereuse lacune (1). Il ne faut pas même appartenir au groupe de la Haute Eglise pour juger de la sorte. Harnack n'a-t-il pas écrit ces lignes suggestives: « Je ne doute pas un seul instant que dans la détresse sociale et religieuse où nous sommes, nous ayons besoin de communautés, de groupements, animés de cet esprit que les moines honnêtes et purs ont possédé et possèdent encore. Nous avons besoin, au service de l'évangile, d'hommes qui aient tout abandonné pour s'occuper de ceux dont personne ne s'occupe. Le parallèle avec les moines catholiques ne m'effraie pas; les moines évangéliques ne s'occuperont pas d'accumuler des mérites et pourront ainsi, à n'importe quel moment, abandonner la partie sans perdre leur honneur ou leur réputation. Les églises évangéliques deviendront encore plus misérables qu'elles ne le sont, ou bien l'amour les rendra inventives et elles susciteront en elles ce qui n'existe encore aujourd'hui sous aucune forme précise mais qui s'annonce déjà et qui tente de naître dans la nécessité pressante où nous sommes. Nous avons des maisons de correction, et des maisons de travaux forcés, mais nous n'avons pas encore d'asiles, où puissent se retirer ceux qui ont fait naufrage sous la tempête de la vie et ne parviennent plus à tenir la mer. Combien n'y en a-t-il pas, qui devraient et voudraient se retirer en silence dans un havre bienveillant pour refaire leurs forces et surtout se préparer à de nouvelles tâches ! Combien pourraient être sauvés s'il leur était donné de s'appuyer à une communauté bien groupée et bien ferme, où ils seraient conduits dans une sévère discipline pour l'utilité de tous, et où ils se feraient du bien en servant les autres ! Je sais que je ne suis pas le seul à entretenir ces *pia desideria*... et je sais aussi que l'histoire de l'Eglise du Christ, telle qu'elle se manifeste dans le monachisme, n'est pas seulement l'histoire d'une grande erreur » (2).

---

(1). Cfr. *Grundsätze der H. V.* II, 4.

(2) Harnack n'est d'ailleurs d'aucune façon un partisan de la *Hochkirche,* et sur le point qui nous occupe il a écrit un ouvrage très radical inspiré de Ritschl et fort inexact : *Das Mönchtum, seine Ideale, seine Geschichte,* 5me éd. Giessen, 1901, reproduit dans *Reden und Aufsätze,* 2me éd. I Bd. p. 83 sq. La page citée dans le texte ci-dessus est extraite des *Reden und Aufsätze.* II Bd. pp. 257, 259. Le morceau avait paru en 1891 dans *Die christliche Welt,* n. 18, 30 avril.

En 1916 déjà le Dr. Parpert publiait une petite brochure sur le monachisme évangélique et en 1920 il revenait à la charge, montrant combien, dans l'universel chaos, le peuple luthérien manquait de refuge et d'asile pour son âme. La solitude et le silence sont capables, eux seuls, d'approfondir l'homme et de raviver son esprit. « Les grands hommes du passé ne sont pas venus de la rue, et ne sont pas sortis du pêle-mêle de la vie journalière, mais ils ont mûri dans le calme, loin de la cohue. Si Jésus revenait sur la terre dans ces années tragiques que nous vivons, il ne se contenterait pas, comme jadis, de grouper pendant trois jours, les foules autour de lui, mais il les enlèverait à leur tâche et au monde pendant des semaines pour leur rendre avec le courage la fraîcheur des amours naissants » (1).

Jusqu'à présent les efforts de la Haute Eglise se sont surtout portés vers la fondation d'un Tiers-Ordre (2). Il semble bien d'ailleurs que toute autre forme de vie commune soit impossible, dès qu'on refuse, comme Harnack nous le dit, de s'engager pour un terme défini. La liberté laissée à chacun de « se retirer de l'entreprise dès qu'il le voudra » anéantit toute société, et on ne voit pas ce qu'il y a de blâmable dans les vœux de religion puisque tout le monde admire le volontaire qui signe un engagement pour la durée illimitée d'une campagne.

Ce que la Haute Eglise allemande n'a pas encore réussi à mettre sur pied, on l'a essayé à côté d'elle, en dehors d'elle, et le nouvel ordre des bénédictins luthériens est de la part des *Hochkirchler* l'objet d'ardentes sympathies (3). La librairie de la Haute Eglise met en vente des prospectus de cette nouvelle fondation et sans en prendre la responsabilité, on peut dire qu'elle lui prête un réel appui moral.

Donc on a fondé des bénédictins luthériens (4). L'arbre bénédic-

---

(1) *Evangelisches Mönchtum* (Deichert 1916) et *Evangelische Wahrheit*, n. 13, 1920. Ce dernier morceau est cité dans *Was will die H. V.* pp. 36, 37.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 213, *Vermischte Beiträge zur Frage eines evangelischen Tertiarordens.*

(3) Cfr. *H. K.* 1922, p. 100 sq. Une note avertit que ce nouvel ordre bénédictin n'a pas de lien réel avec la *Hochkirche* (p. 101).

(4) *Kundgebung des Ordens Lutherischer Benediktiner*, feuille volante imprimée à la Pommersche Reichspost, Stettin.

tin, nous dit-on, compte un bon nombre de branches: le rameau cistercien, celui des trappistes, celui des moines anglicans, il serait dommage que le luthéranisme restât étranger à cette manifestation de la vie chrétienne. Jadis la dévastation et le pillage des monastères passaient, chez les réformateurs, pour une œuvre pie et méritoire. Aujourd'hui les gens de la Haute Eglise applaudissent à la restauration de la vie conventuelle.

Il est évident, à première vue, que ce nouvel ordre bénédictin n'est pas né de la même inspiration que la Haute Eglise elle-même. Fondée par un jeune bénédictin, échappé d'un monastère de Belgique il y a quatre ou cinq ans, et passé à l'évangélisme (1), il ne semble pas que l'institution soit pénétrée de cette vie intérieure si pathétique, qui donne aux écrits de la Haute Eglise allemande leur charme émouvant. Toute l'entreprise manque de profondeur; elle n'a pas été mûrie dans les larmes et la lente réflexion pieuse. Un jeune moine, plein d'idées confuses et qui s'inspire plus de Nietzsche que de S. Paul, est un mauvais initiateur, et les puérilités ne manquent pas, jusque dans le démarquage du monachisme romain. Les novices font un an de probation (2) et portent pendant ce temps, un uniforme noir de coupe militaire. Puis ils prononcent... non pas des vœux, le mot est trop romain sans doute, mais un serment qui les engage vis-à-vis de l'ordre et réciproquement. On les bénit, on change leur nom civil et on leur donne un nom de religion, de préférence un vieux nom allemand. Au-dessus de l'uniforme, ils porteront désormais le scapulaire noir des bénédictins, mais on évitera de donner à leur tenue des plis flottants, qui rappellent les robes des femmes. On gardera l'aspect militaire du costume. Le moine doit renoncer à toute propriété privée, et garder le célibat. Il apporte 10.000 marks pour le trousseau. Le manteau de chœur est noir et blanc, les couleurs prussiennes. On exige une tête solide, pas de prétentions, pas d'excentricités. Je cite: « Nous ne voulons pas d'intellectualistes, de relativistes, de pacifistes, de sceptiques. Ces gens-là sont trop savants pour nous. Nous n'ad-

(1) Cfr. *Deutscher Volksfreund*, (Berlin) n. 52, 8 mars 1922.

(2) Luther écrivait en 1521 que l'idée d'une année de probation était « tout ce que l'on pouvait trouver de plus stupide » — quae stultitia esse potest par huic ! — *ERL.* 6, 363. Tout le *De votis monasticis* est d'ailleurs composé pour ruiner le principe même de la vie religieuse.

mettons pas davantage les végétariens, les antialcooliques, les ennemis du tabac,... et en général les fanatiques, les scrupuleux, les gens mesquins, ceux qui ne peuvent pas supporter avec bonne humeur leurs défauts et les défauts d'autrui, ceux qui font du zèle, les raisonneurs, et les bigots » (1).

Ce n'est pas dans ce style que la Haute Eglise s'exprime d'habitude et tous ces exclusivismes gouailleurs sont un peu étranges dans un appel à la vie parfaite. On dirait plûtôt qu'il s'agit de fonder une société d'alpinistes, de créer un club sportif, et de bannir soigneusement tout héroïsme.

Et que fera-t-on dans ces monastères luthériens ? Prier, travailler, lutter.

Dans l'Eglise romaine on prie trop et on ne prêche pas assez, nous assure le fondateur ; dans l'Eglise luthérienne on prêche trop et on ne prie pas suffisamment. L'abbaye rétablira l'équilibre et les moines chanteront l'office évangélique. On n'a pas encore de bréviaire complet ni de calendrier liturgique mais on travaille à les composer.

L'abbaye est dirigée par un abbé, qui porte la crosse, qui a juridiction non seulement à l'intérieur du monastère, mais par suite d'un accord avec l'autorité ecclésiastique, même au delà de l'enceinte, dans la campagne environnante. L'abbé luthérien pourra de la sorte servir de succédané (*Ersatz*) à l'évêque, qui malheureusement n'existe pas dans l'Eglise évangélique allemande.

Vers cette abbaye on s'attend à voir confluer les cœurs malades, désireux de guérison. Elle sera un lieu de pèlerinage, le mot y est (*Wallfahrtsort*); l'Eglise et la chapelle pour les confessions seront toujours ouvertes, et puisque le monastère est situé sur la côte de Poméranie, près de Cammin, à l'embouchure de l'Oder, les pèlerins qui viendront y passer quelques jours ou quelques semaines de retraite spirituelle, « n'entendront pas sans doute les sermons savants d'habiles licenciés, mais ils pourront se bercer au bruit des vagues de la mer et au chant de la psalmodie » (2).

On s'occupera d'œuvres d'art dans l'abbaye, on ressuscitera l'art

---

(1) *Kundgebung*... etc.. III.

(2) « Sie sollen bei uns nicht den Predigten kluger Licentiaten, sondern den Wogen der See und dem Chor der Brüder lauschen » op. cit.

du pays, l'art national, et on nous dit dans un jargon intraduisible que cet art ne sera pas de l'art « romantique », mais de l'art « germantique » (1).

On aurait tort, croyons-nous, de prendre fort au sérieux ce pastiche de la vraie règle bénédictine, et la Haute Eglise a fait preuve de bon sens en affirmant que l'initiative du *Pater Johannes* lui était, en fait, étrangère. Il n'y a pas jusqu'à la manière de signer son nom qui ne soit comique chez ce jeune fondateur. Les bénédictins ajoutent à leur nom les trois lettres O. S. B., Pater Johannes écrit O. L. B. (*Ordinis Lutheranorum Benedictinorum* ?) Le jeu est visible. Sans l'appui de quelques riches propriétaires fonciers, parmi lesquels on distingue un comte Bismarck, l'essai n'aurait pas même eu un commencement de réalisation. Il n'est pas téméraire de prédire qu'il n'ira pas fort loin, et si la Haute Eglise entreprend elle-même quelque chose dans ce genre, l'esprit en sera certainement plus profond et la couleur pieuse plus accentuée.

Elle essaie, en attendant, d'ouvrir ces écoles de vie intérieure que sont les Exercices spirituels. Visiblement la nostalgie gagne ces âmes désireuses de perfection, quand elles voient avec quelle profusion les moyens de progrès sont offerts aux fidèles dans l'Eglise catholique. Prêcher l'évangile devant des foules plus ou moins attentives, une fois par semaine, c'est peu, à l'heure actuelle, quand la nécessité d'agir nous presse incessamment et que le rythme de la vie intense nous désagrège sans répit. D'où vient le succès des théosophes, et de ces psychologues américains, Marden, Trine, James, qui exigent des efforts immenses de ceux qui se mettent à leur école ? (2) Pourquoi le peuple — je cite — tourne-t-il en masse le dos à notre Eglise luthérienne ? (3) Parce que nous lui demandons trop ? Nullement, mais parce que nous ne lui demandons

---

(1) « Keine Romantik sondern Germantik ». Ibid.

(2) Les titres des ouvrages de O. SWETT MARDEN, pour ne parler que de lui, sont déja des promesses: *Les miracles de la pensée ou comment la pensée juste transforme le caractère et la vie. — L'employé exceptionnel ou l'art de bien comprendre ses devoirs, de se rendre indispensable et de faire son chemin. — Le succès par la volonté: La joie de vivre.*. etc.. Avec des devises audacieuses: *Vouloir c'est pouvoir.* Les éditions se multiplient. Le public croit à tous ces médecins.

(3) Cfr. *H. K.* p. 5, Pf. REMMIG, *Exercitia spiritualia.* Die Menschen von heute wenden massenhaft der Kirche den Rücken.

pas assez. L'homme désire toujours devenir maître de lui et augmenter son pouvoir d'action, et quand on lui dit qu'il deviendra d'autant plus fort qu'il sera plus concentré, plus unifié, plus conscient et plus logique, il accepte de se soumettre à la discipline des psychologues. Mais tout ce que ceux-ci offrent à grand renfort de réclame, tout cela est presque entièrement la vieille expérience, l'ancien patrimoine de l'humanité. Nous l'avons oublié. Les prêtres et les moines le savent encore. Allons chez eux pour nous instruire.

Il s'agit donc de la retraite, cette institution qui depuis quatre siècles surtout a pris dans l'Eglise catholique un si prodigieux développement. Ecoutons ce qu'en pensent les hommes de la Haute Eglise (1).

« *Exercitia spiritualia* ! Les jésuites surtout les ont pratiqués et c'est par les Exercices qu'ils sont devenus la puissance mondiale qu'ils représentent aujourd'hui. L'excellent petit livre d'Ignace de Loyola leur fournissait le meilleur des moyens. Par les Exercices spirituels Ignace faisait de ses gens des volontés intrépides, capables d'agir sur les autres pour le Christ et le bien de l'Eglise catholique. François de Sales n'a pas eu tort de déclarer que ce petit livre des Exercices a sauvé autant d'âmes qu'il contient de lettres. Les missions populaires qui doivent leur origine à ces Exercices, par leurs succès mêmes, leur rendent témoignage ». Mais c'est surtout pour le clergé que la retraite spirituelle est décisive. « C'est elle qui lui permet de renouveler sa ferveur et de raviver son enthousiasme pour la personne du Christ et pour sa cause. Si les jésuites se sont toujours conservés vigoureux et pleins d'allant, c'est aux Exercices qu'ils le doivent ».

Et en ouvrant le petit livre, l'auteur auquel j'emprunte ces lignes, admire avec quelle finesse psychologique l'ensemble de ces réflexions pieuses est organisé. Il ne s'agit pas de bercer les âmes dans une sorte de quiétisme lassé : il ne s'agit pas de les désenchanter et de les faire fuir au désert, mais bien plutôt de tremper le vouloir pour le mettre au service du roi céleste.

Alors, pourquoi la Haute Eglise n'organiserait-elle pas quelque

(1) Ibid. Cfr. aussi p. 54 et p. 151. Le Pr. Mosel avait amorcé la question à l'assemblée générale de 1921. Cfr. *H. K.* 1921, p. 332.

chose de semblable ? La détresse de l'évangélisme, c'est d'abord la détresse de son clergé. Combien y en a-t-il qui se trouvent tout seuls, tout seuls dans leur petite commune, accablés de lassitude et sans espoir ! On leur rendrait l'énergie par une retraite d'une ou deux semaines, dans une maison pieuse appropriée à cet usage, sous la direction d'un maître compétent. Oui, pareille retraite devrait être comprise comme un devoir par tous les ecclésiastiques et, si l'Eglise luthérienne possède jamais des évêques, ils ne pourront mieux employer leur influence qu'en introduisant partout cette sainte pratique (1).

Et la confession ? La confession privée que Mélanchthon appelait la chambre de torture des âmes, *carnificina animarum* (2), pourquoi ne tenterait-on pas de l'introduire de nouveau dans les mœurs ? Il est trop clair qu'elle est pratiquement presque abolie (3), et il n'est pas moins évident que cette suppression n'a pas coïncidé avec un accroissement de la ferveur chrétienne. Il est sûr que ce n'est pas pour se rapprocher du Christ, sans intermédiaire, que les luthériens en masse ont renoncé à l'examen de conscience délicat et à l'accusation secrète de leurs misères d'âme. Les gens de la Haute Eglise estiment que là encore le protestantisme a dépassé la mesure et qu'il a, sous prétexte de tuer les abus pernicieux, saccagé les institutions bienfaisantes. Le pasteur Hoffmann a discuté la question dans des conférences publiques à Berlin en 1921, et a expliqué très nettement son point de vue dans des articles de la *Hochkirche* (4). L'opposition n'a pas manqué de se faire entendre, mais les approbations sont venues, elles aussi, et plus nombreuses qu'on ne l'aurait imaginé d'abord (5). Les avantages de cette confession privée sont tellement évidents, du simple point de vue de l'éducation des âmes ; il est si impossible à un homme de se former tout seul et de sortir par ses propres moyens

---

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 8.

(2) C'est l'expression que le Concile de Trente a jugée impie et qu'il a condamnée. (Sess. XIV, cap. 5, paragr. 2, 25 nov. 1551). La formule est dans l'*Apolog. Confess,* art. 11. Cfr. MÜLLER, op cit. p. 166.

(3) Cfr. HARNACK, *Reden und Aufsätze,* 2me éd. II Bd., p. 256. « Die Beichte, weil dogmatisch gleichgültig, ist verkümmert und schliesslich in der Praxis so gut wie ganz aufgehört hat ».

(4) Cfr. *H. K.* 1920, n. 7. *Zur Beichtpraxis,* et 1921, n. 9.

(5) Cfr. *H. K.* 1922, p. 332.

des crises multiples qui l'assaillent ; il est si manifeste que la confession est un des instruments les plus puissants dont dispose l'Eglise romaine, non pour assurer la prépotence du clergé, mais pour conduire les âmes à Dieu ; la psychologie des réformateurs apparaît si courte sur ce point et leurs violences si maladroites, que la Haute Eglise, à l'unanimité semble-t-il, exige le rétablissement de cette confession privée comme institution ecclésiastique permanente (1). On n'ose pas dire qu'elle est obligatoire (2), on ne précise pas quel doit être l'objet de l'accusation, le ministère du confesseur est plutôt celui d'un médecin que d'un juge, et on n'assure pas qu'il puisse enlever les péchés autrement que par de bons conseils qui préviendront les récidives et rendront courage aux défaillants. Est-ce un charisme sacramentel qu'il exerce ? Son pouvoir d'absoudre est-il mesuré à son habileté, à sa finesse psychologique, ou lui vient-il directement du Christ, au nom duquel il agit ? On cherche vainement dans les déclarations actuelles de la *Hochkirche* la réponse à ces questions essentielles. Pour le moment on se contente d'organiser la pratique de la confession en la présentant comme une œuvre pieuse et salutaire, comme un allègement de la conscience et un facteur de progrès spirituel.

Aussi bien tout est à créer : le confesseur, le confessionnal, le pénitent et la confession. En novembre 1921, un des fondateurs de la *Hochkirche,* le pasteur Mosel proposait la création de cours pratiques, à l'usage des confesseurs et il recommandait la lecture des livres nombreux qui existent sur ce sujet dans l'Eglise romaine et dans l'Eglise anglicane (3).

Il faudrait, ajoutait-il, que tous les ecclésiastiques s'arrangent pour donner aux fidèles les moyens de se confesser dans un endroit approprié. La sacristie pourra parfois servir à cet usage. Et quand il n'y a pas moyen de faire autrement, nous aurons le courage d'installer un vrai confessionnal. Un confessionnal ? Mais oui, on n'a rien trouvé de meilleur et de plus adapté (4).

---

(1) *Was will die H. V.* p. 33.

(2) *Grundsätze.* II, 3. *Die Wiedereinführung der fakultativen Privatbeichte.*

(3) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 332, 333.

(4) Ibid. « Ein Beichtstuhl, der immer das Zweckmässigste und Beste bleibt ».

Il y a de quoi faire grincer les dents aux anciens réformateurs, à tous ceux qui brûlaient sur les places publiques, devant les églises, les confessionnaux papistes et qui dansaient autour du brasier, fiers d'avoir supprimé les corruptions romaines et d'avoir libéré les âmes. On libère aussi une feuille quand on la détache de l'arbre, mais de cette libération, infailliblement, elle meurt. La Haute Eglise, sincèrement, reconnaît que l'expérience de quatre siècles a répondu et que la réponse n'est pas favorable au zèle aveugle des puritains de jadis (1).

Enfin pour achever l'énumération des éléments catholiques de la Haute Eglise, nous devons parler de ses revendications dans la question de l'épiscopat. Avant la catastrophe de 1918 l'Eglise luthérienne était dirigée par les princes séculiers, par le pouvoir civil (2). Depuis que l'Eglise et l'Etat sont séparés, la direction, l'autorité devraient normalement être remises aux mains des chefs religieux. Mais où sont-ils ? Et quelle est leur légitimité ? Au nom de qui voudraient-ils commander ? Qui leur permet d'imposer des dogmes à croire ou des pratiques à observer ? Les *Superintendent* et les *Generalsuperintendent* d'autrefois n'étaient que des fonctionnaires délégués par le gouvernement, dans l'espèce, par le ministère des cultes. Il était impossible que la Haute Eglise restât indifférente en face de la situation nouvelle faite à l'évangélisme. Son programme ne manque pas d'une certaine audace : « Nous estimons qu'il est indispensable de donner à notre Eglise une constitution épiscopale ; la chose est entièrement conforme à l'esprit de la Sainte Ecriture » (3). La Haute Eglise n'avait pas attendu la révolution pour prendre ce parti. Fondée, comme nous l'avons dit, en 1917, elle publiait son programme en juillet 1918 et la nécessité d'un épiscopat y est formulée sans ambages.

Il est sûr que pour la grande masse des luthériens allemands un évêque est un personnage strictement *romain*. Luther a suffi-

---

(1) *Was Will die H. V.* p. 35.

(2) Depuis le milieu du XIX^me^ siècle on avait bien ajouté au consistoire nommé par le prince, un synode qui était censé représenter le peuple des fidèles mais la seule autorité était celle du seigneur territorial agissant par ses créatures, les membres du Consistoire.

(3) *Grundsätze*, I, 3.

samment injurié les chefs des diocèses pour que le souvenir de ces invectives ne se soit pas perdu dans les foules. Aussi les partisans de la Haute Eglise avouent que la suppression de l'épiscopat a été délibérément provoquée par le grand réformateur ; ils se bornent à distinguer ce que Luther a fait et ce qu'il aurait voulu faire, et la distinction est plus qu'une subtilité. Elle ne manque pas d'une certaine vraisemblance historique.

Luther, nous dit-on, eût désiré de tout son cœur que les évêques allemands se rangent du côté de la Réforme. S'il avait pu les gagner à sa doctrine, il n'aurait jamais touché à leur autorité, et l'Eglise évangélique aurait gardé la structure épiscopale. C'est parce que tous les évêques lui ont fait opposition qu'il les a tous rejetés et leur fonction avec eux, et que, pour assurer la discipline indispensable et la répression des fanatismes, il a remis le pouvoir aux seules autorités qui lui fussent favorables : aux princes séculiers, aux seigneurs territoriaux (1).

L'occasion se présente maintenant de corriger cette fausse manœuvre ou plutôt de substituer à l'expédient désespéré des origines de la Réforme, la véritable organisation voulue par le Christ. Depuis les apôtres jusqu'au XIV^{me} siècle, l'Eglise du Christ a été épiscopale, il en serait encore de même dans l'évangélisme si celui-ci avait pu conquérir les évêques, comme ce fut en partie le cas pour l'Angleterre et même pour la Scandinavie. La suppression de l'épiscopat a nui gravement à l'Eglise luthérienne ; des considérations politiques ont déterminé son évolution plus que des principes vraiment ecclésiastiques. Et ce scandale ne peut plus durer (2).

Essayez l'organisation synodale, dira-t-on. Mais on l'a essayée depuis quelques années. Elle n'a donné que des déceptions. Les synodes ne sont rien, rien que l'insignifiance organisée, et on n'a rien obtenu d'eux qu'on n'eût pu aussi facilement et plus facilement

---

(1) *Warum ist für unsere Kirche die bischöfliche Verfassung zu fordern ?* 1921, pp. 5, 6.

(2) Ibid. p. 7, « Der innere Abfall des Volkes von der Kirche ist offenbar, der äussere folgt ihm mehr und mehr auf dem Fusse, und von einer Volkskirche in dem Sinne dass die Kirche das Volk hinter sich habe, kann keine Rede mehr sein. Die bischoflose Zeit der Kirche hat mit einem Zusammenbruch des Staatskirchentums geendet ».

obtenir sans eux. La Haute Eglise ne veut point cependant être trop exclusive. Elle admet une organisation combinée, synodale et épiscopale à la fois. Le mode n'en est pas encore très nettement défini mais la pensée générale est assez claire (1). Le pasteur Haensel l'a formulée dans le projet présenté par la Haute Eglise à l'assemblée ecclésiastique constituante de Prusse.

Voici.

« La direction épiscopale de l'Eglise a toujours été pour elle une bénédiction pendant près de deux mille ans, tandis que l'abolition de l'épiscopat a fait le malheur de notre Eglise évangélique allemande. On peut penser ce qu'on veut des Eglises non-évangéliques, on peut reprocher en particulier à l'Eglise romaine bien des usages non conformes à l'évangile ; une chose est certaine : dans son unité qui embrasse les pays et les peuples cette Eglise a sur nous un immense avantage ; dans cette unité, elle voit avec une certaine raison un indice de son origine divine, mais cette unité de foi, de culte, de discipline, c'est l'épiscopat qui en est le facteur. Enlevez ce pilier et toute la construction de l'Eglise se mettra à vaciller. Et ce malheur tragique, ce fut le nôtre, à nous, Eglise évangélique allemande. L'abolition de l'épiscopat s'est terminée pour nous en un fiasco complet, et les masses se sont détournées de notre Eglise (2).....

Car le peuple pense concrètement. L'Eglise reste pour lui une abstraction, tant qu'elle ne se manifeste pas dans une personne. Dans les petites paroisses, c'est le pasteur qui incarne l'Eglise, dans les districts plus étendus, ce doit être l'évêque. Notre peuple a faim d'autorité, non pour l'exercer lui-même, mais pour être dirigé, même sur le terrain religieux (3). L'épiscopat est d'ailleurs, dans la pensée du Christ, une fonction dispensatrice de grâces et pourvue d'une autorité réelle » (4).

Nous reviendrons sur ces déclarations, qu'on sent timides au moment décisif. Pour l'instant il nous suffit de bien comprendre

---

(1) *Was will die H. V.* p. 19.
(2) *Warum ist..*, p. 5.
(3) *Was will die H. V.* pp. 17, 18.
(4) Ibid. « Das Hirtenamt ist zugleich Gnadenmittelamt und kirchenregimentliches Amt ».

tout ce que la Haute Eglise recèle, en apparence du moins, d'éléments « romanisants ». Quand ses partisans affirment qu'ils sont catholiques, ils sont incontestablement sincères. Et si on ne poussait pas plus loin l'enquête, on conclurait immédiatement qu'à bref délai, ils vont revenir en groupe à l'Eglise de Pierre et se prosterner aux pieds du pape. Après tout, si la paroisse est personnifiée par le pasteur, et le diocèse par l'évêque, la même logique demande que l'Eglise universelle soit personnifiée dans un pasteur suprême, celui qui portera vraiment le titre de *Pastor pastorum,* ou mieux de *Servus servorum Dei.* Nous allons voir ce qui en est.

CHAPITRE DEUXIÈME

" NOUS SOMMES LUTHÉRIENS ".

La Haute Eglise excite dans les milieux protestants une très réelle défiance. Sous les brocards dont les revues et les journaux ont essayé d'accabler sa liturgie et ses allures dévotes on retrouve l'antique animosité, qui secoua l'Allemagne du XVI^me^ siècle, et la tradition de haine au papisme. On l'a accusée d'être payée sur les fonds de la Curie romaine (1), tout comme on lui a reproché de recevoir de l'or anglais et de copier, en Allemagne, la *High Church* insulaire (2). Elle a dû se justifier et produire ses bilans (3). On peut prévoir que si le mouvement prend de l'ampleur, il se heurtera rapidement à une opposition très violente. Les chefs des *Hochkirchler* s'y attendent d'ailleurs et déclarent résolument que rien ni personne ne les arrêtera.

Eux-mêmes se défendent vivement et ils affirment sans hésitation qu'ils sont strictement évangéliques, qu'ils sont luthériens, qu'ils ne veulent nullement aboutir à Rome et même que s'ils s'appellent catholiques c'est pour bien montrer qu'ils ne sont pas autre chose et qu'ils réprouvent toute épithète restrictive de ce terme universel.

Le pasteur F. Herbst, de Barmen, ayant écrit que le mot de *catholique* devait devenir cher à tous les fidèles du Christ et que tous devraient fièrement l'arborer, la Haute Eglise a aussitôt relevé le propos. Herbst n'a rien de commun avec les *Hochkirchler ;*

---

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 89.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 12, GEORG WEDDIG, *Was heisst Hochkirche.*

(3) Cfr. *H. K.* 1922, p. 91. Depuis le 18 octobre 1918 jusqu'au 1^er^ mars 1922 l'Angleterre n'a fourni à la *Hochkirche* que la somme modeste de 174 marks.

l'approbation que ceux-ci lui donnent n'en est que plus significative. Oui, déclarent-ils, nous souhaitons de tout notre cœur que le mot de *catholique* soit estimé par nos coreligionnaires, mais il faut bien remarquer pourtant qu'en dehors de la Haute Eglise c'est tout juste le contraire qui se produit. Le mot est plus que jamais décrié chez les protestants, et l'Eglise catholique, au lieu d'être un objet d'amour et de joie, est une pierre de scandale. Pourquoi ? Parce que, malgré tout ce qu'on dit et tout ce qu'on écrit, les gens n'arrivent pas à se convaincre de la fausseté totale de cette équation : catholique = romain (1).

Car cette équation est entièrement fausse, nous dit-on. Le motif qu'on en donne est étrange et nous y reviendrons plus loin. Pour le moment contentons-nous d'enregistrer la déclaration.

« A l'Eglise catholique appartiennent tous les baptisés. Par le baptême nous devenons membres du corps du Christ, et ce corps mystique c'est l'Eglise elle-même. On a prétendu que la véritable Eglise était invisible et qu'elle était composée uniquement de ceux qui appartiennent au Christ par la foi subjective. On en a conclu que l'Eglise visible n'était qu'une Eglise artificielle. Ce fut là l'erreur fondamentale de notre Eglise protestante. Nous en avons assez souffert pour pouvoir maintenant nous en débarrasser. C'est le baptême objectivement opérant et non la foi subjective qui relie une âme à l'Eglise. Ce baptême unit donc tous les baptisés sur la terre en une intime communauté spirituelle, qui ne s'arrête pas aux frontières des confessions particulières. Il n'y a plus parmi les baptisés ni romain, ni grec, ni anglican, ni janséniste, ni réformé, ni luthérien, il n'y a plus que des frères, membres d'un seul corps, fils d'une seule Mère, la grande Eglise catholique. Il s'ensuit tout naturellement qu'aucune fraction de l'Eglise ne peut s'arroger le droit de représenter toute seule l'Eglise universelle. Si l'Eglise du pape agit de la sorte, c'est une erreur évidente et une prétention coupable » (2).

La même idée se retrouve encore sous une forme plus inattendue. Je traduis.

---

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 34, *Sind wir katholisch* ? La même idée se retrouve déjà dans J. E. SCHUBERT, *Institutiones Theologiae Dogmaticae*, Iena, 1749, p. 795.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 36, art. cit.

« L'Eglise du Christ est catholique.... même pour ce qui concerne la doctrine de vérité. C'est donc l'Eglise universelle qui seule possède la plénitude de cette vérité. Les Eglises particulières doivent se contenter de ne la posséder qu'en partie. Sans doute elles apportent, elles aussi, leur témoignage. Leurs confessions, leur liturgie, leurs chants manifestent tout ce qu'elles ont compris et tout ce qu'elles ont expérimenté de la doctrine du salut. Mais la Vérité absolue n'est en elles que d'une façon relative. On voit donc tout de suite ce qu'il faut penser de cette prétention de l'Eglise du pape à posséder seule la vérité pleine, pure et entière. Tant que l'Eglise de Rome n'abandonne pas cette manière de voir ; tant qu'elle ne consent pas à reconnaître qu'elle est ce qu'elle est, c'est-à-dire un rameau, une portion de l'Eglise universelle, nous ne pouvons pas espérer qu'elle comprenne jamais le véritable esprit catholique, cet esprit qui ne s'imagine pas être en possession exclusive et plénière de la Vérité et qui cherche donc à la retrouver et qui aime à lui rendre hommage, même dans toutes les portions de l'Eglise. C'est la seule façon d'en finir avec l'esprit de secte, de comprendre ses voisins, et la richesse commune de la grande Eglise dont tous font partie » (1).

Même ainsi formulée la théorie est évidemment incomplète. Après nous avoir dit que le baptême reçu chrétiennement suffisait à incorporer quelqu'un à l'Eglise, on ajoute que cette Eglise objective et visible est encore unifiée par la doctrine, une doctrine de foi, une *confession*. C'est là le point vulnérable chez nos évangéliques. Où se trouve la vraie foi ? Ils répondent sans hésiter : dans l'Eglise catholique. Et qu'est-ce que l'Eglise catholique ? Tout à l'heure on nous disait que l'Eglise catholique était l'ensemble des hommes baptisés et qu'elle englobait donc toutes les confessions. Maintenant on nous assure que l'Eglise catholique c'est l'Eglise des trois symboles : celui de Nicée, celui d'Athanase et l'*apostolicum*. Pourquoi ces trois symboles sont-ils obligatoires ? Et si un baptisé n'admet pas la divinité du Saint-Esprit ou s'il l'identifie avec le Fils ; si un baptisé opine pour la théorie adoptianiste de l'Incarnation, ou même se range à l'avis de Nestorius, est-il encore

(1) Ibid. p. 38.

dans l'Eglise ? Il semble que les *Hochkirchler* doivent considérer cet hérétique comme étranger au corps du Christ, puisqu'après avoir ajouté à l'obligation du baptême la nécessité de croire aux trois symboles, ils développent encore les exigences en parlant des sept premiers conciles (1). Ceux-ci, étant catholiques, c'est-à-dire ayant groupé toutes les adhésions des chrétiens, seraient par le fait même des expressions authentiques de la foi, et tous les disciples du Christ seraient obligés de les admettre.

La conclusion est historiquement fausse et logiquement imparfaite.

Historiquement fausse d'abord. Quand on étudie les sept premiers conciles : Nicée, Constantinople I, Ephèse, Chalcédoine, Constantinople II et III, Nicée II, on remarque immédiatement que l'adhésion unanime de la chrétienté n'existe ni avant, ni pendant, ni même après les délibérations et les conclusions dogmatiques. Si la catholicité embrasse toutes les fractions de l' « Eglise des baptisés », et si aucune de ces fractions n'a le droit de se dire en possession exclusive de la foi, pourquoi le concile de Nicée en 325 a-t-il condamné les ariens ? Ceux-ci n'étaient pas une minorité négligeable ; ils étaient représentés même parmi les évêques siégeant au concile et nous savons qu'ils y ont mené de vigoureuses campagnes (2). Après le concile, l'arianisme était donc déclaré opinion anti-chrétienne. Est-ce qu'Eusèbe de Nicomédie, partisan et défenseur d'Arius, n'aurait pas pu protester contre l'arrogance de cette assemblée, qui prétendait ne voir rien de catholique dans l'erreur condamnée ? Est-ce que Basile d'Ancyre et les partisans de l'*homoiousios,* est-ce que les anoméens eux-mêmes, n'auraient pas dû être considérés comme de meilleurs catholiques que leurs proscripteurs ? Et le synode de Rimini, en 360, s'opposant au concile de Nicée, mais sans l'avouer explicitement, rejetant le *consubstantiel* sans proclamer *l'anomoios,* ce synode qui fournit les formules à l'arianisme des barbares, est-ce qu'il n'est pas aussi catholique, plus catholique même que celui de Nicée, puisqu'il est moins exclusif et qu'il se réfugie dans le vague ?

---

(1) Ibid. p. 39.

(2) Cfr. p. ex. ATHANAS, *Epistola ad Afros episcopos,* avec le récit de toutes les manœuvres ariennes à Nicée. (*M. G.* 26, col. 1038 sq).

Et ce que nous voyons dans l'histoire du premier concile œcuménique, c'est ce qui se reproduira à toutes les époques. Les dissidents n'ont pas attendu la fin du VIII^me^ siècle et le schisme de Photius pour faire leur apparition dans l'Eglise et s'y organiser en groupes compacts et nombreux. Les jacobites et les monophysites sont bien antérieurs à l'époque de Charlemagne ou du pape Adrien II. Les pélagiens avaient-ils raison ? Et les donatistes, affirmant que la seule Eglise orthodoxe et divine était la leur, rebaptisant tous ceux qui venaient à eux, ces donatistes étaient-ils catholiques ? Faisaient-ils partie du corps du Christ ?

Si les seuls conciles autorisés sont les sept premiers, nous dit-on, c'est que ces conciles exprimaient l'opinion unanime des fidèles baptisés. Or le fait est matériellement faux. Dès lors s'il suffit, pour énerver l'autorité d'un concile, qu'un groupe plus ou moins organisé de dissidents refuse de le reconnaître, il n'y a jamais eu de concile et les symboles ne sont que des catalogues d'opinions librement débattues. Si l'Eglise doit être unanime pour émettre un jugement, l'Eglise n'en a jamais émis un seul. L'opposition des judéo-chrétiens, le formidable assaut des gnostiques, la perversion des dualistes et les rêveries des docètes, tout cela est contemporain des origines. Marcion a rencontré S. Polycarpe, qui n'a pas hésité à l'appeler le premier-né de Satan (1). Tatien, le fougueux hérétique, contempteur du corps, de la matière, du mariage et de la sagesse antique, Tatien est un disciple de S. Justin. Les ébionites sont considérés par l'Eglise des origines comme des extravagants, étrangers à la vérité du Christ, et c'est dans l'*Evangile de Pierre* qu'on trouve des déclarations du docétisme le plus franc (2). Le premier grand écrit systématique que nous possédions sur le dogme, c'est l'ouvrage en cinq livres de S. Irénée contre la gnose, et tous ceux qui l'ont lu savent avec quelle âpre vigueur le saint évêque combat les destructeurs de la religion chrétienne. Les épîtres de S. Paul sont déjà traversées d'angoisse à la pensée des semeurs de zizanie, des faux docteurs, des envoyés du diable, de

---

(1) Cfr. EUSEB. *Hist. Eccles.* 4, 14, 6,

(2) *Evangel. Petri*, 4, 10; 5, 19. Cfr. PREUSCHEN, *Antilegomena*, 2^me^ éd. Giessen, 1905, pp. 17, 18. Cet apocryphe date au plus tard de la deuxième moitié du II^me^ siècle.

tous ceux qui mêleront leur corruption caduque à la pure vérité de l'évangile et qui vérifieront pour leur compte et à leurs dépens la loi providentielle : *oportet haereses esse* (1). Est-ce qu'Hyménée et Alexandre, et les faux maîtres dont les discours sont comme des chancres (2), est-ce que tous ceux-là sont des rameaux respectables sur l'arbre catholique ? (3).

Une vérité n'existe que si elle est exclusive, car la vérité, ce n'est pas ce que tout le monde admet, ce n'est pas même ce que tout le monde est censé admettre ; c'est ce que tous *doivent* admettre. Ce n'est pas l'homme qui juge ou qui fait ou qui dose la vérité, c'est la Vérité qui le juge ; tout comme le droit, qui n'est pas ce que tout le monde accorde mais ce que tout le monde devrait accorder.

En attendant, la Haute Eglise, qui se dit catholique, affirme sur le ton le plus décidé qu'elle n'est nullement romaine (4). Et cet aveu est utile à retenir, ne fût-ce que pour calmer l'ardeur de quelques apôtres trop empressés.

On se tromperait du tout au tout, si on voyait dans la crise actuelle de l'Eglise d'Allemagne autre chose qu'une réaction spécifiquement protestante. Toutes les déclamations et tous les attendrissements sur le prodigue rentrant à la vieille demeure, et sur la brebis revenant au bercail, toutes les objurgations et toutes les réjouissances sont prématurées. Rien d'ailleurs ne serait plus maladroit que des chants de triomphe, des airs vainqueurs à propos d'on ne sait quel nouveau Canossa.

Un fait demeure, indéniable. La Haute Eglise entend rester foncièrement luthérienne.

---

(1) *I Cor.* 11. 19.

(2) *II Tim.* 2. 17.

(3) J. E. Schubert distingue bien subtilement les hérétiques et les réformateurs. Les premiers rompent avec l'Eglise du moment, les seconds le font aussi; mais les réformateurs ne rompent avec l'Eglise du jour que pour rejoindre l'Eglise plus pure du passé, ils abandonnent « inveteratos errores ». Les hérétiques au contraire suivent leur fantaisie. (*Institutiones Theologiae Dogmaticae.* Iena, 1749, pp. 834, 835). Il est superflu de noter combien cette distinction est elle-même fantaisiste et inapplicable aux cas historiques d'hérésie.

(4) Cfr. *H. K.* 1923, pp. 43, 44. O. J. Mehl., *Allkirchlich.* Cfr. aussi *Was will die H. V.* p. 11. « Wir wollen und wir können nicht nach Rom gehen. Wir sind und bleiben gut evangelisch ».

Elle l'affirme dès les premiers mots de son programme. Elle se place sur le terrain de l'évangile (1). La formule est peut-être encore un peu vague. Elle ne tardera pas à se préciser.

Je cite.

« Une réunion avec Rome dans le sens d'une totale absorption, d'une reddition à merci, est une parfaite impossibilité (*eine glatte Unmöglichkeit* » (2). Nous n'irons pas à Rome, nous ne voulons pas y aller, nous voulons même empêcher les autres d'y aller, en leur fournissant dans l'Eglise luthérienne de quoi satisfaire aux besoins de leur piété. C'est là toute la signification de notre mouvement. Quand notre peuple verra qu'il peut trouver chez lui tout ce qu'il cherchait ailleurs, le courant des conversions qui entraîne les âmes vers Rome sera automatiquement arrêté (3).

Aussi la Haute Eglise entend bien ne pas constituer un groupement à part, une secte, en dehors du luthéranisme officiel. Et en cela elle diffère essentiellement du piétisme. Il ne s'agit pas pour elle de rassembler dans de petits collèges, dans des réunions dévotes, tous ceux qui ont le cœur noyé de tendresse pour la personne du Christ. Elle estime que la sécession des éléments les plus vigoureux est une calamité pour le luthéranisme, et que l'émiettement des groupes de fidèles rend toute conscience catholique impossible. Elle n'applaudirait pas sans réserve à la déclaration jadis célèbre de la princesse palatine, la mère du Régent, qui dans un français douteux assurait que chez les protestants : « Chacun avait *son petit religion* à part soi ». La Haute Eglise veut être l'expression suprême, renforcée, et comme le ferment de l'Eglise évangélique allemande (4). On dit Haute Eglise, comme on dit haut enseignement, comme on dit hautement nécessaire ; et les suspicions des protestants de gauche ne peuvent rien changer à la nature de ce mouvement, luthérien, évangélique (5).

---

(1) *Grundsätze der H. V*, Prologue, Auf dem Grunde des Evangeliums.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 27. Compte rendu de l'ouvrage catholique de JOSEPH MAIWORM, *Die römische Gefahr ?*

(3) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 93, 235.

(4) Elle veut travailler *sauerteigartig*. Cfr. *Was will die H. V.* p. 4.

(5) Cfr. *H. K.* 1922, p. 10. Les déclarations dans ce sens sont innombrables. Les *Hochkirchler* s'en sont eux-mêmes fatigués. Cfr. *H. K.* 1921, pp. 336, 362.

Sans doute on rencontre, dans les déclarations des gens de la Haute Eglise des phrases qu'un catholique romain est heureux de saluer au passage. C'est ainsi qu'à l'assemblée générale de 1921, le pasteur Sinz (de Hohendorf) approuvait fort l'insertion dans la revue *Die Hochkirche* de larges extraits de livres catholiques. Il ajoutait : « Ces publications diminueront peut-être l'immense ignorance dans laquelle sont plongés même nos professeurs de théologie pour tout ce qui regarde le catholicisme. Tant pis pour ceux qui seront choqués de notre manière de faire. Si nous leur cédons, nous perdrons notre élan et nous tomberons dans la banalité » (1). Le pasteur Boggasch défendit énergiquement ce point de vue. « Nous n'avons pas à nous effrayer de ceux qui nous reprochent nos tendances catholicisantes » (2) ; et un pasteur-adjoint, Günther, de Oberlössnitz, conclut en ces termes : « Nous avons beaucoup à prendre de la vie spirituelle si riche du catholicisme romain. Sans doute il faut tout éprouver d'après le principe de l'évangile. Mais vis-à-vis de l'Eglise romaine, qui est après tout notre Eglise Mère, nous devons garder l'attitude la plus irénique » (3). Enfin le pasteur Jenderzok, de Lietzen, déclara avec une franchise méritoire et qui souleva quelques murmures : « Amis ou ennemis de l'Eglise romaine, nous devons absolument apprendre à la mieux connaître. Si vous désirez comprendre l'essence même du catholicisme, achetez un catéchisme romain. Il pourra vous montrer quelles richesses spirituelles renferme cette Eglise » (4).

Il semble donc bien sûr que la droite de la *Hochkirche* regarde les romains avec sympathie ; il est non moins certain que l'attitude officielle du groupe est strictement luthérienne. Quand on leur reproche de romaniser, ils n'admettent pas l'accusation, ils plaident non-coupable. Les petites revues protestantes ne se font pas faute de multiplier ces attaques, parfois bien grotesques. Qu'on en juge. Je cite.

« Il existe une tendance Haute-Eglise très digne d'attention, et

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 337.
(2) Ibid.
(3) Ibid. « Der römisch-katholischen gegenüber.. die doch unsere Mutterkirche ist müssen wir eine klare Irenik halten ».
(4) Ibid. p. 338.

qui penche fort du côté de Rome, où elle trouve ce qu'elle cherche, c'est-à-dire un véritable culte, une grande unité, au moins extérieure, une grande influence du clergé sur le peuple. Et cette tendance se fortifie.... On le comprend. A des gens qui n'ont pas leur vie réellement rattachée à Dieu, qui ne connaissent pas la force du Saint-Esprit, qui sont sans doute très dévots, mais qui n'ont pas été régénérés, à ceux-là Rome peut fournir ce dont ils ont besoin » (1).

A ces contradicteurs, les gens de la Haute Eglise répondent qu'ils sont meilleurs protestants qu'eux tous. Leurs déclarations sont d'ailleurs confirmées par leurs agissements.

Lorsque le 31 octobre 1922, par un temps pluvieux d'automne, ils se réunirent dans la vieille église de Saint-Nicolas à Berlin, ils ouvrirent leurs délibérations par une messe. Nous en avons parlé plus haut. Cette messe fut chantée à 8 h. Entendez bien, 8 h. du *soir*. Et c'était la messe allemande, *die deutsche Messe*, non seulement parce que la langue était l'allemand, mais encore parce que cette messe ne différait par rien d'essentiel de la messe célébrée le 29 octobre 1525 à Wittenberg, c'est-à-dire de la messe luthérienne. Dans son opuscule de 1526, *Deutsche Messe und Ordnung des Gottesdienstes,* Luther décrit et recommande cette messe allemande. Les *Hochkirchler* ont beau jeu à démontrer à leurs adversaires qu'au lieu de romaniser, ils luthéranisent, et qu'ils reviennent, non pas au Siège de Rome, mais à l'origine même de la Réforme.

Pendant cette messe du soir on chanta six cantiques de Luther. Que pouvait-on exiger de plus ? Il est vrai — et nous l'avons déjà signalé — que dans le petit libretto, distribué aux assistants, des indications marginales figuraient, rédigées en latin, et se rapportant aux diverses parties de l'office : *Offertorium, Post-Communio,* etc... mais elles-mêmes étaient habilement saupoudrées d'un peu d'allemand, et puis qu'est-ce que ces mots techniques ont donc de spécialement romain ? Ne peut-on pas dire *amen* ou *alleluia* sans s'affilier à la synagogue, et quand on chante *Kyrie eleison*, fait-on acte d'obédience au Patriarche du Phanar ? (2).

---

(1) Cfr. *Heilig den Herrn, Wochenblatt für jedermann, herausgeg. von* P. Ernst Modersohn, n. 25, 18 juin 1922, p. 296.

(2) Cfr. *Deutsche Messe zur Feier des Reformationsfestes.*

La profusion d'ornements liturgiques et la splendeur du culte ne doivent pas donner le change. Le luthéranisme des origines ne prohibe pas ces cérémonies et on se tromperait en pensant que la pauvreté rituelle du XIX^me^ siècle est conforme à la pratique première des réformateurs évangéliques (1).

Ici la Haute Eglise est sur un bon terrain pour embarrasser ses adversaires. Il ne faut pas oublier que depuis l'électeur Sigismond, c'est-à-dire depuis 1613, la maison des Hohenzollern est devenue calviniste. Or entre la conception calviniste du culte et la conception luthérienne, il y a toute la différence qui sépare l'affirmation de la présence réelle dans l'Eucharistie et sa négation. Les princes séculiers étant les chefs religieux de l'Eglise évangélique, on en est arrivé à cette situation paradoxale et infiniment scandaleuse que pendant plus de trois siècles les luthériens de Prusse ont dû se laisser conduire, sur le terrain religieux, par des chefs que Luther aurait appelés d'infâmes hérétiques. Le résultat a été ce que l'on pouvait prévoir. Les deux confessions ont vécu côte à côte comme deux ennemies pendant assez longtemps; puis la nécessité de s'unir contre l'adversaire commun, le papisme, a provoqué des rapprochements. Avec sa maladresse habituelle le gouvernement a voulu décréter l'union et imposer l'adhésion à une formule mitoyenne et à un rituel composite. Les vrais luthériens, les irréductibles, ont repoussé cette tentative autoritaire et Frédéric-Guillaume III après avoir sévi contre eux, et les avoir frappés de peines de police, a bien dû renoncer à la contrainte. Mais ce qui résulta de toute cette histoire absurde, c'est que pour la foule la différence entre les puritains et les évangéliques s'atténua de plus en plus, et qu'en fin de compte on en vint à définir le protestant par la simple opposition au catholique (2).

---

(1) Il est pourtant curieux de constater que la Haute Eglise restaure précisément les « corruptions » du culte romain, que les anciens polémistes luthériens trouvaient abrutissantes et exécrables. CONRAD WOLFGANG dans son *Lucus succisus errorum pontificiorum* (ed. nova, Francfort, 1606,) dénombre 91 de ces corruptions dans le culte romain. La chasuble est la 41^me^, l'aube la 42^me^, les candélabres la 44^me^, la veilleuse la 45^me^, les confréries la 23^me^, l'encensoir la 49^me^, et le bréviaire la 30^me^. (pp. 175, 198, 199, 587.)

(2) C'est contre cette étroitesse que la *Hochkirche* entend réagir. (Cfr

En attendant, le culte luthérien s'était de plus en plus appauvri et les bâtiments qui servaient successivement et parfois simultanément aux offices des calvinistes et des évangéliques avaient eux-mêmes pris cet air froid, dénué, triste et grisâtre des salles de réunion puritaines (1).

Dans les premiers siècles de la Réforme, le culte luthérien conserva des allures qu'aujourd'hui on trouverait bien catholiques.

Beaucoup d'églises, même au début du XX^me^ siècle, avaient encore gardé la veilleuse allumée devant l'autel ; et pendant l'office, on faisait brûler de l'encens, on voyait des enfants de chœur autour du clergé revêtu lui-même de l'aube, de l'étole et de la chasuble (2).

Lorsque dans le *Reichsbote* de Berlin (4 novembre 1921) parut une critique sévère de la grand'messe chantée trois jours auparavant par la Haute Eglise, on releva surtout — c'était un luthérien intransigeant qui parlait — on releva, comme un point particulièrement scandaleux, le fait que l'officiant s'était communié lui-même, avant que la communion ne fût distribuée au peuple. On voyait là du romanisme : le prêtre jouissant d'un privilège spécial, et séparé, comme tel, des simples fidèles. Impossible, ajoutait-on, de comprendre pareil rite, si on n'admet pas la conception romaine du sacrifice de la messe, offert par le prêtre.

La réponse ne se fit pas attendre. Le pasteur Mosel prouva facilement dans la revue *Die Hochkirche* que cette communion de l'officiant par lui-même était expressément indiquée dans la *Formula missae* élaborée par Luther : « *Deinde communicet tum sese tum populum* », et qu'il ne fallait pas être plus luthérien que Luther (3).

Consultons l'antiquité, non pas celle des origines chrétiennes — on pourrait peut-être l'appeler corrompue — mais celle des origines protestantes, voyons comment on célébrait le culte divin aux temps de l'orthodoxie luthérienne.

H. K. 1921, p. 363: « gegen die Beschränkung der evangelischen Kirche auf blosses Protestieren gegen Rom, gegen die Verengung der evangelischen Art in blosse Negationen von denen doch niemand satt wird ».

(1) *Was will die H. V.* p. 24 sq.

(2) Rocholl,, *Geschichte der evangelischen Kirche in Deutschland*, 1897, pp. 300-303. Cfr. *H. K.* 1921, p. 372.

(3) Cfr. *H. K.* 1921, p. 360.

Le rituel du Brunswick, portant la date de 1657, nous montre les pasteurs s'approchant de l'autel, en aube et en chasuble, avec grand respect et grande dévotion pour y accomplir le mystère redoutable. L'autel lui-même est tout orné de lumières, de fleurs, d'objets précieux ; il faut qu'il ressemble le plus possible au paradis.

On s'agenouillait pendant la consécration, dans les églises luthériennes au XVII^me^ siècle. En 1690, à Saint-Sebald, un des vieux sanctuaires de Nüremberg, on chantait encore la messe en latin, et à Saint-Laurent on faisait de même.

A Nüremberg encore, lorsque le conseil de la ville, en 1603, voulut fermer les églises en dehors des heures de l'office, ce fut une véritable émeute, et le conseil dut céder et retirer la mesure. Partout les églises restaient encore ouvertes.

Dans tout le district de Magdebourg, en 1619, les litanies étaient obligatoires et dans les monastères — car il en existait —, dans les hôpitaux, dans les chapitres, on devait ajouter aux heures canoniales des prières « pour la grande calamité ». On était au début de la guerre de 30 ans.

Pendant ce XVII^me^ siècle la messe quotidienne était encore en usage. On solennisait les fêtes des apôtres et celles de la Vierge Marie (1). Aujourd'hui il ne reste presque plus rien de cette piété antique et quand on chante en l'honneur de la Mère de Dieu le vieux refrain

O sanctissima, o piissima, dulcis virgo Maria,
Mater amata, intemerata, ora, ora pro nobis,

des critiques pointilleux trouvent que les derniers mots ne sont pas très luthériens, puisque les Saints ne peuvent pas prier pour les vivants, et que les invoquer c'est contredire aux « principes protestants » (2). D'autant plus soucieuse de se séparer de ce qui est romain, qu'elle est plus désireuse de se dire catholique, la Haute Eglise accentue à dessein certaines divergences doctrinales. On dirait parfois que d'instinct elle cherche une rançon à ses hardiesses et qu'elle veut donner des gages ou plutôt jeter du lest. En

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 372 sq.
(2) Cfr. HASE, op. cit. p. 330.

lisant les discussions et les exposés des gens de la Haute Eglise, on songe à l'histoire de Jonas, qui fut jeté à la mer par les matelots, parce que sa présence à bord déchaînait la tempête. Le premier soin des *Hochkirchler* quand ils s'apprêtent à formuler quelque théorie audacieuse, c'est de jeter à la mer un Jonas romain. Et c'est ainsi par exemple que la doctrine de la transsubstantiation est immolée rapidement, noyée sans examen, pour faire accepter par la masse protestante la vérité de la présence réelle. On le vit bien le 1er novembre 1922, lors de la IVe assemblée générale. Après le rapport très remarquable du Studienrat Leuner, le pasteur Bettac, président de l'Union de la Haute Eglise prit la parole. « Tout d'abord, déclara-t-il, il faut savoir que nous rejetons par principe la doctrine romaine de la transsubstantiation ; nous ne pouvons pas admettre que le pain et le vin deviennent le corps et le sang du Christ » (1). Cette affirmation péremptoire et qui ne s'appuyait sur aucune preuve ne semble pas d'accord avec l'opinion de tous les *Hochkirchler*. Nous avons vu plus haut que plusieurs d'entre eux considèrent la question du mode de présence comme secondaire et n'attachent d'importance qu'à la foi dans l'Eucharistie, à la croyance au Christ corporellement présent dans son Sacrement (2).

Après le pasteur Bettac, ce fut le pasteur Freise, membre du comité directeur et de tendance assez anti-romaine, qui développa le thème de la transsubstantiation. Il essaya de montrer que cette doctrine était liée à la conception scolastique de la substance ; il ajouta que, d'après cette conception scolastique, une substance ne peut pas se trouver dans le même endroit qu'une autre et qu'il fallait donc que la substance du pain et du vin disparût pour faire place au corps et au sang du Christ. On ne sait pas sur quels textes le pasteur Freise a établi pareilles conclusions. Aucun théologien romain n'y reconnaîtra la théorie scolastique, encore moins la doctrine des canons de Trente. Le raisonnement de S. Thomas, pour ne prendre qu'une des formes de la doctrine médiévale, le raisonnement de S. Thomas est tout autre (3). Il conclut sans intermédiaire de la présence réelle à la transsubstantiation par

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 219.
(2) C'est l'idée du *Superintendent* Bronisch.
(3) *Summa Theologica*, 3a, q. 75. art. 2.

cette prémisse évidente : si une chose corporelle commence à exister là où elle n'était pas auparavant, c'est qu'elle y a été amenée d'ailleurs ou qu'une autre chose, présente, l'est devenue. Si on trouve du feu dans une chambre où il n'y en avait pas, c'est qu'il est venu du dehors ou que quelque chose a pris feu dans la chambre. Or le corps du Christ, réellement présent sur l'autel par les paroles de la consécration, n'y était pas avant cette consécration du pain et du vin, et il est absurde de s'imaginer qu'il a dû franchir une distance quelconque et voyager à travers l'espace, c'est donc que le pain et le vin sont *devenus* ce corps et ce sang, et pour exprimer ce passage on a fabriqué le mot de transsubstantiation. Il n'est pas dans l'Ecriture. C'est sûr, pas plus que le consubstantiel de Nicée, pas plus que les deux natures de Chalcédoine pas plus que la *Théotokos* d'Ephèse. Le pasteur Freise ajoute que la philosophie moderne a ruiné le concept de substance tel que le moyen âge l'avait élaboré (1). Ceci ne tient guère. La science moderne n'a rien pu modifier à un concept dont l'objet par hypothèse est en dehors de l'expérience sensible. Et en tout cas si la philosophie moderne avait ruiné le concept scolastique de substance, elle aurait ruiné du même coup la théorie luthérienne de l'Eucharistie, car Luther n'a jamais songé à fabriquer une notion originale et scientifique de la substance et des accidents. Il a pris celle que tout le monde admettait alors dans les écoles. Et si la science ou la philosophie moderne ne s'accommode pas d'une substance qui se transforme en une autre, elle ne peut pas être plus tolérante pour une substance qui se loge dans, sous, avec une autre, c'est-à-dire pour l'explication luthérienne de la présence réelle. La vérité c'est que le dogme eucharistique est totalement hors des prises de la science puisqu'il est, par définition, indépendant de toutes les constatations expérimentales. Dès lors il n'y a qu'à discuter tranquillement la « doctrine romaine » de la transsubstantiation et il n'y a aucun motif de la rejeter d'avance, parce qu'elle serait contraire aux « principes protestants ». Ne sont-ce pas ces principes protestants dont le *Superintendent* König nous dit avec une franchise méritoire qu'ils ne sont rien, absolument

---

(1) Cfr. *H. K.* loc. cit.

rien, un néant substantiel et qu'il suffit de vouloir les comprendre ou les formuler pour en constater la totale incohérence ? (1)

Quand les *Hochkirchler* parlent d'épiscopat et demandent que l'Eglise évangélique soit organisée en hiérarchie, les catholiques sont prompts à s'imaginer que tout va s'arranger sans délais et sans difficultés. Ici encore les mots provoquent les mirages.

Je ne crois pas qu'on ait rien écrit de plus audacieux sur ce sujet que le mince articulet de König (Wernigerode) dans la *Hochkirche* de mai 1922 sur la succession apostolique. Après avoir montré que l'épiscopat, comme fonction ecclésiastique, remonte aux apôtres, il ajoute : « Il est vrai que la dignité et l'excellence de la charge spirituelle et surtout de la fonction épiscopale ont été souvent exagérées, par Rome entre autres, et que ces apothéoses ne sont pas admissibles pour nous. Mais ce n'est pas un motif suffisant pour nous empêcher d'estimer comme il faut l'épiscopat et pour ne pas admettre fermement qu'il a été institué par le Seigneur de toute l'Eglise.... On répète souvent que Dieu peut parfaitement transmettre sa grâce aux âmes sans un intermédiaire épiscopal et qu'il l'a fait parfois. Nous n'en doutons pas, mais dans le cas qui nous occupe il s'agit de savoir non pas ce que Dieu peut faire ou ne pas faire ; il s'agit simplement de ceci : voulons-nous, oui ou non, accepter une institution qui remonte aux temps apostoliques et qui doit son origine certaine au Saint-Esprit ? La rejeter au nom de ce qu'on appelle les « principes protestants » c'est, pensons-nous, tout à fait absurde » (2).

Et König continue avec une franchise admirable :

« Si jamais pour nous se posait la question de la consécration épiscopale, il nous semble que cette consécration ne pourrait être effectuée que par des évêques se trouvant dans la continuité de la succession apostolique. Eux seuls pourraient insérer notre épiscopat dans l'antique organisation de l'Eglise. Ce serait un pas énorme, dans la direction qui nous rapproche des vieilles Eglises, et il ne pourrait en résulter que des bénédictions. Sans doute, pour en arriver là, il faudrait avouer que la suppression de l'épis-

---

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 344.
(2) pp. 128-131.

copat dans l'évangélisme allemand a été une faute. Aura-t-on le courage de cet aveu ? Nous craignons qu'on ne s'accroche à ces prétendus « principes protestants », dont d'ailleurs personne ne parvient à dire où ils se trouvent, comment ils se formulent et qui les a établis. S'attacher à ces principes serait alors un obstacle absolu. Et pourtant, on devrait ne pas oublier qu'en Suède, lors de la Réforme, pour garantir la succession apostolique aux nouveaux évêques, on les fit consacrer par Pierre Magni, le moine brigittin, qui avait lui-même reçu la consécration épiscopale à Rome, des mains du pape ».

Ces paroles sont évidemment très dignes d'attention. On se tromperait pourtant en les prenant pour l'expression officielle ou même officieuse des sentiments de la Haute Eglise. König appartient à l'extrême droite du groupe, et il ne se fait d'ailleurs lui-même aucune illusion sur le sort réservé à son projet. « Jusqu'à présent, nous dit-il, il n'y a pas à espérer que la fonction épiscopale soit rétablie dans l'Eglise évangélique d'Allemagne. Si le simple titre d'évêque, même sans aucune consécration, soulève de si vives contradictions, il est sûr qu'on jugerait tout à fait intolérable un véritable évêque, consacré comme tel. Chose étrange ! jadis, quand les princes séculiers gouvernaient l'Eglise, ceux qui se scandalisent si fort aujourd'hui du titre ou de la fonction épiscopale, ne se gênaient pas pour parler avec un profond respect du « souverain évêque de l'Eglise nationale ». Cette appellation leur semblait tout innocente. Dans quelques Eglises locales on a tenté timidement de décorer le supérieur ecclésiastique du titre d'évêque de la région (*Landesbischof*). On en restera à cet essai timide, qui trouvera fort peu d'imitateurs. Oui, par pure crainte d'on ne sait quelles « arrière-pensées hiérarchiques », on trouve que les titres de surintendant général, de prévôt régional, de grand maître ecclésiastique, de président d'église, sont plus beaux et conviennent mieux que l'appellation séculaire d'évêque ».

Nous pouvons voir d'ailleurs ce que représente cet épiscopat dans la nouvelle organisation de l'Eglise allemande. Le Mecklembourg (Schwerin) a maintenant un évêque régional. L'assemblée constituante du pays avait d'abord approuvé les §§ 43, 44 et 45 du statut ecclésiastique, portant qu'à la tête de l'Eglise du Meck-

lembourg se trouverait un pasteur, avec le titre officiel d'évêque (*Landesbischof*). Il est élu à vie par le synode régional, à la majorité des deux-tiers. Le 4 octobre 1921 ce synode nomma le conseiller ecclésiastique suprême, Dr. Tolzien, au titre et à la fonction d'évêque (1). La fonction elle-même est assez mal définie. L'évêque doit encourager les fidèles et les pasteurs, promouvoir l'activité charitable et les œuvres ecclésiastiques, surveiller le travail des missions populaires, donner des conseils, représenter son Eglise au dehors, présider le conseil ecclésiastique suprême, s'occuper de la formation théologique des clercs, convoquer les assemblées, promulger leurs décisions, donner à tout l'organisme la vie et le mouvement. Mais personne ne nous dit s'il a une autorité sur les consciences ou si tout son rôle de chef se borne à la police extérieure ; personne ne nous dit s'il a le droit de déclarer qu'une doctrine est anti-évangélique au anti-chrétienne et s'il peut tracer les frontières entre l'irréligion et la foi ; s'il peut, en vertu du baptême reçu par le fidèle et par mandat du Christ lui-même, imposer des manières de faire ou des façons de croire.. Est-il un fonctionnaire doublé d'un conseiller bienveillant, ou détient-il une part de ce pouvoir mystérieux que Jésus transmit à ses apôtres ? Aucune déclaration nette ne vient percer cette brume, et on n'est pas un calomniateur en assurant que cette ambiguïté est volontaire.

Ecoutez donc. Après avoir félicité le Dr. Tolzien et loué l'Eglise du Mecklembourg-Schwerin, le pasteur Mosel, un des fondateurs de la *Hochkirche,* formule un souhait bien typique. « Il ne faudrait pas, pour un évêque, se contenter d'une simple nomination ; une installation un peu solennelle serait bien préférable, quelque chose d'analogue aux fêtes qui accompagnèrent l'intronisation du nouvel évêque luthérien d'Esthonie. Quel beau spectacle ce serait si on voyait à la *consécration, (sit venia verbo !)* de nos évêques luthériens allemands, les Eglises-sœurs de Scandinavie représentées par leurs évêques, par Söderblom, par exemple, l'archevêque luthérien d'Upsal. Il faudrait les inviter. Ce serait une éloquente manifestation œcuménique ; les évêques scandinaves comprendraient qu'ils représentent quelque chose de plus vaste que leurs propres

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 4.

Eglises, et nos nouveaux élus auraient le moyen d'entrer en rapports fraternels avec tous les évêques des Eglises non-romaines (*romfrei*) (1) ».

Le terme *consécration* était équivoque ; le rôle de ces évêques assistants était mal précisé. Un pasteur vieux-catholique de Königsberg, le Dr. Küppers se chargea de remettre les choses au point dans le fascicule suivant de la *Hochkirche*. Nous n'avons pas du tout besoin, écrivit-il, de faire consacrer nos futurs évêques luthériens par des scandinaves, des anglicans, ou par de vieux-catholiques. Il faut une succession apostolique pour exercer la fonction épiscopale. Sans doute. Mais le sacerdoce est lui-même la transmission d'un pouvoir apostolique, et l'épiscopat peut sortir du sacerdoce, comme le patriarcat sort de l'épiscopat. La *successio presbyteralis* est antérieure à la *successio episcopalis* qui en dérive. Or cette succession sacerdotale, notre Eglise évangélique la possède. Elle nous a été communiquée par Luther et les autres, qui avaient été régulièrement ordonnés. Il suffirait donc qu'un certain nombre de surintendants se réunît pour consacrer un évêque luthérien. Les évêques étrangers pourraient assister comme témoins à la cérémonie, et reconnaître par leur présence même qu'à côté de la succession épiscopale transmise par une série d'évêques remontant aux apôtres, il en existe une autre, qui suffit et qui contient d'ailleurs la première, la succession presbytérale (2).

König, qui cite ce morceau, et qui, nous l'avons dit, appartient à l'aile droite de la *Hochkirche*, König ajoute mélancoliquement: « Pareil projet ne me sourit guère, et même il me répugne fort. Je doute d'ailleurs que ces évêques étrangers, ayant conscience de l'antique tradition qu'ils représentent, puissent jamais se laisser ravaler au rang de cinquième roue d'un chariot. On veut ne leur concéder *tout au plus* que l'assistance passive à la cérémonie ; nos surintendants se chargeant eux-mêmes de consacrer. J'estime qu'il serait fort impoli de les inviter de pareille manière » (3).

On le voit, la Haute Eglise résume fort exactement la situation lorsqu'elle écrit la phrase suivante, que je traduis textuellement :

---

(1) Ibid.
(2) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 44, 45.
(3) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 130, 131.

« Nous le disons, nous le répétons avec toute la clarté désirable et avec la plus grande énergie ; ce que les *Hochkirchler* ont écrit à propos de la question des évêques ne donne à personne le droit de les calomnier en leur prêtant des coquetteries ou de l'enthousiasme pour l'épiscopat romain. Des évêques, au sens romain du mot, nous ne pouvons ni ne voulons en avoir » (1).

L'épiscopat que désire la *Hochkirche* c'est donc l'épiscopat conforme à la pensée de Luther et aux termes de la Confession d'Augsbourg. Dans son article 28 celle-ci déclare « *licet episcopis seu pastoribus facere ordinationes, ut res ordine gerantur in ecclesia* » (2). Et Luther a consacré lui-même les évêques de Mersebourg et de Naumbourg (3). De quel droit le fit-il, c'est une autre question ; mais qu'il les ait consacrés, c'est un fait (4). Le pasteur Hansen cite encore, pour bien montrer le caractère luthérien de cet épiscopat, l'histoire de Frédéric I de Prusse, qui fit consacrer évêques deux prédicateurs de la cour en 1701, pour son couronnement. On manda l'archevêque de Cantorbéry pour cette consécration, afin que la succession apostolique fût sauvegardée. Ces deux prédicateurs, devenus évêques, ne transmirent à personne leur pouvoir, mais leur exemple, et d'autres encore qu'on pourrait rassembler, montre bien, pensent les *Hochkirchler,* que l'épiscopat n'est nullement incompatible avec le plus strict évangélisme. C'est parce qu'on a compris de travers la théorie du sacerdoce universel que le système épiscopal a disparu. Pour restaurer la Réforme, il faut lui rendre cette institution. Mais il s'agit bien de cet épiscopat luthérien, que Beyschlag, par exemple, si hostile au catholicisme, souhaitait déjà pendant la deuxième moitié du dernier siècle, c'est celui qu'on aurait voulu créer même avant la fin de la guerre mondiale. Rien

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 145.

(2) MÜLLER, op. cit. p. 67. On ajoute d'ailleurs aussitôt qu'ils ne peuvent rien imposer en conscience.

(3) Georges d'Anhalt comme évêque de Mersebourg, (Cfr. GRISAR, S. J. Luther, 3 Bde, Fribourg-en-Brisgau, 1911, vol. III, pp. 820, 821), et Amsdorf comme évêque de Naumbourg, (ibid. p. 160). Ce dernier souffrait de l'inanité de son emploi. Luther écrivit sur toute cette affaire un opuscule bassement trivial. *Exempel einen rechten christlichen Bischof zu weihen.* (*Erl.* 26. 2, p. 93 sq).

(4) *Warum ist für unsere Kirche* etc.. p. 9, note.

qui ressemble, même de loin, au Pontificat de l'Eglise romaine.

Il est un trait assez déplaisant dans la *Hochkirche,* c'est la prédilection qu'elle témoigne à ces dissidents de l'Eglise qu'on appelle les vieux-catholiques. Comment a-t-on pu s'imaginer là-bas qu'il fallait s'appuyer sur ce roseau pointu ? Comment a-t-on pu croire que les vieux-catholiques avaient de quoi rajeunir l'évangélisme, alors qu'ils n'ont jamais vécu eux-mêmes et que toute leur existence est faite d'emprunts ou d'oppositions ! Avoir choisi cet enfant mort-né pour maître ou ce vieillard caduc pour conducteur, un pasteur échappé au vieux-catholicisme a crié, en pleine assemblée générale, que c'était une folie. Il s'appelait Herzog. « Mon premier amour a été donné à l'Eglise des vieux-catholiques, a-t-il déclaré, aussi je suis doublement attristé de voir que là, tout comme chez les réformés, on ne rencontre que le vide, la froideur, et l'exagération même de la négation protestante » (1).

C'est l'évidence même et l'histoire de ces vieux-catholiques le prouverait déjà. Révoltés contre les décrets du concile du Vatican, au mépris de toute logique ; n'ayant pas eu le courage chrétien d'accepter l'autorité de l'Eglise dans sa forme la plus incontestablement légitime, ils ne sont guère intéressants et au milieu de la chrétienté jouent le rôle absurde d'enfants vaniteux qui prolongent leur bouderie. Qui donc oserait encore aujourd'hui prendre au sérieux la déclaration de Döllinger refusant, « comme chrétien, comme théologien, comme historien, comme citoyen » de souscrire au décret du concile ! Et la supplique adressée par tous ces récalcitrants au roi de Bavière, lui demandant d'empêcher qu'on enseignât « le nouveau dogme », est-ce que cette supplique s'accorde vraiment avec le premier principe de la Haute-Eglise, avec la totale indépendance du pouvoir religieux dans son domaine, vis-à-vis du pouvoir civil ? Et le fameux Congrès qui se tint à Munich, en septembre 1871, et qui groupa trois cents délégués vieux-catholiques, d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse, est-ce que la Haute Eglise l'approuve d'avoir solennellement déclaré que tous les partisans de l'infaillibilité étaient en dehors de la vraie foi ? Cette poignée d'opposants qui annulent les censures dont on les a frappés

---

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 338. *Leere, Kälte und Ueberprotestantismus.*

et qui excommunient, dans une ville de Bavière, toute la grande Eglise, est-ce qu'elle a le sens œcuménique et cette attitude modeste, qui convient, paraît-il, aux rameaux du grand arbre chrétien ? Personne ne niera que les vieux-catholiques ne se soient montrés fort dévoués parfois dans les œuvres de charité, et qu'ils aient fondé des orphelinats, organisé même des congrégations de sœurs infirmières, dont l'abnégation a été touchante. Mais ce n'est pas en cela qu'ils sont spécifiquement vieux-catholiques. Au contraire, c'est en cela qu'ils ressemblent à l'Eglise romaine qu'ils ont quittée. Leur œuvre propre, c'est une œuvre de destruction, une reédition des exploits iconoclastes. Leur premier synode, tenu à Bonn en 1874, et qui comptait deux tiers de laïcs et un tiers d'ecclésiastiques, leur premier synode s'empressa de supprimer les abus, les corruptions romaines. Nous savons ce que produit toujours ce beau zèle et ce qui reste sur l'arbre de la piété quand ces jardiniers sans mandat ont achevé de l'*écheniller*. Donc on supprime, à coups de sécateur, les pèlerinages, les indulgences, le culte des Saints, la vénération des images... Nous marchons grand train vers la Réforme des anciens calvinistes : On diminue le nombre des fêtes, on supprime évidemment le latin dans la liturgie, on proscrit la doctrine de l'Immaculée Conception, celle de la transsubstantiation, on diminue l'autorité de la tradition vivante, on déclare qu'elle doit toujours céder devant l'Ecriture, on supprime l'obligation de la confession, on simplifie le rituel de la messe, et on abolit le célibat du clergé. N'est-il pas clair que tout cela est un immense progrès ? et que ces destructions sont aussi généreuses que la conception qui les inspire est large et pleine d'intelligence ? Quelle pitié de voir saccager par des mains maladroites et violentes le beau patrimoine de la vieille Eglise maternelle ! Les enfants, quand on les gronde, ont aussi de ces gestes de rébellion. Ils déclarent qu'ils vont quitter la maison de la famille, et qu'on ne les reverra plus, mais ce sont des enfants, et ces attitudes sont de leur âge. Chez les adultes, elles sont absurdes ; comme le balbutiement que tout le monde trouve charmant sur les lèvres des bébés, mais qui devient odieux sous les moustaches d'un homme mûr. Voyons, en toute bonne foi, est-ce que toutes les corruptions romaines, supprimées par le synode de Bonn et les

synodes subséquents, sont nées entre 1870 et 1874 ; ou même sont dues au pape Pie IX ? Le conciliabule de Pistoie avait déjà fulminé, un siècle plus tôt, ses petits anathèmes contre ces prétendus excès, mais Scipion de Ricci s'évanouit comme une ombre vaine, dès que le duc Léopold, devenu empereur, cessa de lui prêter son appui. Le vide et l'artificiel de ces oppositions mesquines n'apparaît bien qu'à distance et on peut juger aujourd'hui ce que pèse au poids du sanctuaire le *Credo* mutilé des vieux-catholiques. Dans les réformateurs du XVI^me^ siècle il y avait au moins une grande passion universelle, une idée générale, une manière, abominablement simple peut-être, mais sûrement très puissante de concevoir l'établissement chrétien. Ils ont le caractère tragique des cyclones et leur voix roule des tempêtes (1). Les disciples du pauvre Döllinger ne sont pas même aussi grands que nature. L'indigence de leurs conceptions théologiques défie toute description. On cherche vainement quelque chose d'original, un filon brillant au fond de leurs récriminations et de leurs doléances et, quand ils ne déclament pas contre la servitude de l'Eglise romaine, il n'y a rien de plus tristement nul que leur catholicisme hybride, leur discipline boiteuse, et leurs chicanes financières.

Ils représentent un juste milieu, dit-on dans la *Hochkirche*. Mais le juste milieu est rarement, dans les doctrines religieuses, le rendez-vous de l'orthodoxie, la cellule de la vérité. Jean Cassien et les moines de Lérins avaient, eux aussi, inventé un juste milieu entre les pélagiens, qui donnaient trop à la nature, et S. Augustin qui donnait trop à la grâce. Ils avaient inventé le semipélagianisme, si bien équilibré qu'il en était tout à fait erroné, laissant à la nature le soin de faire le premier pas et reconnaissant à la grâce la mission de conduire les autres. Le semipélagianisme fut condamné au second concile d'Orange. Ce n'était pas un juste milieu, ou plutôt c'était le juste milieu entre l'erreur et la vérité, et donc l'erreur complète, tout comme le juste milieu entre les deux rives d'un fleuve est l'endroit précis où on est sûr de se noyer tout à fait. Heykamp, l'évêque janséniste de Deventer et qu'on appela à

---

(1) Le vieux Jean Cochlaeus le reconnaissait lui-même en parlant de Luther: « Habet verba quaedam veluti magica, quae non ratione sed vehementia quadam afficiunt lectoris animum ». (*Commentarius de actis et scriptis Martini Lutheri Saxonis*, Mayence, 1549, p. 158).

la rescousse quand il fut question de créer un épiscopat chez les vieux-catholiques, Heykamp qui consacra, dans une église de Rotterdam, Reinkens, qui allait devenir évêque dissident de Bonn, Heykamp aurait bien pu rappeler que sa petite Eglise hollandaise était née, non de l'amour du juste milieu, mais du culte farouche de l'intransigeance et qu'il lui avait fallu, à elle aussi, user de pitoyables manœuvres pour obtenir d'un évêque oriental, en 1723, presque subrepticement, la succession apostolique. Comme tous ces petits procédés cadrent mal avec cette large conscience catholique, avec cette loyauté œcuménique, qui devrait, dans les désirs de la *Hochkirche,* remplir les âmes des vrais fidèles !

Et pourtant dans l'assemblée générale de 1921, le pasteur Mosel, résumant ses vues personnelles, déclarait, en terminant son rapport : « La Haute Eglise peut gagner et gagnera si elle se rapproche de la fraction positive du vieux-catholicisme et de l'anglicanisme ritualiste. Surtout dans ce dernier, ajoutait-il je découvre une puissance de vie qui tôt ou tard, qu'on le veuille ou non, influera sur le système ecclésiastique du continent. D'un rapprochement avec les Eglises scandinaves, telles qu'elles sont aujourd'hui, je n'attends pas grand'chose ; d'un rapprochement avec l'Eglise catholique romaine, je n'attends rien du tout » (1).

Par peur de paraître pencher vers Rome, on préfère donc chercher des alliances ou des appuis même chez les vieux-catholiques, chez ces *pueri centum annorum* qui n'ont rien pu renouveler et qui n'ont pas davantage réussi à créer quelque chose d'original.

Le même trait bien luthérien se remarque encore lorsqu'il s'agit pour la Haute Eglise de justifier un des points essentiels de son programme : la création d'un ordre religieux. Les *Hochkirchler* ne conçoivent pas cette entreprise comme un emprunt ou un retour aux coutumes abolies par la Réforme. Ils affirment que sur cette question comme sur toutes les autres ils s'en tiennent à l'évangélisme. Il est vrai que Luther n'a pas été très tendre pour les monastères et pour les vœux de religion ; il est vrai que les origines du protestantisme ont été marquées par la suppression en masse des couvents, par l'expulsion forcée des moines et des nonnes ; il est vrai

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 336.

que déjà dans son prélude sur la *Captivité de Babylone* — pour ne pas parler des diatribes subséquentes — Luther écrit en toutes lettres : « Toutes ces formes de vie religieuse m'ont bien l'air d'être visées par l'apôtre quand il parle de ceux qui viendront enseigner les mensonges hypocrites, qui interdiront le mariage, prohiberont les aliments, créés par Dieu pour notre nourriture. Et S. Bernard, et François, et Dominique, dira-t-on, et tant d'autres qui ont fondé ou réorganisé les ordres religieux ? Je réponds, Dieu qui est terrible et admirable dans ses conseils a pu garder sans tache Daniel, Ananie, Azarie, Misael au milieu de Babylone, pourquoi n'aurait-il pas pu conserver la sainteté de ceux dont vous me parlez même dans le genre de vie dangereux où ils étaient... ? Aussi je déconseille à tout le monde d'entrer dans n'importe quelle religion, ou de recevoir le sacerdoce, à moins qu'il ne soit assez malin pour comprendre que toutes ces œuvres religieuses ou sacerdotales n'ont absolument pas plus de valeur que le travail d'un paysan qui laboure son champ ou d'une femme qui tient son ménage.... » (1). De pareilles exhortations ne semblent pas destinées à déchaîner l'enthousiasme pour la vie religieuse. Et les premiers protestants ne se sont pas trompés quand ils ont tiré les conséquences pratiques de ces beaux propos. Mais les *Hochkirchler* ne se résignent pas, comme ils disent, dans un allemand presque intraduisible, « à renverser la baignoire avec le bébé » (*das Kind mit dem Bade ausschütten*) (2). Ils assurent que dans les expressions de Luther il y a de l'exagération. Ils portent ces outrances au compte de la controverse. C'est la chaleur du combat (*die Hitze des Gefechtes*) qui a empêché le réformateur de voir bien juste et de mesurer ses coups. Et c'est surtout la situation misérable des monastères de son époque qu'il veut décrire. Il ne blâme pas d'ailleurs S. Bernard, ni S. François, ni S. Dominique ; il n'interdit pas absolument la vie conventuelle. Et si nous consultons l'histoire, nous verrons qu'il a toujours gardé de la sympathie pour les *Frères de la vie commune,* et qu'il a empêché lui-même, par son inter-

---

(1) *Erl.* 5. 74-75. W. 6. 540, et le *De votis monasticis* tout entier. *Erl.* 6. 224-376. W. 8.

(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 75.

vention, leur couvent d'Herford en Westphalie, d'être supprimé (1). Cette maison a subsisté jusqu'à la fin du XVIII^me^ siècle. Tout comme au couvent des augustins de Tubingue les habitants, jusqu'en 1750, on porté le capuchon noir, les moines luthériens de Loccum, en Hanovre, non loin de Linden, ont continué pendant longtemps à occuper leur antique abbaye cistercienne, et comme aux temps des origines, comme au XII^me^ siècle, ils portaient encore en 1630 l'habit blanc et le scapulaire noir.

Dès lors on peut être bon luthérien et mener la vie monastique. Et tous les soupçons de romanisme sont des calomnies. On ne sort pas de la Réforme quand on entre dans un couvent où l'évangile est pratiqué sans corruption.

Et même la confession privée, la fameuse confession auriculaire, suffit-il de la prôner pour renier les principes de Luther ? Nullement. Ne confondons pas les puritains calvinistes, et les évangéliques, nous disent les *Hochkirchler*. Luther a formellement admis la confession privée. Il a seulement déclaré qu'elle n'était pas obligatoire, qu'elle ne devait pas s'étendre à tous les péchés commis, parce que personne n'en sait le nombre, et enfin — et c'est le point délicat — qu'on pouvait, pour la paix de sa conscience, faire cette confession à n'importe qui. Au fond quand on regarde les articles de la profession de foi des Suisses (réformés) et les déclarations de Luther, la différence s'atténue fort. Les réformés déclarent que la confession faite à Dieu seul, soit en privé soit en public, dans la récitation d'une formule générale, est tout à fait suffisante et qu'il n'est pas nécessaire d'aller trouver un prêtre, *susurrando in aures ipsius* (2), pour obtenir de lui l'absolution.

Ils ajoutent que si quelqu'un est accablé d'angoisses et de perplexités de conscience et veut demander conseil, avis, secours, consolation, soit au ministre de l'Eglise soit à un frère compétent, il est libre d'agir à sa guise. Luther, nous le verrons encore plus loin, ne modifie qu'un détail à cette discipline ; il estime que la parole de l'absolution peut agir à la manière d'un joyeux message

---

(1) *Was will die H. V.* p. 37.

(2) *Confessio Helvetica*, cap. 14. Cfr. MÜLLER, *Die Bekenntnisschriften der reformierten Kirche*. Leipzig, 1903, p. 189.

dans les âmes troublées et y provoquer cette foi au pardon, qui seule remet le péché et qui seule, même sans aucune absolution, suffit à les remettre.

Les *Hochkirchler* essaient d'accentuer le plus possible cette différence et répètent que la Confession d'Augsbourg dans son article 11, conserve officiellement la pratique de l'aveu secret des fautes. Il y a vingt ou trente ans, nous disent-ils, la confession privée était encore en vigueur. Aujourd'hui elle a disparu. « La pratique ecclésiastique elle-même l'a tuée et la plupart des chrétiens évangéliques ignorent ou savent à peine que cette confession subsiste encore dans nos livres officiels avec l'obligation pour le pasteur de garder le secret » (1).

Harnack, qui n'est pas du tout un *Hochkirchler* mais qui juge avec une tristesse non voilée la situation du protestantisme en Allemagne, Harnack a écrit ces mots que la Haute Eglise a bien vite exploités : « Personne ne me soupçonnera de vouloir restaurer la confession auriculaire obligatoire. Mais entre celle-ci et le néant, que nous avons mis à la place, il y a bien des degrés. Sans doute il y a des hommes, si forts ou si délicats, qu'ils peuvent se tirer d'affaire tout seuls avec leur Dieu. Ceux-là doivent le faire, mais ils ne sont pas le grand nombre. La plupart ne peuvent se délivrer d'eux-mêmes et de leurs fautes que par l'aveu de ce qu'ils sont ou sentent et par la direction affectueuse d'un de leurs frères. Cet aveu est déjà une discipline pour le caractère, et de savoir qu'une autre âme encore porte le poids de ce qu'on a confessé, c'est un des plus vigoureux leviers de l'effort libérateur » (2).

Sans doute on ne voit pas encore très bien de quoi il s'agit dans ces confessions, — nous avons déjà eu l'occasion de signaler cette ambiguïté dans les expressions choisies par les *Hochkirchler* — est-ce que l'absolution est une douce assurance, comme celle que donnent les médecins à leurs malades, ou bien possède-t-elle, venant d'un prêtre légitime, la puissance même de la parole du Christ, et peut-elle, dans une âme suffisamment disposée, faire entrer souverainement la grâce du Saint-Esprit ? Cette question

---

(1) *Was will die H. V.* p. 35.
(2) *Reden und Aufsätze,* 2me éd. II Bd. pp. 254, 255.

se rattache à la position dogmatique essentielle de la Haute Eglise. Il faudra bien y revenir. Mais, par souci de loyauté et pour prévenir les excès de zèle de bons apologistes, il est prudent de retenir que la pratique de la confession est conçue là-bas comme un retour à la plus authentique tradition luthérienne.

C'est que, tout au fond, la Haute Eglise admire en Luther, non pas le révolutionnaire mais le conservateur religieux. La chose est paradoxale ; je crois pourtant qu'elle est exacte. Les *Hochkirchler* savent gré à l'homme de Wittenberg d'avoir gardé à l'évangélisme tant de portions du vieux patrimoine chrétien ; de n'avoir pas rompu avec le moyen âge et sa piété tendre, d'avoir compris, dans son âme populaire et véhémente, que le culte sec et abstrait des puritains serait le tombeau de la dévotion ; d'avoir maintenu l'idée du sacrement objectif, de la présence réelle ; bref, ils se réjouissent de trouver Luther si catholique, et en lui, c'est le témoin de l'antiquité qu'ils respectent.

On pourrait objecter que parmi les conservateurs du patrimoine chrétien il y a mieux que Luther et que pour se tremper dans l'antiquité catholique, il n'y a qu'à enjamber XVI^me^ siècle et rejoindre ceux qui l'ont précédé. Il est assez exact toutefois que la période de l'évangélisme qui précéda le concile de Trente et dont Luther fut l'inspirateur, est moins froidement négative que celle qui suivit la publication des décrets conciliaires. Après le concile, le fossé s'élargit entre les romains et les dissidents. Le protestantisme, par réaction, accentue tout ce qui l'oppose au « papisme » et supprime tout ce qui pourrait l'en rapprocher. La Confession d'Augsbourg reste beaucoup moins intransigeante que l'*Examen Concilii Tridentini* de Chemnitz, par exemple. Et si l'*Augustana,* la Confession d'Augsbourg, a paru chaussée de pantoufles et marchant sur la pointe des pieds (*Leisetreterin*), Chemnitz aussi passe pour un polémiste plutôt modéré. Qu'on lise le commentaire critique qu'il fait du décret de Trente sur les *traditions non écrites*. Ces traditions, rituelles ou doctrinales, Chemnitz les rejette toutes, à moins qu'elles ne soient fondées sur l'Ecriture. Armé de ce principe, qui est un glaive, comme il dit, il va massacrer les innocents, c'est-à-dire retrancher les *corruptions* de la messe romaine. Au moment où Chemnitz signe la préface de son livre (19 avril 1565) la *deutsche Messe* de Luther n'avait pas encore quarante ans. Le

principe qui va saccager la messe romaine n'aurait pas beaucoup épargné la messe luthérienne et nous pouvons déjà juger du progrès opéré dans le sens, très logique, de la destruction. De la messe, s'il faut la ramener au pur récit évangélique, le nom même disparaît avec toute la liturgie. Il ne reste que les paroles de l'institution. Tout ce qu'on y ajoutera, c'est l'idolâtrie papiste, *idolum missae pontificiae,* avec toutes ses ficelles et ses oripeaux, *ex variis sutelis consarcinatum.*

Le culte chrétien doit redevenir embryonnaire. En effet, c'est le pape Alexandre qui a enjoint de verser un peu d'eau dans le vin du calice (1). On n'en versera plus, malgré l'usage universel de l'Orient et de l'Occident, malgré la beauté du symbole, malgré l'histoire. Puisque l'évangile n'en dit rien, on n'en fera rien. C'est Alexandre encore qui a inventé l'eau bénite. Nous savons bien aujourd'hui que rien n'est plus faux, mais n'importe. Chemnitz conclut : supprimons donc l'eau lustrale. C'est Télesphore qui a imaginé, paraît-il, les quarante jours du carême. Nous ne ferons plus de carême, et nous abolirons le jeûne. C'est Hygin qui a inventé le Saint-Chrême et qui s'est avisé de faire la dédicace des temples. Nous brûlerons le Saint-Chrême et nous ne consacrerons plus jamais les églises. Calixte a inventé les Quatre-Temps. On n'en fera donc plus. Félix a consacré les autels. Nous prendrons une bonne table bien solide. Sylvestre s'est avisé de confirmer les enfants. Nous ne confirmerons plus que les adultes. Félix IV a, le premier, donné l'extrême-onction. Nos malades mourront sans cérémonies. Sirice a introduit le *Memento* des vivants à la messe. Supprimons-le. Pélage a imaginé le *Memento* des morts. Corruption romaine, les morts n'ont rien à voir à notre Cène eucharistique. Où donc l'évangile a-t-il conseillé de s'occuper d'eux ? Chemnitz n'ose pas encore tirer la conclusion dernière, il n'ose pas tout supprimer. Après avoir dit qu'il n'admettra que les traditions contenues dans l'Ecriture — *quae in Scriptura continentur* — il ajoutera ce mot bien vague « ou qui sont *conformes* à l'Ecriture » — *quae Scripturae consentaneae sunt.* Mais en prati-

(1) Chemnitz prend tout cela dans le *Liber Pontificalis* sans aucune critique évidemment. Cfr. les notes de MGR DUCHESNE dans l'édition du *Liber Pontificalis.*

que il était bien difficile de marquer la limite et de maintenir quelque chose, et il n'est pas douteux que le protestantisme luthérien, par son mouvement intérieur tout autant que par la contagion calviniste n'ait appauvri progressivement les formes de la piété qu'il avait encore respectées dans ses débuts (1).

Aussi la Haute Eglise en appelle des intolérances et des mutilations sauvages qui ont suivi le concile de Trente, à la largeur de vues — très relative pourtant, — à la piété tendre et mystique, à l'esprit chrétien et au culte de la tradition qui, avant le concile, régnaient, nous assure-t-on, dans les milieux les plus sincèrement luthériens.

Et même après le concile, est-ce que le XVII^me^ siècle ne nous montre pas des luthériens convaincus et conservateurs ? Est-ce que la formule « plutôt catholique que calviniste » n'était pas alors d'un usage assez courant ? Est-ce qu'à la cour de Saxe, le prédicateur Hoë von Hoënegg ne déclarait pas tout crûment que les catholiques étaient beaucoup plus près des luthériens que les huguenots ? Et Hutter ne posait-il pas en thèse que les huguenots méritaient, comme tels, la peine de mort ?

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les partisans de la Haute Eglise, tout en se disant luthériens sincères, gardent la faculté de s'attendrir au souvenir de l'antique épopée médiévale. Ce sont des lettrés ; ils ont un sens de l'histoire qu'on ne possédait pas dans les débuts de la Renaissance allemande, et le passé est pour eux comme le rocher du désert, dont le coup de baguette de la foi fait jaillir des torrents d'eau vive. Quand ils feuillettent d'une main pieuse les vieux hymnaires, est-ce qu'ils peuvent rester indifférents devant une figure aussi suavement héroïque, aussi parfaitement chrétienne que celle d'Herman le Contrefait, *Herimanus Contractus,* le moine de Reichenau, né au XI^me^ siècle, et qui, dans la misère d'un corps difforme garde la flamme d'un esprit toujours en éveil et la ferveur d'un véritable apôtre ? C'est lui, c'est lui, le fils du comte Wolfenrad, qui composa l'antienne chantée aujourd'hui dans

---

(1) Antoine Possevin, S. J. constatait en 1586 que la doctrine luthérienne tombait sur la piété des foules. non comme une pluie, mais comme une grêle. (*Notae divini Verbi,* Posnaniae, 1586).

toute l'Eglise romaine *Alma Redemptoris Mater,* et cette autre, non moins célèbre et non moins douce *Salve, Regina.* Il avait gardé le souvenir de sa mère et de son immense bonté, et chaque fois qu'il en parle dans ses écrits, sa phrase se colore d'émotion, et c'est sans doute cette Hiltrude, d'ailleurs inconnue, qui lui inspira son premier amour pour la Mère des croyants et ce regard tourné vers les yeux de la Miséricorde *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.*

Les calvinistes se seraient bouché les oreilles en entendant ce qu'ils auraient nommé des blasphèmes. Aujourd'hui encore les puritains déchireraient rageusement ces poésies si spontanément chrétiennes (1). Songez donc ! Ce moine ose écrire : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende,* et Calvin ne veut pas que la Vierge Mère puisse continuer ou reprendre jamais le rôle qu'elle a joué jadis sur notre terre, et qu'elle puisse nous montrer son enfant.

Les gens de la Haute Eglise ne connaissent plus ces intolérances absurdes et pas plus qu'ils ne briseraient les châsses, ouvrées avec tant d'amour par leurs pères dans la foi, ou les ostensoirs rayonnants, ou le tabernacle de Saint-Laurent à Nüremberg, le *Sakramentshäuslein* sculpté par Adam Kraft, pas plus qu'ils ne mettraient en pièces les anciens vitraux, ils ne songeront à contester le caractère chrétien, purement chrétien, de tout ce patrimoine archaïque.

Da fontem boni visere,
Da purae mentis oculos
  In te defigere,
Quo haustu sapientiae
Saporem vitae valeat
  Mens intellegere (2).

La voilà bien la catholicité unanime ! L'Orient n'a pas tressé

---

(1) On devait déjà défendre le *Salve Regina* contre les luthériens impétueux en 1527. Cfr. *Assertio Alveldiana in Canticum Salve Regina contra impios... murmuratores,* Lipsiae, 1527.

(2) Cfr. DREVES-BLUME, *Ein Jahrtausend lateinischer Hymnendichtung,* Leipzig, 1909, I, p. 161.

moins de couronnes à la *Theotokos,* ni de moins opulentes, et l'Occident chantait déjà depuis le V^me^ siècle, avec Sedulius, le *Salve Sancta Parens* et au VII^me^ avec Fortunat il répétait dans le monastère de Radegonde, la veuve de Clotaire I^er^.

Quod Eva tristis abstulit
Tu reddis almo germine,
Intrent ut astra flebiles
Coeli fenestra facta es.

Il est incontestable que l'attitude calme et compréhensive des *Hochkirchler* devant ces témoignages de ce qui paraissait jadis une indécente mariolâtrie, marque un progrès dans la direction du véritable esprit chrétien. Ils se disent fidèles à Luther, mais ce Luther est surtout, pour eux, un symbole, le symbole de la pure tradition du Christ. La position peut paraître bizarre à un catholique romain, il est pourtant nécessaire de bien l'indiquer (1).

Les calvinistes, eux, trouvent cette position, non seulement bizarre mais tout à fait scandaleuse, et c'est de ce côté que la Haute Eglise a reçu le plus d'avanies. Elle a beau se dire luthérienne, ces réformés ne la croient pas sincère et la violence de leurs polémiques, l'âpreté de leurs sarcasmes dépassent vraiment toute mesure.

Avant de terminer ce chapitre nous voudrions montrer par un exemple de quelle manière la Haute Eglise est traitée par ces puritains. On comprendra mieux alors l'originalité de sa position et pourquoi le pasteur Mosel pouvait dire en assemblée générale : « C'est sur le sol de notre Eglise allemande que notre travail est le plus dur. Chez nous, dans notre évangélisme, nous n'avons aucun groupement qui soit notre allié. Nous devons conquérir chaque pouce de terrain et nous avons contre nous bien des préjugés, des erreurs, beaucoup de mauvais vouloir, des préventions, et toute sorte de résistances à vaincre » (2).

La *Reformierte Kirchenzeitung,* l'organe de l'*Association de la Réforme pour l'Allemagne* (*Reformierter Bund*) a publié en 1922

(1) Luther, paraît-il, était *hochkirchlich.* Cfr. *H. K.* 1922, p. 172.
(2) Cfr. *H. K.* 1921, p. 336.

(N°6) un article intitulé : *Luther aux gens de la Haute Eglise.* La revue en question est nettement calviniste. L'article commençait par une série de textes ramassés un peu partout dans les écrits de Luther et qui condamnaient sans nuances les pratiques et les doctrines de la Haute Eglise.

Celle-ci a répondu — et la réponse vaut d'être retenue — « Chacun sait que dans les œuvres de Luther on peut trouver les propositions les plus variées et même les plus contradictoires. Il ne suffit donc pas d'aligner quelques citations, comme font les sectaires qui arrangent un petit argument scripturaire avec des versets détachés de leur contexte » (1).

Mais l'attaque de la revue calviniste ne consiste pas seulement en une série d'extraits de Luther. Voici les gros arguments.

« Pourquoi vous appelez-vous évangéliques-catholiques, si vous voulez n'être que des évangéliques ?

Pourquoi organisez-vous ici et là des processions avec des cierges allumés ? Pourquoi ces représentations théâtrales à la manière des bouddhistes, des païens, ou des gens de Rome ? Toutes vos belles phrases sont plus suspectes encore que les discours du plus habile émissaire des jésuites.

Vos actes condamnent vos explications et vos excuses.

Le temps est venu de considérer tout bonnement quiconque ne rejette pas votre œuvre, comme le pire des traîtres à l'évangile ; le temps est venu de lui supprimer son emploi et de le chasser de toutes les dignités ecclésiastiques.

Nos ancêtres ne sont pas morts en vain dans les flammes des bûchers, parce qu'ils exécraient la messe..... »

Ajoutez au morceau une tirade indignée à propos d'un concert spirituel, tout à fait étranger à la Haute Eglise et pendant lequel, à Leipzig, on a joué l'*Ave Maris stella* de Franz Liszt — « pure idolâtrie » dit notre calviniste, qui, visiblement, n'a rien oublié et rien appris.

La Haute Eglise a repoussé avec pitié et avec dédain ces atta-

---

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 114. « Wer Luther und seine Schriften kennt weiss, dass man aus ihnen sehr verschiedenes, z. B. geradezu Gegensätzliches herauslesen kann ».

ques déshonorantes. Elle a protesté très loyalement contre la phrase où on mettait en série, comme des valeurs équivalentes, les boud-dhistes, les païens, et les gens de Rome. « Nous devons, écrit-elle, protéger nos frères en christianisme contre cette assimilation odieuse ; c'est un devoir de simple justice, dussions-nous paraître aux yeux de notre adversaire plus catholiques encore qu'il ne pense ».

Mais après avoir ainsi délivré son âme, la Haute Eglise par la plume du pasteur Mosel a répété et souligné de nouveau qu'elle n'était nullement romaine, qu'elle était évangélique, luthérienne, et que toute affirmation contraire était une calomnie.

On sait donc à quoi s'en tenir et ceux qui espèrent voir les *Hochkirchler* désavouer bientôt la Réforme religieuse du XVI^me^ siècle sont dans l'illusion.

Lorsque la revue de la Haute Eglise fit son apparition en 1919, elle avait pour éditeur un « évangélique » dont on eut bientôt à se plaindre et qu'il fallut congédier. La direction se mit donc en quête d'un nouvel éditeur. On en découvrit un qui se montra plein de sympathie pour le mouvement de la *Hochkirche*. C'était parfait. Mais on prit des renseignements et on s'aperçut que cette maison d'éditions était une entreprise catholique romaine. Dans une con-versation, le directeur avoua qu'il n'avait qu'un désir et qu'un espoir, celui de pouvoir à bref délai ramener ses nouveaux clients au giron de la Sainte Eglise, leur Mère. Ces propos mirent aussitôt en fuite les *Hochkirchler*. Depuis ces aventures ils se sont décidés à éditer eux-mêmes leur revue, et ils assurent s'en trouver fort bien (1).

Cette anecdote est plus qu'une petite histoire. Elle a, me semble-t-il, la valeur d'un symbole. La Haute Eglise trouve à côté d'elle le vieil évangélisme qui, dans sa forme actuelle, ne lui inspire plus confiance, et le catholicisme romain qui, par son avidité, lui fait peur. Alors elle se décide à se passer du secours d'autrui et elle veut se développer par ses propres ressources, et sans se livrer à personne, cueillir partout ce qui est louable dans la pratique et chrétien dans la croyance.

---

(1) Cfr. *H. K.* pp. 326, 327.

Nullius addictus jurare in verba magistri.

Mais tous les éclectismes, sous peine de n'être que des fantaisies sans portée, doivent posséder des principes. En se disant évangéliques, luthériens, les *Hochkirchler* veulent-ils s'enfermer dans la pensée d'un homme de jadis, d'un réformateur du XVI^me^ siècle ?

La logique de la vérité est impitoyable. Pourquoi s'arrêter à la pensée de Martin Luther, qui n'est qu'un homme ? La Haute Eglise n'est pas fondée sur les dires d'un homme. La catholicité était bien antérieure à Luther. Celui-ci n'a d'ailleurs jamais prétendu créer une religion nouvelle, et par crainte du sectarisme, il ne voulait pas que les évangéliques prissent le nom de luthériens. Il n'a songé qu'à une chose : dégager la vraie catholicité de toutes les corruptions romaines. Il est donc permis, il est nécessaire d'examiner s'il a bien conduit ce travail, s'il n'a pas sacrifié plus qu'il ne fallait, s'il avait suffisamment de sens historique pour apprécier la valeur de certains usages religieux. Le sens historique faisait prodigieusement défaut à cette époque des origines de la Réforme, est-ce qu'on ne vit pas des protestants assez fous pour essayer de gagner à leur cause l'Eglise d'Orient ?

On peut être luthérien, nous dit-on, sans admettre que Luther soit le dernier mot, ni surtout le premier. Luther n'aurait jamais admis qu'on le traitât lui-même comme une sorte d'oracle absolu, et le principe du protestantisme n'est pas de ramener tout à un moine mais à l'évangile (1).

Le vrai luthéranisme consiste donc à confronter Luther et la révélation du Christ, à dépasser même Luther s'il le faut pour retrouver non l'origine de la Réforme, mais l'origine même du catholicisme.

On n'aurait rien gagné à supprimer le pape de Rome, s'il devait être aussitôt remplacé par un autre oracle présumé infaillible, et la religion « sans intermédiaire » se mentirait à elle-même s'il fallait au lieu des anciens patrons, au lieu de S. Pierre, de S. Boniface et de S. Henri, passer nécessairement par Martin Luther pour aboutir à Dieu.

---

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 344. C'est le Pr. König qui parle ainsi en pleine assemblée générale.

D'ailleurs, même du point de vue de la doctrine, l'œuvre luthérienne doit être complétée. L'expérience de quatre siècles n'a pas été vide de toute leçon. Nous ne croyons plus que les générations de fidèles se succèdent, piétinant toujours le même carré de terre, Nous savons aujourd'hui des choses que les premiers réformateurs ne pouvaient pas prévoir ; et nous découvrons dans leur pensée des éléments caducs, dont la vérité et la vie ont fait justice.

Et si nous regardons les événements de plus haut encore, nous constaterons que la Réforme de Luther a été faite à partir de la théorie du salut individuel, du pardon des péchés à obtenir pour soi, et que de cette restriction initiale les conséquences n'ont jamais cessé d'être funestes. La doctrine luthérienne n'a pas été coulée d'un seul jet ; elle s'est cristallisée autour de l'*épître aux Romains ;* elle a poussé comme un lierre sur les dogmes de la prédestination et de la justification, cherchant à produire dans les âmes la certitude confiante de leur rachat par le Christ. Ce Christ luthérien n'est, à proprement parler, qu'un Sauveur. Son rôle essentiel, son rôle unique, c'est de neutraliser pratiquement les conséquences du péché originel. On ne voit pas qu'il soit le Verbe créateur, commencement et fin de toutes choses. Son importance cosmique, sa mission éternelle de lien et de sens de l'univers, Luther n'y a jamais fait attention. La préoccupation exclusive du salut, c'est le centre et le pivot de toute la dogmatique des « évangéliques ». Les *Loci communes* de Mélanchthon, ce livre que Luther trouvait digne d'être placé dans le Canon des Ecritures, n'est au fond qu'un commentaire sur les points délicats de l'épître aux Romains. Les dogmes qui ne concernent pas le salut individuel sont tombés. On les mentionne encore, mais ils n'intéressent plus. On les prend tels quels dans les traités courants de théologie. Et pourtant ce sont là les vrais dogmes centraux, le mode de salut individuel n'en est qu'une conséquence. Le luthéranisme ne s'est pas occupé des éléments *objectifs* de la doctrine chrétienne. Dans l'apologie de la Confession d'Augsbourg nous voyons que les sacrements sont les *signes* du pardon octroyé par Dieu, et que tout leur sens est donc individuel et immédiat. L'idée que les sacrements étaient la sanctification des éléments corporels et matériels eux-mêmes, qu'ils semaient ici-bas le germe de la vie éternelle

qu'ils opéraient la transformation progressive du monde en la figure de Celui qui seul demeure et qu'ils donnaient aux hommes par les choses, leur forme d'immortalité ; cette grande eschatologie catholique ne trouve ni place ni mention dans les exposés protestants.

De tout l'évangile, le luthéranisme ne retient que deux petits préceptes : faites pénitence, et croyez au pardon. Et même ces deux préceptes il les confond en un seul et il résume le formidable message du monde racheté par l'amour de Dieu dans ce grêle impératif : Croyez au pardon, c'est la seule pénitence efficace.

Est-ce là tout le message de Pâques ? Pourquoi la Résurrection dans cette doctrine mutilée ? Toujours pour bien nous montrer que nos péchés nous sont remis. N'y a-t-il rien d'autre qui puisse nous intéresser ? Et les choses, le monde, le réel, ce *cosmos* dans lequel le Verbe est venu habiter, est-ce que tout cela n'a pas plus de signification qu'un décor de théâtre ? « Quand tu vas dire la messe, recommande Luther au livre fameux de la *Captivité de Babylone,* quand tu vas dire la messe, tu te répéteras à toi-même : Voilà, je vais offrir le sacrement pour moi, pour moi tout seul, et si pendant la messe je prie pour un tel ou un tel, il est bien entendu que ce n'est pas la messe que j'offre pour lui, mais une simple prière » sans rapport essentiel avec le sacrement (1).

Et si, par hasard, je ne me trouve pas assez intéressant pour m'occuper de moi seul ; si je comprends que ma signification est faite de tout ce qui me relie à l'ensemble des hommes et à l'universalité des choses ; si je ne puis détacher mes yeux et mon cœur de ce monde immense qui depuis des millénaires incalculables s'achemine vers un terme inconnu ; si le drame cosmique me paraît aussi passionnant que le drame de ma conscience personnelle ; si même celui-ci ne me semble qu'une partie de l'autre, est-ce que le seul refrain dont je puisse me bercer sera toujours l'antienne sentimentale : mes péchés me sont remis ?

Le christianisme glorieux n'est pas assez représenté dans la

---

(1) *Erl.* 5. 53. « Ecce ibo et mihi soli sacramentum suscipiam, sed inter suscipiendum pro illo et illo orabo, sic ut orationis, non missae mercedem pro victu et amictu recipiat. Nec moveat quod totus orbis contrarium et sensum et usum habeat ».

doctrine luthérienne. L'Eglise des promesses, cette Eglise du triomphe final et de l'*apocatastase,* telle que la décrivait déjà S. Irénée, c'est elle qui permet de comprendre l'Eglise d'aujourd'hui, comme un terme qui seul peut spécifier un mouvement. Et la Résurrection n'est pas seulement, comme elle l'est dans la théologie de Mélanchthon, une sorte de corollaire de la doctrine du salut, un paraphe suprême apposé par Dieu à l'acte de notre libération, une preuve nouvelle que nous sommes bien pardonnés si nous consentons à le croire, mais elle est l'aboutissant, le faîte, la gloire du Maître du monde, l'événement essentiel et objectif vers lequel tout le reste tend et aspire. Essayez donc de comprendre le *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (1), si tout le monde surnaturel est enfermé dans la foi subjective des croyants ?

Pour le luthéranisme, la nature, les choses, n'ont pas de sens appréciable. Et il n'est pas étonnant que le culte se soit, dans l'Eglise évangélique, progressivement ratatiné, comme la croûte terrestre se plisse et se ride à mesure que se contracte le noyau qu'elle recouvre.

Une seule chose importait : provoquer la croyance au pardon, et les cérémonies n'ayant qu'une valeur pédagogique, on pouvait les supprimer dans la mesure où l'indifférence et la routine les rendaient inopérantes.

Mais le réel méconnu a pris sa revanche. Les choses, le monde, l'univers, tout ce qui ne comptait pas aux yeux des premiers théoriciens de la Réforme, tout cela est devenu l'objet d'un enthousiasme tenace pour l'homme d'aujourd'hui. Le protestantisme ne peut pas élaborer une théologie du Progrès. Il ne peut pas même formuler une théologie de la Science, et il a cru qu'il possédait un avantage tactique sur l'ancienne religion parce qu'il ne s'occupait pas de la science et qu'il lui laissait toute sa liberté.

Les réalités scientifiques, comme telles, ne le concernaient pas. La foi à la rémission des péchés, c'était tout son domaine. Et les hommes ont trouvé que cette modestie était vraiment très commode et qu'elle leur permettait de réduire leur religion à une fraction minuscule de leur activité. Et le matérialisme, le laïcisme

---

(1) *Rom.* 8. 22.

ont dévoré les brebis du bercail protestant. Puisqu'il suffisait, comme en arithmétique, de mettre en facteur commun la croyance au pardon, on ne s'est plus inquiété que des calculs intéressants qui se chiffraient à l'intérieur de la parenthèse, et le christianisme n'a plus été qu'un coefficient général et vague.

Quand on relit S. Paul et S. Jean ou les premiers docteurs, S. Ignace d'Antioche p. ex., ou les anciennes liturgies, à la lumière pâle de cette dogmatique protestante, on n'arrive plus à comprendre ce que signifient ces expressions merveilleuses : le Christ héritier de toutes choses, soutenant tout par la vertu de sa parole ; restaurer toutes choses dans le Christ ; tout a été fait par lui, dans le ciel et sur la terre ; j'attirerai tout à moi ; le principe et le terme, l'alpha et l'oméga ; je suis la Lumière du monde ; je suis la Vie et la Vérité..... Est-ce que tout cela veut dire seulement que le Christ a mérité le pardon de ceux qui croient en lui ? Et la *nova creatura,* la nouvelle création ne concerne-t-elle que le monde des idées et le domaine des âmes ?

La vérité chrétienne est le ferment universel. Le Christ est le centre de tout et le terme suprême, ou bien ce sont les rationalistes qui ont vu clair quand ils en ont fait un petit galiléen naïf et d'une touchante maladresse. Et si le Christ est le terme suprême, si la vérité du catholicisme est le ferment qui doit pénétrer toute la pâte, *donec fermentatum est totum* (1), il faut bien que par-dessus l'épaule de Luther et au delà de la doctrine du salut par la foi, nous essayions de retrouver le dogme de la Rédemption du monde.

Terra, pontus, astra, mundus
Quo lavantur flumine (2).

La Haute Eglise nous a dit qu'elle était catholique, mais non romaine. Elle ajoute qu'elle est luthérienne, sans pourtant s'inféoder à Luther, comme le musulman à Mahomet. Elle est luthérienne par évangélisme, comme elle est anti-romaine par catholicisme.

Voyons ceci de plus près.

---

(1) *Mt.* 13. 33.

(2) DREVES-BLUME, op. cit. p. 37, hymne de FORTUNAT, évêque de Poitiers, mort vers 600, composé pour le monastère de Sainte-Croix, que Radegonde, veuve de Clotaire 1er avait fondé et gouvernait.

CHAPITRE TROISIÈME

QU'EST-CE QU'UN LUTHÉRIEN ? (1)

On a beau se dire strictement luthérien, on n'arrive pas pour autant à donner à ce terme vague un sens bien précis. Depuis quatre siècles on lui attribue les significations les plus diverses.

En s'appelant luthérienne — quoiqu'avec une certaine répugnance — la *Hochkirche* garde donc une grande liberté de mouvement et ne s'enferme dans aucune doctrine trop exclusive. Quelques instants de réflexion suffiront peut-être à justifier ce que cette affirmation semble avoir de paradoxal.

Un luthérien doit évidemment, en quelque manière, se réclamer de l'homme de Wittenberg. Mais l'homme de Wittenberg est bien différent suivant l'époque de sa vie où on le considère.

Ne parlons même pas de son pèlerinage à Rome, de ses pénitences, de ses « œuvres », de toute cette jeunesse qu'il désavouera plus tard comme une erreur diabolique.

Prenons-le, au jour même où éclôt la Réforme, en cette vigile

---

(1) Nous ne voulons pas retracer ici la genèse de la doctrine de Luther. On a maintes fois tenté ce travail. Le cadre de notre étude ne s'y prête guère. (Cfr. KÖSTLIN, *Luthers Theologie in ihrer geschichtlichen Entwicklung und in ihrem Zusammenhange dargestellt*, 2me éd. II Bd. Stuttgart, 1901. DENIFLE. O. P., *Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung quellenmässig dargestellt*. I Bd. 1904, continué et complété par WEISS, O. P. 1909, GRISAR, S. J. *Luther*, III Bd., Fribourg-en-Brisgau, 1917. Le premier volume suit Luther jusqu'en 1539. STROHL, *L'évolution de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1515*, Strasbourg, 1922. etc...) La Haute Eglise laisse entendre qu'elle est d'accord avec un Luther modéré et pieux, un Luther « catholique » beaucoup plus qu'avec le réformateur violent et agressif que l'on connaît. C'est ce Luther catholique, le modèle des *Hochkirchler*, que nous essayons de définir. Les *Hochkirchler* reconnaissent que Luther est allé trop loin et « s'est laissé entraîner » par sa fougue; les écrits luthériens de la dernière période (1530-1545) ont donc de notre point de vue, beaucoup moins d'importance que les premiers.

de la Toussaint 1517, lorsqu'il affiche audacieusement ses 95 thèses sous le portail de l'Eglise de Wittenberg (1). On se souvient que c'est précisément cet anniversaire que choisit la *Hochkirche* pour tenir son assemblée générale. Suffit-il pour être luthérien de souscrire à ces propositions ? Est-ce nécessaire ? Il est sûr que celui qui parlerait du pape, aujourd'hui, dans l'Eglise protestante, comme Luther le faisait en 1517 serait convaincu de romanisme, et sommé d'abandonner toute fonction ecclésiastique. La thèse 91 en appelle, de tous les abus des prédicateurs d'indulgences, au pape lui-même et affirme qu'il suffirait d'agir comme il le demande et le désire pour que tout fût correct (2).

L'édition des œuvres latines de Luther, faite à Wittenberg, contient en post-scriptum une protestation de l'auteur des 95 thèses s'indignant qu'on ose l'appeler hérétique et adjurant tous ses contradicteurs de se soumettre au jugement de Dieu et de l'Eglise (3). Peu importe dès lors que les thèses contiennent pas mal d'allusions blessantes aux richesses du Saint-Père et que la lettre d'envoi à l'archevêque Albert de Mayence parle incidemment du compte rigoureux que ce prélat devra rendre un jour à l'Unique Pasteur. Les expressions de déférence et d'humilité surabondent dans ces pages. Si Luther écrit ces thèses, c'est par pure fidélité à l'archevêque Albert. Lui n'est que poussière, lie du genre humain, mouton dans le bercail, très attaché, très fidèle, très soumis (4). Il demande que l'archevêque veuille bien jeter un regard sur son humble supplique et lire, si la chose lui plaît, les thèses proposées au sujet des indulgences. Est-ce que ce ton et cette attitude sont dans l'esprit luthérien ? Et si un *Hochkirchler* s'avisait d'envoyer une épître de ce style et dans ce goût à l'archevêque de Breslau ou de Cologne, n'est-il pas évident que les « vrais luthériens » l'estimeraient une infamie ? Et pourtant, ce *Hochkirchler* aurait le droit

---

(1) *Erl.* 1. 285. W. 1. 233.

(2) *Erl.* 292. W. 1. 238. « Si ergo veniae secundum spiritum et mentem papae praedicarentur facile illa omnia (c. à. d. les abus) solverentur, immo non essent ».

(3) *Erl.* 1. 293, note.

(4) « Ego faex hominum, meae parvitatis et turpitudinis conscius, pars ovilis tui...» *Erl.* 1. 282-284.

d'invoquer un précédent fameux et de rappeler l'anniversaire glorieux de la Réforme.

Il y a plus. Les thèses de 1517 sont, quant à leur contenu, radicalement différentes de la doctrine que Luther soutiendra plus tard dans son sermon sur les bonnes œuvres et surtout dans son commentaire de l'épître aux Romains. Elles sont étonnamment catholiques, nous dit Wernle (1). Ce que Luther reprochera bientôt aux papistes comme la pire des corruptions, c'est ce qu'il prêche aujourd'hui contre Tetzel et les collecteurs du jubilé.

La grâce de Dieu ne peut rendre personne sûr de son salut. Il n'y a rien de plus difficile que de plaire à Dieu ; rien de plus damnable que la sérénité de conscience et l'absence de crainte.

Toute la vie du chrétien doit être une perpétuelle pénitence, et une pénitence extérieure. La seule pénitence intérieure ne vaut rien. Il faut y ajouter les mortifications de la chair, et cela jusqu'à la mort. Dieu ne pardonne aucune faute à moins que le pécheur ne se soumette humblement et totalement au prêtre, vicaire de Dieu. Personne n'est sûr d'être vraiment contrit, beaucoup moins encore d'être pardonné. Et il ne s'agit pas de prêcher au peuple chrétien la sécurité intime de la conscience, il faut l'exhorter à souffrir les tribulations, à passer par tous les genres de mort et d'enfer pour parvenir au ciel (2).

Les omissions sont aussi éloquentes que les affirmations dans ces thèses fameuses. Il n'y est pas soufflé mot de la foi, ni du salut qu'elle opère. Ce dogme central du luthéranisme ne sera promulgué que plus tard (3). Pour l'instant ce sont les œuvres, la pénitence laborieuse, le repentir douloureux, qui, sans assurer le salut et sans supprimer la crainte, peuvent seules occuper un chrétien. Les jansénistes, qui n'y songeaient guère, auraient pu

---

(1) « Erstaunlich katholisch ». (PAUL WERNLE, *Der evangelische Glaube nach den Hauptschriften der Reformatoren*. I, *Luther*, Tübingen, 1918, p. 12).

(2) *Erl.* 1. 285. th. 1, 2, 3, 4, 7, 30, 95. W. 1. 233.

(3) On pourrait évidemment objecter que les thèses ne contiennent pas un exposé général de la doctrine et ne visent qu'un abus particulier. Mais ce qui est intéressant c'est qu'il n'y a pas de place dans cette théorie pour la foi justifiante.

trouver dans les thèses de Wittenberg, un petit abrégé de leurs grands principes.

Il se fait ainsi que pour être vraiment luthérien, on est forcé de renier une bonne part de ce qu'enseigne Luther, et qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de romaniser que de s'en tenir à la forme première du luthéranisme.

En effet la théologie de la pénitence douloureuse va se transformer prestement chez Luther en théologie de la foi confiante. L'incertitude et la crainte, qui étaient essentielles au chrétien en 1517, deviennent exécrables et maudites dès avant 1520. Dans les premiers mois de 1518, peut-être même à la fin de 1517, Luther publie son *Discours sur la Pénitence,* ce discours dont le concile de Trente proscrira plusieurs propositions. C'est la foi qui sauve et justifie, la foi seule : les œuvres n'y font rien, et la contrition, qui est une œuvre de l'homme, est toujours impuissante et fausse. « Si un prêtre vous a donné l'absolution et si vous croyez fermement que vous êtes absous, vous l'êtes vraiment,... quelle que soit votre contrition.... Et ceux-là seront damnés, qui ne veulent pas se croire vraiment absous, avant d'être assurés qu'ils ont la contrition suffisante. Ils contruisent la demeure de leur conscience sur le sable et non sur la pierre » (1). C'est-à-dire qu'ils attribuent de la valeur aux œuvres et ne s'en remettent pas à la pure confiance. « Je vous dis, moi, que même si vous vous présentez au sacrement de pénitence avec la vraie contrition ; dès que vous ne croyez pas que vous êtes absous, les sacrements sont, pour vous, mort et damnation.... C'est la foi seule qui justifie » (2).

Durant l'été de 1518, Luther mettra toute cette doctrine nouvelle en forme de thèses pour la consolation des âmes timorées (3). Les péchés sont pardonnés à tous ceux qui le croient vraiment et qui

---

(1) *Erl.* 1. 339. W. 1. 323. « Confessus non sit attritus, aut sacerdos non serio sed joco absolvat, si tamen credat sese absolutum, verissime est absolutus. Damnabuntur itaque qui non volunt confidere sese absolutos, donec certi sint se satis contritos et super arenam, non super petram volunt conscientiae suae domum aedificare ».

(2) *Erl.* 1. 340. W. 1. 324. « Ego autem dico tibi quod si etiam contritus accesseris et non credideris in absolutionem, sunt tibi sacramenta in mortem et damnationem ».

(3) *Erl.* 1. 378. W, 1. 630.

recourent au ministère de l'absolution sacerdotale. Et si le prêtre ne prend pas son absolution au sérieux, s'il la donne en jouant, s'il n'a pas le pouvoir de la donner, son absolution n'en reste pas moins efficace, et la justice est rendue au pécheur qui se croit pardonné. Pas n'est besoin d'interroger longuement sa conscience, « si l'homme était tenu de confesser tous ses péchés pour en être absous, il serait obligé à une chose absolument impossible ». La foi dans le pardon efface en bloc toutes les fautes. L'efficacité du sacrement ne lui vient que des dispositions confiantes de celui qui le reçoit. Et cependant le sacrement existe ; le pouvoir des clefs est remis aux prêtres ; toute la question est de savoir de quelle façon ce pouvoir des clefs opère dans le croyant.

Il est sûr que si Luther s'en était tenu là, on pourrait rétablir dans l'Eglise protestante un sacerdoce autorisé, sans cesser d'être un vrai luthérien. La *Hochkirche* qui cherche à restaurer la pratique de la confession a le droit de s'appuyer sur les déclarations de 1518 et peut prétendre que la chaleur des controverses est seule responsable des négations qui vont suivre. Mais cette attitude n'a guère de chance de rallier la majorité des suffrages. Il est très vrai qu'en 1518 Luther est encore assez conservateur et qu'il admet, au fond, une Eglise hiérarchique avec des sacrements nécessaires. Mais deux ans plus tard tout a changé.

Il écrit coup sur coup son *Prélude* sur *la Captivité de Babylone* et son *Traité de la liberté chrétienne*. Que ce soit par le développement logique de la conception initiale, ou par réaction violente contre les erreurs jadis admises, il est sûr que ces deux écrits ne se concilient guère avec les thèses luthériennes de 1517.

Il est sûr aussi que leur radicalisme présage les pires destructions doctrinales et reste encore empêtré dans un bon nombre de contradictions.

Luther écrit que tous les prêtres et tous les moines avec les évêques et les abbés sont des idolâtres (1). Il assure que la chose ne fait aucun doute : *non est itaque dubium.* Mais en affirmant tout cela, il n'en garde pas moins sa capuce et son froc de moine.

---

(1) *Erl.* 5. 41. W. 6. 517. « Non est itaque dubium universos hodie sacerdotes et monachos cum episcopis et omnibus suis majoribus esse idololatras, in statu periculosissimo agentes ».

A la Wartbourg, et plus tard encore, il conservera cet habit et ne le quittera pas avant qu'il ne soit tombé en lambeaux.

Contradiction vivante, qui se retrouve dans sa pensée et que les protestants eux-mêmes ne nient plus (1).

L'idée centrale de *La Captivité de Babylone* est parfaitement révolutionnaire. La voici. Les seuls rapports que Dieu ait eus ou puisse jamais avoir avec les hommes ; les seuls rapports que les hommes puissent avoir avec Dieu, sont de la part de Dieu la promesse du pardon et de la part de l'homme la foi en cette promesse. Dès lors chercher dans une action rituelle quelconque autre chose qu'un moyen d'exciter dans l'âme la foi, c'est tomber dans l'idolâtrie, dans la magie, car c'est croire que Dieu opère dans l'homme indépendamment de la foi consciente, qui s'en remet à sa parole. Cette foi est une affaire essentiellement personnelle, un acte que rien ne peut suppléer et que chacun doit faire pour son propre compte. Et puisque cette foi est tout le salut, on n'a pas besoin d'intermédiaire, de sacerdoce, de sacrements pour être sauvé (2).

Il faut lire le réquisitoire passionné de Luther pour bien comprendre la vision prodigieusement simple qu'il garde sous les yeux. L'Eglise est captive ; la liberté des âmes leur a été ravie. Comment ? Par une stratégie élémentaire. Désireux de s'assurer la domination sur les consciences et de se créer des revenus, les prêtres et les évêques et les papes ont fait croire au peuple chrétien que le salut ne dépendait pas exclusivement de la foi individuelle dans la promesse du pardon, mais exigeait encore d'autres conditions, des cérémonies et des rites, dont ils se sont réservé le monopole. Ils ont attribué une valeur en soi et objective au baptême, alors qu'il n'a aucune efficacité sinon par la croyance qu'il excite dans l'âme du pécheur, par la certitude psychologique qu'il lui donne d'être vraiment pardonné. Ils ont transformé la Cène

---

(1) Luther n'a jamais admis qu'il eût varié dans ses opinions, malgré la rétractation fameuse qui ouvre le *De captivitate babylonica*. Il maintient, contre Henri VIII, qu'il a toujours gardé les mêmes théories: « numquam mihi contradixi, sed eodem sensu ab initio mihique similis semper perseveravi ». *Erl.* 6. 393. W. 10. 2. 185.

(2) Ibid.

et ils en ont fait la messe. La Cène, répétée par ordre du Christ, devait commémorer son grand amour et plonger les âmes dans la reconnaissance, leur enlevant, par le seul spectacle de tant de charité divine la possibilité de douter du pardon. La valeur religieuse de ce sacrement était donc strictement proportionnelle à la foi subjective de celui qui y participe. Le prêtre qui célèbre, l'assistant laïc qui communie, même celui qui sans communier regarde et croit, tous ceux-là utilisent le sacrement pour eux, pour eux seuls et de la même façon.

La messe, comme telle, ne peut donc pas être un sacrifice, et il est absurde, contradictoire, de penser qu'on puisse *offrir* la sainte messe, pour soi ou pour les autres. Offrir la messe ? mais elle est une preuve de la bonté de Dieu ; est-ce que la bonté qu'on nous témoigne peut être offerte par nous en sacrifice ? Est-ce que le sacrifice ne dit pas essentiellement don, dépouillement, transfert ? Or ici, c'est Dieu qui donne, et c'est l'homme qui reçoit. Est-ce que je puis faire don d'une bonne nouvelle au messager qui me la communique ? Tout mon rôle c'est de l'accueillir et de m'en féliciter (1).

Mais alors tous les prêtres de l'Eglise sont dans l'erreur ! Mais alors, voilà des siècles que les chrétiens se trompent et sont trompés, car voilà des siècles qu'on célèbre des messes anniversaires, des messes de suffrage, des messes de fondation.... Il serait inouï, stupéfiant que l'univers chrétien fût tout entier égaré ! C'est inouï, c'est stupéfiant, mais c'est vrai. *Inaudita et stupenda dico, sed.... vera* (2). Tant pis pour la foule qui court à l'abîme du mal... *fortior omnium est veritas*. La vérité est plus puissante que tout. Et la vérité c'est que ce témoignage de la miséricorde divine, la messe, qui n'était qu'une promesse à recevoir chacun pour soi, la messe a été insidieusement transformée par des docteurs impies, en œuvre bonne, en action possédant une valeur propre, en sacrifice offert à Dieu, en *opus operatum*. Indépendamment de la foi qu'elle excite, ont déclaré ces corrupteurs et ces insensés, en dehors de la

---

(1) *Erl.* 5. 51. W. 6. 523-524.« Quare sicut repugnat promissionem... accipere et sacrificare sacrificium, ita repugnat missam esse sacrificium, cum illam recipiamus hoc vero demus ».

(2) *Erl.* 5. 49. W. 6. 522.

confiance qu'elle provoque dans les âmes, la messe est par elle-même une chose sainte, qu'on peut donc présenter à Dieu, qu'on peut offrir pour autrui, et qui peut donc être utile à des absents. Et sur le sable de cette doctrine ils ont fondé leurs suffrages, leurs applications et tous leurs bénéfices et leurs infinies manières de gagner de l'argent. Ils ont confisqué la messe, qui appartenait à tous ceux qui l'entendent et ils ont voulu qu'on la leur rachetât. Ils ont déclaré — chose manifestement absurde et impie — qu'on pouvait offrir la messe pour ses péchés, ou pour les défunts, ou pour obtenir une faveur, pour faire réussir une entreprise... Mais si la messe n'est qu'une promesse divine, un message adressé aux hommes qui veulent y croire, il est clair qu'elle ne peut être d'aucune utilité à personne sauf à celui qui y croit ; il est évident qu'on ne peut en passer le bénéfice à personne *cum in missa non sint nisi ista duo, promissio divina et fides humana, quae accipiat quod illa promittit.* Est-ce que je puis croire pour un autre ? Etre baptisé pour un autre ? Me marier pour un autre, ou devenir prêtre pour un autre ?.... *pro alio ducere uxorem, pro alio fieri sacerdos etc....* (1).

Il est remarquable que dans ce traité, Luther, *qui admettait certainement la présence réelle,* n'y fasse pas d'allusion. Sa théorie supprime en fait le sacrement proprement dit. Il prend au sens strict, exclusif, la formule de S. Augustin : *Crede et manducasti* (2). Aie la foi et tu as reçu l'Eucharistie. Chaque jour, à chaque heure, je puis, si je veux, assister à la messe, il suffit que je me représente les paroles du Christ, promettant le pardon, et que je les admette de tout mon cœur.

Plus tard, quand la querelle aura éclaté entre Luther et Carlstadt, nous le verrons rétablir le caractère objectif de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie avec autant de vigueur qu'il en met aujourd'hui à le supprimer pratiquement. Il est, croyons-nous, impossible de rendre le point de vue luthérien cohérent et des protestants très authentiques ne font pas difficulté pour en con-

---

(1) *Erl.* 5. 47. W. 6. 521.

(2) Cfr. S. AUGUST. *In Joannis Evangelium tractatus,* 25. 12. (*M. L.* 35, 1602).

venir (1). Ce qui est fâcheux c'est que cette incohérence porte précisément sur l'essentiel, sur la notion même de sacrement. Est-ce que la messe serait moins réelle, moins efficace, si la consécration n'avait lieu qu'en apparence, si un infidèle, un juif non baptisé, bien au courant du rituel faisait les gestes et disait les mots qui susciteront dans les assistants la foi aux promesses de salut ? Est-ce qu'une messe jouée au théâtre par des acteurs pathétiques ne serait pas aussi réellement une messe, et même ne serait pas plus richement une messe, que celle qu'un ministre assoupi et disgracieux célèbre hâtivement dans une église glaciale ? Luther, d'après les principes qu'il a posés, doit répondre par l'affirmative. Il va d'ailleurs le faire tout de suite, quand il étendra sa théorie au sacrement de Pénitence. Puisque le rite extérieur n'est rien sinon le moyen d'évoquer la foi subjective, dès que cette foi existe le rite a opéré, et le prêtre qui a fait semblant d'absoudre le pénitent, ou qui l'a fait pour rire, en manière de jeu, lui a remis très réellement ses péchés, pourvu que l'autre en soit convaincu (2).

On peut, tant qu'on voudra, s'extasier devant cette manière de réduire le christianisme à sa plus simple expression (3) ; on peut admirer cette tentative hardie d'enfermer l'océan dans un dé à coudre et de faire tenir l'Ineffable dans la distance d'un empan ; toutes les paroles élogieuses et toutes les exclamations n'empêcheront pas que sur les principes luthériens de 1520 il n'y ait aucun moyen d'établir une doctrine objective des sacrements.

La Pénitence va être volatilisée au creuset de la même critique. Elle n'est pas du tout pour le Luther de 1520 un geste du Christ, qui remet efficacement les fautes. Non, puisque toute la religion consiste en deux actes : une promesse de la part de Dieu, et la foi en cette promesse de la part de l'homme, on ne peut imaginer aucune réalité, aucune *chose* qui soit par elle-même facteur de sainteté.

Il n'y a qu'un message divin, et un accusé de réception.

C'est tout. « Et il n'est pas douteux que tous les prêtres, tous

---

(1) Cfr. HARNACK, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*. III. 4me éd. 1910, pp. 866-874. Il parle d'une « unsägliche Verwirrung ».

(2) *Erl.* 5. 194. W. 7.

(3) WERNLE. op. cit. p. 39, et p. 37.

les moines, et tous leurs évêques et tous leurs supérieurs ne soient des idolâtres » (1), parce qu'ils s'imaginent qu'une œuvre bonne est possible, qu'un rite ou une cérémonie, ou une observance peut avoir, par institution divine, une efficacité surnaturelle. La Pénitence n'est rien d'autre que la foi au pardon, et cette foi on peut l'obtenir par l'aveu pacifiant d'une faute ou d'une simple inquiétude. Dès lors cet aveu, il n'est pas indispensable de le faire à un prêtre. Une femme, un enfant sont aptes à le recevoir. En soi il n'est qu'une confidence et toute sa valeur consiste dans la réaction intime qu'il provoque, dans la tranquillité qui en résulte et dans la foi au pardon, que cette sérénité rend plus facile. La Pénitence est donc réduite au rôle de moyen, et de moyen psychologique. Elle appartenait en droit à tout le monde, mais le clergé, pour pouvoir la monopoliser, en a déformé la nature. On a inventé que certains hommes avaient le pouvoir d'enlever les fautes en prononçant des formules spéciales, et qu'eux seuls pouvaient les prononcer efficacement. Partant de là, on a posé les conditions du pardon, on a réservé certains péchés, on a taxé les autres, on a vendu l'absolution et l'indulgence, toutes abominations impies, lois homicides, règles tyranniques, inventées par les nouveaux adorateurs du veau d'or, par les sangsues romaines, insatiables et voraces, vidant le peuple chrétien de sa substance et l'Allemagne de ses deniers (2).

Polémiste fougueux, Luther, comme les orateurs, s'enthousiasme aisément pour les idées simples. Il ne se préoccupe pas avec le même soin de mettre tous ces enthousiasmes bien d'accord.

Nous avons vu que la présence réelle dans l'Eucharistie ne trouvait en réalité nulle place au milieu de sa théorie du sacrement, efficace par la seule foi du disciple dans la promesse du pardon. C'est un morceau de catholicisme égaré, comme un bloc erratique dans un paysage glaciaire. Wernle, par exemple, y voit la preuve que Luther, malgré son génie, n'avait pas encore conscience de sa propre pensée et retombait dans le mode traditionnel du romanisme (3).

---

(1) *Erl.* 5. 41. W. 6. 517.
(2) *Erl.* 5. 85. W. 6. 548.
(3) Op. cit. 33.

En parlant du baptême, il va s'enchevêtrer dans les mêmes contradictions. Nous pouvons déjà prévoir que pour lui, le baptême n'est qu'un mode différent de l'éternelle, de l'unique syzygie : promesse chez Dieu — foi chez l'homme. Le baptême justifie non parce qu'il est un rite, non parce qu'on prononce telle formule et qu'on l'accompagne de tel geste, mais parce que le baptisé a foi dans le pardon divin. Et si le ministre prononce des mots quelconques, ou s'amuse et joue, le baptême est excellent dès que le néophyte croit à la rémission de ses fautes. Tout ce qui se passe au dehors n'est rien, absolument rien, *sacramenta non implentur dum fiunt, sed dum creduntur* (1). Dès lors on pourrait baptiser avec du sable ou avec des fleurs ; on pourrait même baptiser par un simple geste ; on pourrait même baptiser sans aucun geste, et il faudrait reprendre ici ce que nous avons déjà entendu lorsqu'il s'agit de la messe : chaque fois que je me crois baptisé, je le suis.

On dit : les sacrements sont des signes efficaces de la grâce. C'est faux, répond Luther, à moins que vous ne placiez leur efficacité même dans la foi de celui qui les reçoit. Efficaces dans la mesure où je les crois, où je les veux efficaces, comme la leçon d'un maître ou les conseils d'un ami (2).

Les conséquences logiques de cette doctrine auraient abouti à faire sauter en l'air tout l'établissement ecclésiastique, et l'Eglise elle-même. Car l'Eglise, nous dit-on, ne correspond à rien d'essentiel dans le système luthérien (3). La foi en la promesse, je puis l'avoir, sans aucun sacrement, et sans aucune Eglise. C'est mon affaire personnelle et tout ce qu'on me présente pour provoquer

---

(1) *Erl.* 5. 64. W. 6. 533.

(2) *Erl.* 5. 63. W. 6. 532. « Tota eorum efficacia est ipsa fides, non operatio. Qui enim eis credit, is implet ea, etiam si nihil operetur ».

(3) Cfr. p. ex. *Richard Rothe's Geschichte der Predigt von den Anfängen bis auf Sch'eiermacher, herausg. von* A TRÜMPELMANN, Bremen, 1881, p. 367. R. SEEBERG est plus modéré et ne supprime que le droit divin de l'Eglise (*Lehrbuch der Dogmengeschichte,* IV. 1, *Die Lehre Luthers,* Leipzig, 1917, p. 286). HARNACK assure que la théorie luthérienne « frappe au cœur » l'Eglise du moyen âge et même l'Eglise de S. Irénée. (*Lehrbuch der Dogmengeschichte,* III. 4me éd. 1910, p. 854).

dans mon âme cette foi confiante, tout cela est laissé à mon choix, comme un ensemble de moyens dont aucun n'est nécessaire.

Luther ne se sauve de ces conséquences désastreuses que par un flagrant illogisme. Ses panégyristes les plus décidés ont dû reconnaître que le baptême des enfants, des nouveaux-nés, tel qu'il le prône, est en contradiction directe avec ses principes (1). Comment donc ! Les sacrements — on vient de nous le dire — ne sont efficaces que par la foi de ceux qui les reçoivent. En dehors de cette foi ils ne sont rien, absolument rien, et leur attribuer une valeur quelconque c'est tomber dans l'idolâtrie. On ajoute que cette foi, c'est la confiance sereine dans la promesse du pardon et qu'il est absurde de penser que l'on puisse croire pour un autre, comme il est insensé de prétendre qu'on peut se marier ou se réjouir à la place d'un autre. Voilà qui est très clair, sans équivoque possible.

Luther ajoute : on m'objectera peut-être le baptême des enfants (2).

Bien sûr, on l'objectera. Ces enfants sont incapables de comprendre la promesse de pardon ; ils ne savent rien. ils n'ont pas encore ouvert leurs yeux, qu'est ce que le baptême peut opérer en eux ? Eh bien, répond Luther, je répète ici ce que tout le monde enseigne, c'est par la foi de ceux qui les présentent au baptême que ces enfants sont régénérés : *fide aliena parvulis succurri, illorum qui offerunt eos* (3). Il ajoute : c'est la foi infuse, *fide infusa,* qui transforme, purifie, et renouvelle cet enfant, et cette foi lui vient de l'Eglise qui l'offre et qui croit.

Ceci est admirable. Continuons. « Je suis tout disposé à dire que la même chose arrive même chez les adultes, même chez ceux qui s'obstinent dans leur impiété, car la foi de l'Eglise et la prière qu'elle inspire peuvent enlever tous les obstacles et dans n'importe quel sacrement, changer une âme » (4).

---

(1) Cfr. WERNLE, op. cit. p. 41. R. SEEBERG, op. cit. p. 323.

(2) *Erl.* 5. 71. W. 6. 538. « Opponetur forsitan iis quae dicta sunt baptismus parvulorum, qui promissionem Dei non capiunt ».

(3) Ibid.

(4) Ibid. « Nec dubitarem etiam adultum impium, eadem ecclesia orante et offerente, posse in quovis sacramento mutari ».

Il n'y a pas moyen de renier plus explicitement tout ce qui, jusqu'à présent, nous avait été donné, par le même Luther, comme l'exposé de la vérité définitive. Tout à l'heure l'efficacité des sacrements ne leur venait que par la foi du sujet, ou plutôt c'était cette foi elle-même inaliénable, incommunicable, strictement personnelle. Maintenant tous les sacrements sont efficaces indépendamment de cette foi ; ils la produiront, ils agiront sans elle, cette foi passera d'une personne à une autre, et le baptisé aura été transformé, régénéré, sans en avoir jamais rien su, *ex opere operato*. Car si on peut encore prétendre avec une apparence de raison que la foi des assistants a rendu le sacrement efficace, il est sûr que c'est par une action d'un ordre tout différent que cette efficacité a passé dans un autre individu. La contagion mystérieuse, exercée par la foi des parents ou des parrains sur l'état surnaturel du nouveau-né, cette contagion ne peut être produite que *ex opere operato,* et voilà tout le sacramentalisme objectif qui réapparaît au moment où on le croyait officiellement exclu.

Le peu de cohésion de cette doctrine luthérienne permet de la faire servir aux dogmatiques les plus diverses. Sur tous les points de la croyance et du culte on découvre, en cherchant quelque temps, des assertions de nuances très différentes.

Dans le *De captivitate babylonica* Luther se borne à dire que la messe n'est pas un sacrifice, qu'on ne peut donc pas l'offrir ni pour soi ni pour les autres, mais seulement la recevoir par la foi, comme une promesse de pardon divin. C'est la seule chose qui lui tienne bien à cœur. « Si nous n'arrivons pas à faire admettre que la messe n'est rien que la promesse du Christ, son message..., nous perdrons tout l'évangile avec toutes les consolations qui s'y trouvent » (1). Et il ajoute, d'accord avec les réformateurs et les modernistes de tous les âges : Plus la messe ressemble à la première messe, à celle que le Christ célébra dans le Cénacle, plus elle en sera voisine, plus aussi elle sera chrétienne. *Missa quanto vicinior et similior primae omnium missae quam Christus in coena fecit, tanto christianior* (2). Or, cette messe a été très simple, sans décor,

(1) *Erl.* 5. 50. W. 6. 523.
(2) *Erl.* 5. 50-51. W. 6. 523-524.

sans habits solennels, sans aucun geste, sans cantique, sans aucune pompe ni cérémonie, parce qu'elle n'était pas un sacrifice officiel mais une assurance de pardon notifiée.

Il devrait conclure, semble-t-il, à l'abolition de toutes les cérémonies et prôner la Cène des calvinistes, mais il s'arrête sur la pente, en dépit de la logique, et il déclare : « Personne n'a le droit de calomnier l'Eglise universelle qui a enrichi de nombreux rites et de cérémonies de tout genre cette messe primitive, il suffit de bien considérer que tout n'est qu'accidentel comme les ostensoirs ou les linges sacrés » (1).

La conclusion est conservatrice en apparence, mais le principe révolutionnaire est caché dans la bombe et nous ne devrons pas attendre vingt ans pour assister à l'explosion. Que l'on compare le traité de 1520 et les articles de Smalcalde, écrits en 1537 au moment où on parlait d'un concile œcuménique qui se réunirait à Mantoue. Ici Luther ne se contient plus. La messe est devenue « la queue du dragon, qui a produit des abominations et des idolâtries sans nombre ». C'est une chose artificielle, une invention humaine, qui n'a donc rien de nécessaire, rien d'obligatoire, qui n'a même aucune valeur. Dire que la messe, fût-elle célébrée par un mauvais prêtre, peut faire du bien à l'âme ou produire un effet dans le purgatoire, c'est une horrible abomination et un blasphème direct contre le Fils de Dieu (2). Sur cette doctrine de la messe tout accord est impossible. Luther se souvient que le légat Campeggio a déclaré à Augsbourg qu'il se laisserait plutôt couper en morceaux que de supprimer la messe, *quam missam missam facturum esse.* Et il réplique que lui se laissera brûler vif plutôt que de reconnaître qu'un célébrant quelconque a autant de pouvoir que le Christ Rédempteur, et peut, par le prétendu sacrifice qu'il offre à Dieu, obtenir le pardon des péchés. Le désaccord est donc éternel, *in aeternum disjungimus et contrarii invicem su-*

---

(1) Ibid. « Non quod calumniari debeat ullus universam ecclesiam quae multis aliis ritibus et ceremoniis missam ornavit et ampliavit ». Voilà un texte dont les *Hochkirchler* peuvent facilement se couvrir, mais ils n'aiment pas les chicanes d'exégèse.

(2) Cfr MÜLLER, op. cit. p. 301: « quod missa in papatu sit maxima et horrenda abominatio ».

mus. La messe, c'est le papisme, et les pontificaux le sentent bien, *cadente missa cadere papatum* (1).

Le Luther conservateur de 1520 a disparu. Les calvinistes pourraient signer toutes les tirades de Smalcalde et malheureusement si un mouvement est surtout lui-même quand il s'approche de son terme, est-ce que les protestants obstinés ont tort de suspecter le luthéranisme de la Haute Eglise ? Est-ce qu'ils ont tort de déclarer que les *Hochkirchler* faussent trop vite compagnie au chef de la grande Réforme, et que les vrais disciples, les luthériens de pied en cap, sont ceux qui ne se séparent pas du maître et qui applaudissent à ses dernières œuvres plus joyeusement encore qu'aux timides tâtonnements de ses débuts (2) ?

L'histoire du luthéranisme est faite de ces oscillations Il n'a jamais réussi à se définir, et les éléments que certains affirmaient être essentiels dans le système ont été appelés, par d'autres, foncièrement catholiques et contraires aux principes mêmes de la doctrine luthérienne. Sartorius jadis identifiait le rationalisme et le catholicisme (3) et il leur opposait, à ces deux « pélagiens », le surnaturalisme protestant, avec ses doctrines fondamentales de la prédestination, du péché originel, du bon plaisir divin poussé jusqu'à l'arbitraire, du mépris pour la philosophie, pour Aristote que Luther appelait *mala bestia* (4), et pour tout ce qui est joie de vivre, humanisme, et pompe du culte.

Mais Wegscheider et des centaines de docteurs protestants ont identifié précisément le rationalisme et la Réforme et ont assuré que Luther avait établi le primat du naturel sur le conventionnel,

---

(1) Ibid. p. 302. « Dieser Drachenschwanz, die Messe, hat viel Unziefers und Geschmeiss mancherlei Abgötterei gezeugt ».

(2) Cfr. HARNACK, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, III. 4me éd. 1910, p. 876. Les *Hochkirchler* n'existaient pas encore mais c'est à leurs aînés que s'en prend Harnack.

(3) ERNST SARTORIUS, *Die innere Verwandschaft des Rationalismus und Romanismus*, 1825. — Id. *Die Religion ausserhalb der blossen Vernunft nach den Grundsätzen des wahren Protestantismus gegen die eines falschen Rationalismus*, 1822, p. 13 sq. La question n'a pas cessé d'être discutée.

(4) *Erl.* 5, 33. W. 6. 510. Les thomistes ne sont pas mieux traités, à cause de leur aristotélisme: « crassi porci thomistae ». (*Erl.* op. var. arg. 6, 390, 397, 408, 421. W. 10, 2, 183, 188, 195, 221), « asinina thomistarum philosophia ». (*Erl.* ibid. 240, 447. W. ibid. 203, 221).

de la conviction intime sur la foi d'autorité, du libre examen sur l'obéissance. Wernle nous déclare que Luther est objectif et le catholicisme subjectif (1). Franke nous dit que le catholicisme est objectif et Luther subjectif (2). Ces oppositions commodes ne sont guère justifiées mais la facilité même avec laquelle on les retourne semble bien indiquer que la définition essentielle du protestantisme est encore à trouver. *Das Wesen des Protestantismus* serait un livre bien curieux à écrire, et un humoriste pourrait s'amuser à rassembler les descriptions les plus disparates, les plus évidemment contradictoires.

C'est qu'au fond le protestantisme — et le luthéranisme n'en est qu'une forme — n'a pas réussi à fonder une doctrine de l'autorité ; et comme l'autorité est la forme de l'Eglise et de la vertu, et de la croyance et du devoir, l'incertitude saisit rapidement tous ceux qui veulent examiner ces questions à la lumière des principes « évangéliques ».

Luther dans son *De captivitate babylonica* avait déjà ouvert la voie à toutes les équivoques. Il parle comme un orateur, disent ses amis, qui s'imaginent qu'un orateur ne doit jamais être pris tout à fait au sérieux. Mais orateur ou prophète, ses déclarations sont tout ce qui nous reste pour pénétrer sa pensée et cette pensée est bien chaotique.

Ecoutez donc :

« Que chacun le sache avec certitude et qu'il reconnaisse, puisqu'il est chrétien, que tous nous sommes prêtres au même titre, c'est-à-dire que nous avons le même pouvoir de prêcher et d'administrer les sacrements. Sans doute personne ne peut se servir de ce pouvoir sans le consentement de tous ou sans délégation d'un supérieur, car ce qui appartient à tous ne peut être monopolisé par personne.... Les prêtres ne sont que nos ministres délégués par nous, élus parmi nous pour agir en notre nom. Et par conséquent, celui qui ne prêche pas la parole... n'est aucunement prêtre, puisque le sacrement de l'ordre n'est rien sinon une façon particulière de choisir des prédicateurs dans l'Eglise... *Sacramentum ordinis*

(1) Op. cit. p. 44.

(2) *Geschichte und Kritik der neueren Theologie, bearbeitet von* R. H. GRÜTZMACHER, 4me éd. 1908, pp. 11, 12.

aliud esse non potest, quam ritus quidam eligendi concionatores in ecclesia » (1).

Et s'ils se contentent, ces prêtres, de réciter leurs heures canoniales et d'offrir des messes, ce sont des prêtres papistes et non des prêtres chrétiens,.... des idoles vivantes, gardant le titre de prêtres mais ne l'étant en aucune manière... « *figmentum ex hominibus natum* » (2).

Le principe de ces négations est d'ailleurs formulé sans ambages, et c'est la négation de toute autorité proprement dite. Ni le pape, ni l'évêque, ni personne n'a le droit d'imposer une seule syllabe à un chrétien, à moins que celui-ci n'y consente. Agir autrement, c'est se rendre coupable de tyrannie. Aussi tous les jeûnes, toutes les prières, les aumônes et les œuvres que le pape impose dans ses décrets aussi nombreux qu'injustes, tout cela est imposé sans aucun droit, et en agissant ainsi le pape pèche, chaque fois, contre la liberté de l'Eglise... Cette tyrannie, les fidèles peuvent la tolérer, comme le Christ qui conseille de tendre la joue gauche, mais il n'en reste pas moins que l'abus est flagrant car..... à un chrétien, ni homme ni ange n'ont le droit d'imposer des lois, sinon pour autant qu'il y consent. Nous sommes entièrement libres vis-à-vis de tout le monde. On n'ose pas le proclamer. Moi je m'en charge et je déclare que la papauté est le règne de Babylone et du véritable Antéchrist (3).

Tout à l'heure nous pouvions entendre que les sacrements n'étaient rien en eux-mêmes sinon des moyens d'exciter la foi dans les âmes et que cette foi seule était efficace et s'appropriait le pardon divin. Maintenant nous apprenons que l'autorité et ses titulaires ne sont rien en eux-mêmes, sinon les ministres de ceux auxquels ils semblent commander, tout comme le garçon d'hôtel qui frappe impérieusement à la porte d'une chambre, non parce qu'il a le droit de réveiller le voyageur, mais parce que celui-ci lui a donné mission de l'avertir de bon matin. Tout à l'heure il n'y avait plus de sacrements proprement dits ; maintenant il n'y a plus d'autorité, ni de chefs, donc plus d'Eglise, plus de dis-

(1) *Erl.* 5. 109. W. 6. 566.
(2) *Erl.* 5. 107. W. 6. 565.
(3) *Erl.* 5. 70. W. 6. 537.

cipline, plus de sanction, plus de lois, mais seulement une manière de se faire servir et d'exécuter, par les autres, ses propres caprices.

Nous ne croyons pas qu'un seul luthérien conscient, ni surtout qu'un seul membre de la Haute Eglise accepte une théorie aussi destructive. Ils mettent ces exagérations au compte de la chaleur du combat (1) et ils raisonnent subtilement pour montrer que, malgré les apparences, Luther n'a pas supprimé l'autorité : en effet, il reste au moins l'autorité de la foule des chrétiens sur les chefs, qui ne sont que des ministres. Le prêtre *doit* prêcher, puisqu'on le lui a dit, puisqu'on ne l'a nommé que dans ce but. On ne se passe pas d'autorité, pas plus qu'on ne supprime le centre de gravité d'un système pesant. Luther a mis l'autorité dans ceux qui obéissent. Et aussitôt par un effet de recul ce sont les chefs qui sont devenus les subordonnés, et qui *doivent,* eux, se plier aux volontés de leurs mandants.

On cherche des principes un peu fermes dans ces doctrines, on n'y trouve que des négations, pas toujours très cohérentes entre elles.

Luther dit explicitement qu'il veut purger l'Eglise des corruptions qui l'ont envahie depuis trois siècles. Les douze siècles précédents lui paraissent avoir été purs. C'est donc au XIII^me^ siècle, à l'époque de la scolastique et bientôt de l'aristotélisme qu'il faudrait faire remonter la déviation. L'antiquité chrétienne est intangible. Mais il ne restera pas longtemps fidèle à ce point de vue. Dès qu'on commence à expurger, à filtrer, à défalquer, on commence à détruire et quand on n'a pas de principe, sauf le *Schriftprinzip,* celui de la conformité à l'Ecriture, on s'apprête infailliblement à tout saccager. Autant faire revenir un adulte aux formes de la première enfance. Luther finira par dire tranquillement que les premiers apôtres de l'Allemagne lui ont déjà apporté un christianisme adultéré, que l'Allemagne n'a jamais été chrétienne mais seulement papiste et qu'il s'agit pour elle, non de retrouver la foi de ses origines, mais de renier tout ce qu'elle fut pour être enfin régénérée (2). Georges Calixtus, au temps de la

(1) Cfr. WERNLE, op. cit. p. 38.
(2) *Erl.* 12. 198. W. 14. 498.

guerre de trente ans, cherchait naïvement un terrain d'entente entre les réformés, les luthériens et les catholiques et il recourait au *consensus quinquesaecularis,* à l'Eglise des cinq premiers siècles. Il appelait cela du syncrétisme, mais personne n'en voulait, ni les catholiques parce qu'ils ne comprenaient pas qu'à partir de l'an 500 l'autorité de l'Eglise se fût évanouie, ni les calvinistes parce qu'ils ne comprenaient pas qu'avant l'an 500 l'autorité de l'Eglise fût incontestable, ni les luthériens parce qu'au Colloque de Thorn en 1645, Calixtus, délégué du grand électeur, avait fait cause commune avec les zwingliens contre les catholiques.

D'ailleurs pour concilier les doctrines, il faut d'abord les définir. Nous avons vu que les *Hochkirchler* déclarent intrépidement que les principes protestants n'ont jamais été définis par personne. Un examen des opinions en cours parmi les savants et les spécialistes, leur donne tout de suite raison. Le luthéranisme est aussi ambigu que Luther lui-même et pour les mêmes raisons.

En effet, comme Luther avait tenté de disjoindre dans le christianisme traditionnel l'élément original, divin, et les traditions humaines et sans valeur, des luthériens en grand nombre vont essayer de filtrer son œuvre pour en séparer les portions vraiment intéressantes et neuves et les reliquats du passé.

Depuis la Confession d'Augsbourg jusqu'aux articles de Smalcalde, Luther maintient comme un dogme essentiel de la foi, la croyance à la Sainte Trinité. Là-dessus il est entièrement d'accord avec les papistes. Les deux premiers articles de Smalcalde s'expriment ainsi : « Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en une seule divine essence et nature, trois personnes distinctes, sont un seul Dieu, qui a créé le ciel et la terre. Le Père ne procède de personne ; le Fils a été engendré par le Père ; le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ce n'est ni le Père ni le Saint-Esprit, c'est le Fils qui s'est incarné » (1).

Il est sûr que Luther attachait à ces articles une importance capitale. Une foi chrétienne sans l'acceptation claire et totale de ces formules trinitaires est pour Luther une parfaite impossibilité.

---

(1) Cfr. MÜLLER, op. cit. p. 299.

Les luthériens orthodoxes ont vu clair sur ce point, et ils sont restés fidèles à la pensée du réformateur.

« Mais, c'est Wernle qui parle, si on considère la chose autrement, si on se demande quelle est la part originale de Luther dans ces articles de Smalcalde, quel est l'élément nouveau qu'il apporte, on doit reconnaître que ce n'est pas du tout cette vieille théologie trinitaire, déjà toute raidie par l'âge. La pensée personnelle de Luther. son message propre, c'est sa doctrine de la justification par la foi joyeuse et confiante, qui donne le courage d'agir honnêtement. C'est cela qu'il avait à dire au monde. Proclamer cette foi libératrice, c'était sa mission divine. Celui-là seul comprend Luther, qui comprend ce point spécial. Et si lui-même n'a pas pu distinguer suffisamment la théologie antique (la doctrine de la Trinité) et cette foi personnelle et vécue, nous n'avons, nous, aucun motif de persévérer dans cette confusion et de faire comme lui. Au contraire, c'est en comprenant de plus en plus clairement ce qu'est cette foi luthérienne, en la débarrassant de toutes ses surcharges théologiques sans portée, que nous pourrons continuer la mission infinie de Luther lui-même » (1).

Donc, pour parler clair, c'est en disant bien haut ce que Luther eût pris pour d'épouvantables blasphèmes, c'est en affirmant que le dogme de la Trinité est une spéculation négligeable, c'est en dénaturant à notre guise la doctrine du réformateur que nous avons le plus de chances de la respecter. Luther ne s'est pas bien compris lui-même, tout comme l'Eglise du XVI^me^ siècle, ou le concile de Trente. On lui est fidèle, non en admettant ce qu'il a dit, mais en expliquant ce qu'il aurait dû dire. Tout comme Adolphe Harnack distingue dans l'enseignement du Christ des parties sans intérêt et sans originalité, donc caduques et sans valeur, et d'autres, vraiment neuves, seules dignes d'être retenues (2).

Le luthérien, pour Wernle, est celui qui possède la *Lutherfreu-*

---

(1) Op. cit. pp. 317, 318.

(2) *Das Wesen des Christentums*, 56-60 Tausend, Leipzig, 1908, pp. 8, 9.

de (1), celui que Luther pénètre d'une sorte de joie, d'une ivresse un peu exaltante, et qui, en le lisant, se sent libéré. Dès lors entre Zwingle, Calvin et Luther il n'y a pas de laborieuses différences à établir, pas plus qu'entre Sophocle et Schiller (2). La langue des mots, ou la langue des doctrines est, ici et là, différente, mais l'émotion joyeuse qu'elle communique est la même, et les oppositions dogmatiques ne signifient rien du tout. On ne peut pas jouer de la flûte sur un violon, ni promener un archet sur une flûte, mais quelque dissemblables que soient ces instruments, quelque opposée que soit la technique de leur jeu, il est bien sûr qu'on est capable de recevoir leur message à tous deux, sans exclusivisme et sans colère. Peu importe les divergences doctrinales, c'est l'expérience vécue qui seule a le droit de compter.

L'audace des affirmations tient ici du prodige. C'est Wilhelm Herrmann qui parle, le professeur de théologie de Marbourg, celui qui a rédigé dans la *Kultur der Gegenwart* le mémoire consacré à la dogmatique protestante.

Ce qui distingue le christianisme *catholique,* nous dit-il, c'est la croyance à une doctrine révélée ; c'est cette idée que, pour plaire à Dieu et faire son salut, il est nécessaire d'admettre un certain nombre de vérités, et qu'il y a donc une orthodoxie et un dogme. C'est là le principe le plus fondamental et le plus important du catholicisme. Et pourtant, nous dit Herrmann, la piété protestante, toute pénétrée du même principe, ignore qu'il est essentiellement catholique, qu'il est exactement l'opposé de ce que la Réforme a prétendu (3).

Le christianisme de la Réforme n'a rien à voir avec cette foi à des vérités révélées. Il consiste en un fait individuel (4), en une expérience personnelle, ineffable, dans la prise de conscience du moi et dans l'intelligence intuitive du sens même de la vie. C'est un fait vécu, ce n'est pas une doctrine proposée. La rénovation de l'âme n'est pas le résultat d'une soumission de l'esprit à un

---

(1) Op. cit. p. VII.
(2) Ibid. p. VI.
(3) *Die Kultur der Gegenwart,* Teil I, Abt. IV, *Die christliche Religion,* II Hälfte, *Systematische christliche Theologie,* pp. 583, 584.
(4) « *Selbsterlebte Tatsache* ». Ibid. p. 587.

Credo imposé du dehors, elle est immédiatement produite par cette expérience intérieure qui nous fait sentir que nous sommes sauvés. La foi ne s'approprie donc pas des vérités données, elle les fait. Elles ne sont que la traduction de ce que l'âme vit consciemment (1). La foi ne peut donc être qu'individuelle. Une dogmatique quelconque est une absurdité. Les protestants libéraux ont essayé de diminuer ou d'estomper les vérités à croire, les protestants positifs ou conservateurs, se sont montrés plus rigoureux, mais les uns et les autres, nous dit tranquillement W. Herrmann, n'ont pas remarqué qu'ils transformaient l'évangélisme en catholicisme. On n'est pas protestant parce qu'on accepte plus ou moins de dogmes. Dès qu'on admet qu'il existe un enseignement ecclésiastique, une doctrine (*Kirchenlehre*) et qu'il faut la croire, on est en principe *catholique*. Le protestantisme mettant le salut dans un fait intérieur, se tue lui-même dès qu'il rattache ce fait, comme un résultat ou comme une conséquence, à l'acceptation préalable d'un *Credo*.

Mais, objectera-t-on, les réformateurs ont, dès l'origine, codifié leur doctrine en profession de foi, en catéchisme, en articles ; ils ont rédigé laborieusement l'*Augustana* et la *Défense de l'Augustana ;* ils se sont divisés sur des interprétations théoriques du symbole ; Luther a signé les articles de Schwabach (1529) contre les sacramentaires ; il a péniblement travaillé aux formules de concorde de Marbourg, sans parvenir à s'entendre avec les zwingliens sur la question de la Cène ; l'idée d'une orthodoxie, d'une doctrine à croire, d'une révélation divine, est tellement enracinée chez les réformateurs que sans elle ils ne conçoivent ni le christianisme ni la religion. Ils ne croient pas tout à fait la même chose que les catholiques, mais c'est bien une foi et une doctrine qu'ils entendent opposer à une autre ; c'est un *Credo* plus authentique et plus chrétien qu'ils proclament en face du *Credo* adultéré des papistes. On ne comprend rien à leur activité si on nie ce point essentiel.

Eh bien ! répond le protestant W. Herrmann, c'est justement ce point essentiel qu'il faut nier. La croyance à une doctrine, la néces-

(1) Ibid.

sité d'admettre un code de vérités, l'existence d'un *Credo* théorique, ce sont là, dans le protestantisme, les symptômes du mal héréditaire (*Erbübel*), ce sont les restes du catholicisme, en opposition formelle, radicale, avec l'essence même de la Réforme (1).

Mais les réformateurs eux-mêmes ? Dès le début, nous dit-on, la dogmatique protestante s'est embrouillée dans une contradiction. Les doctrines pour lesquelles on demandait l'adhésion de foi ne pouvaient pas être admises comme on le demandait, d'après le principe fondamental de la Réforme (2). Pour les réformateurs, la foi, la seule foi valable était la persuasion, la conviction personnelle, jaillissant librement du cœur. L'objet de cette foi ne pouvait donc être rien d'autre que la réalité vécue, expérimentée dans l'acte lui-même. Comme tout état de conscience la foi était, en droit, indépendante des théories préalables. Elle était immédiate, comme le fait de se sentir mouillé ou transi. Elle était donc son propre objet. La croyance intellectuelle à un *Credo* est tout à fait inconciliable avec cette notion de la foi. Il ne peut donc pas y avoir de doctrines à croire dans le protestantisme. Ritschl qui a essayé de refaire un petit code de propositions historiques, extraites de l'évangile, et de le présenter ensuite comme le résidu inaliénable de la foi protestante, Ritschl est inconsciemment retombé dans le catholicisme (3). La routine séculaire l'a, lui aussi, entraîné. Une dogmatique protestante est une aberration, une quadrature du cercle (4). C'est une vieille idole catholique, à laquelle on était si habitué qu'il a fallu des siècles pour remarquer qu'elle était creuse. Le principe protestant c'est que la foi, la confiance joyeuse dans notre libération, par elle-même et parce qu'elle est cette confiance, s'identifie avec cette libération, comme la persuasion qu'on est heureux est le bonheur même.

Pas de dogmatique, à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom,

---

(1) Ibid. pp. 614, 609.

(2) « Von Anfang an hat die protestantische Dogmatik an dem Widerspruch gekrankt dass die Lehren, für die sie Glauben forderte, so nicht geglaubt werden könnten, wie es der Grundsatz der Reformation verlangte ». Ibid. p. 609.

(3) Ibid. p. 614.

(4) Ibid. pp. 617, 619.

la description psychologique de l'acte de foi libérateur. Pas de théologie. Dès qu'on en fait, on est catholique. A l'époque de la Réforme on croyait que le dissentiment entre les romains et les protestants tenait à un détail. Le protestant cherchait la somme des doctrines à croire dans l'Ecriture seule, c'était le fameux principe scripturaire. Le romain ou le papiste, affirmait que la somme des doctrines à croire ne se trouve pas seulement dans l'Ecriture mais aussi dans la tradition. Or, nous dit Hermann, et avec lui presque tous les théoriciens radicaux du protestantisme, ces deux conceptions étaient au fond toutes deux catholiques (1). C'est l'idée même d'un corps de doctrine orthodoxe qu'il faut supprimer, si on désire devenir vraiment protestant, et rester fidèle à la pensée profonde des réformateurs, pensée si profonde qu'ils n'étaient pas encore parvenus à la formuler eux-mêmes et qu'elle gisait au-dessous d'une épaisse couche de sédiments traditionnels et catholiques.

Pas de *Credo,* pas d'orthodoxie, pas de théologie, il y a là de quoi ruiner, de quoi couper par la racine la conception du christianisme que les Eglises évangéliques, aujourd'hui encore, essaient de prêcher à la masse (2). Il n'y a pas de doctrine à croire dans le vrai protestantisme ; il n'y a pas de dépôt à garder. Il n'y a donc pas d'Eglise. Si Luther avait été logique il aurait supprimé l'Eglise (3). Elle n'avait pas aucun sens dès qu'on admettait que le salut consistait dans une réalité expérimentale et intérieure, dans un état d'âme individuel. Que vient faire, dès lors, cette société à laquelle on est tenu d'*appartenir* pour être sauvé ? Elle n'est plus rien qu'une collectivité anonyme ; elle n'a plus rien de visible ; elle n'est dotée d'aucune autorité. Si j'affirme qu'on est sauvé de la faim par le rassasiement, et si j'ajoute que chacun peut se procurer par lui-même ce rassasiement, j'ai enlevé toute raison d'être à toutes les organisations de ravitaillement. L'Eglise comme établissement de salut (4), comme société surnaturelle dispensa-

(1) Ibid. pp. 587-589.
(2) « Damit ist der Auffassung des Christentums, die auch die evangelischen Kirchen im ganzen im Volke zu verbreiten suchen, die Axt an die Wurzel gelegt ». p. 610.
(3) P. 586.
(4) « Heilsanstalt », Ibid.

trice de la grâce et de la justification, cette Eglise doit tomber dès qu'on admet la doctrine luthérienne fondamentale. Il ne peut plus en demeurer qu'une communauté libre, une réunion spontanée de volontaires, désireux de s'édifier mutuellement et de cultiver des souvenirs.

Les réformateurs ont donc méconnu leur propre pensée quand ils ont voulu faire de l'Eglise le seul chemin du salut, quand ils se sont imaginé qu'il fallait lui obéir : tout cela c'était catholique. *Sie waren damit im wesentlichen katholisch* (1).

Les théologiens protestants ont entièrement perverti la conception luthérienne. Luther lui-même ne l'a entrevue que dans un bref éclair et il n'a pu secouer le joug du passé. Les polémistes et les théoriciens de la Réforme n'ont donc « jamais été protestants » (2) et il a fallu les assauts de la dogmatique rationaliste, et le génie de Schleiermacher pour supprimer tout le catholicisme incrusté dans le luthéranisme même. Les rationalistes avaient minimisé la doctrine et ils avaient réduit le Christ aux proportions d'un homme de haute valeur morale. Ils avaient substitué la raison à la croyance et la science à la révélation. Kant délivra les consciences de l'obligation d'obéir à une autorité étrangère et supprima l'hétéronomie, en montrant qu'elle était incompatible avec la vraie morale. Dès lors le terrain était déblayé, et Schleiermacher put annoncer, conformément à la première pensée du protestantisme, que la foi n'avait rien de commun avec la croyance à une révélation ; qu'elle n'exigeait aucune obéissance intellectuelle ; qu'elle n'avait pas d'objet distinct d'elle-même, qu'elle ne se réclamait d'aucune Eglise, ne se fondait sur aucune autorité, n'imposait par elle-même aucun rite, aucun culte, aucune tradition disciplinaire, bref qu'elle n'était pas autre chose que l'essence spirituelle de l'homme prenant conscience d'elle-même et s'épanouissant en vie plénière, (*ein geistiges Wesen zu seinem vollen Leben erwacht*) (3).

Il serait curieux de voir comment pareille conception s'harmonise avec cet idéal chrétien dont s'enchantent les partisans de la

(1) P. 587.
(2) P. 589.
(3) P. 594.

Haute Eglise. L'évolution interne du luthéranisme a conduit Herrmann, et avec lui l'immense majorité des critiques, à la négation pure et simple de tout le contenu primitif de la Réforme. On a traité celle-ci, comme elle avait traité l'ancienne Eglise. A force de suppression, elle prétendait au XVI^me^ siècle retrouver la pensée chrétienne et le culte en esprit et en vérité : le monde des fidèles s'était égaré, ses pasteurs l'avaient perverti. On cherchait la religion du Christ à l'état pur... et on découvrait des corruptions presque contemporaines des origines : l'épître de S. Jacques, p. ex. Et voici que la même critique, parfois dans les mêmes mots, s'attaque au principe protestant lui-même. Lui aussi, il faut le retrouver à l'état pur ; lui aussi a été corrompu dès les origines, et c'est par des suppressions de plus en plus radicales qu'on se flatte d'obtenir une solution non adultérée. Le procédé fait songer à celui des chirurgiens qui pour guérir un malade le mutileraient progressivement, et qui, supprimant tout ce qui est gangrène et pourriture, tout ce qui risque de s'infecter et de se corrompre. triompheraient au moment précis où la maladie serait rendue impossible par la disparition même du patient.

Ces négations avaient de la vogue, avant la guerre. Aujourd'hui elles trouveraient sans doute moins d'approbateurs empressés.

Nous voudrions n'en tirer qu'une seule conclusion.

Il est bien difficile de savoir ce que veut dire l'épithète de luthérien. Il n'est pas plus aisé de comprendre ce que veut dire le mot « évangélique ».

Le luthéranisme ou le christianisme évangélique apparaît comme un système religieux fondé sur la foi, la foi intérieure dans la promesse. On nous assure que la seule manière dont Dieu daigne entrer en rapport avec l'homme, c'est un message de pardon, et que l'homme n'a rien d'autre à faire qu'à recevoir ce message par la foi. Ce n'est peut-être pas très clair mais c'est très simple et la conclusion logique c'est que les sacrements n'ont plus aucun rôle mystérieux et objectif ; qu'ils n'effectuent plus rien par eux-mêmes.

Et cependant, contre les négateurs radicaux, contre Zwingle et Œcolampade, Luther maintient la réalité des sacrements, et on rassemblerait des textes nombreux et imposants, dans lesquels il affirme leur caractère objectif. Les enfants sont baptisés bien

avant qu'ils ne puissent répondre par une foi consciente au message du pardon divin, et les vaudois ont bien tort, déclare Luther, d'estimer que ces enfants ne possèdent pas une foi réelle. Le Christ les bénit véritablement, comme il les bénissait jadis, il leur donne la foi et le royaume du ciel, à cause du prêtre qui les baptise « car la parole et l'action du prêtre sont la parole et l'œuvre du Christ lui-même » (1). Leur foi est donc bien en eux, elle est bien la leur, et c'est par le ministère d'autrui qu'ils l'ont acquise. Ainsi parle expressément Luther dans ses prédications.

Quelle est donc la vraie doctrine luthérienne des sacrements, et quand on dit qu'on se tient sur le terrain du *Luthertum,* est-on sûr d'être ailleurs que sur du sable mouvant ? (2)

Nous venons de voir que le geste du prêtre est le geste même du Christ, et cette phrase suffirait à fonder l'autorité spirituelle du clergé, elle suffirait à justifier le rôle des intermédiaires indispensables entre les âmes et Dieu, et ruinerait totalement le principe de l'union au Christ par la foi dans la promesse.

Et voici des déclarations tout opposées (3). « Chaque chrétien a le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, bien que le pape, les évêques, les curés et les moines proclament sans vergogne que ce pouvoir leur a été donné à eux seuls et non pas aux laïcs. C'est faux, tous les chrétiens, tous les croyants ont reçu le Saint-Esprit et tous ont le même pouvoir. Je comprends, me dites-vous, je puis donc moi aussi entendre les confessions, baptiser, et distribuer le sacrement ? Non, car Saint Paul a dit : Que tout se passe avec ordre et décence. Si chacun voulait entendre les confessions,

---

(1) *Kirchenpostille, Erl.* 11. 63, (Sermon sur *Mt.* 8. 1-13).

(2) Les variations de l'*Augustana* sont le fait de Mélanchthon, mais elles donnent à réfléchir sur le peu de fermeté de ces confessions doctrinales. En 1530 l'article 10 porte : « de coena domini docent quod corpus et sanguis Christi vere adsint et distribuantur vescentibus in coena domini et improbant secus docentes ». Mais en 1540 la *Confessio variata* nous donne: « de coena domini docent quod cum pane et vino vere exhibeantur corpus et sanguis Christi vescentibus in coena domini ». On sait les querelles que suscita cette altération de texte. En 1536 Bucer avait déjà fait accepter par Luther qui ne remarqua pas l'équivoque une formule tout aussi astucieuse.

(3) Sermon pour le 1er Dimanche après Pâques, sur *Jo.* 20. 19-31, prononcé par Luther en 1522 à Borna Cfr. *Kirchenpostille, Erl.* 11. 348.

baptiser, distribuer le sacrement, comment s'arrangerait-on ? Si tout le monde voulait prêcher, qui serait encore là pour écouter ? Si tous prêchaient en même temps ce serait un vacarme incessant, comme celui des grenouilles. Aussi faut-il que les communautés choisissent quelqu'un qui soit capable de distribuer le sacrement, de prêcher, d'entendre les confessions et de baptiser. Nous avons tous ce pouvoir, mais personne ne peut se risquer à l'exercer publiquement si la communauté ne l'a pas désigné pour cela. Dès lors, je puis fort bien exercer ce pouvoir en secret et si mon voisin vient me trouver et me dit : « Mon cher, j'ai la conscience lourde, donne-moi l'absolution », je suis en droit de la lui donner. Mais il faut que tout cela se passe en secret. Car si je voulais m'installer dans l'Eglise, et un autre encore, et que tous nous prétendions recevoir les confessions, comment pourrait-on organiser la chose ?... »

Voilà qui est assez net. Le sacerdoce est supprimé comme institution exclusive. Le ministre n'est qu'un employé, toujours révocable, qui remplit une fonction que tout le monde pourrait remplir. En secret et d'homme à homme les prétendus pouvoirs sacerdotaux peuvent être exercés par n'importe quel croyant. C'est ce que Luther prêchait à Borna, en 1522. Il est superflu de noter que ce sacerdoce universel est la mort même de toute autorité dans l'Eglise (1).

L'ambiguïté et la contradiction ne sont pas moins apparentes quand il s'agit du rôle attribué à la tradition. Tantôt Luther réclame énergiquement le respect pour la vieille Eglise ; il fonde ses théories sur un texte de S. Augustin, bien mal cité d'ailleurs : *Non sacramentum justificat, sed fides sacramenti* (2), et il parle des Saints Pères avec une véritable déférence. Ce qu'il reproche aux papistes, c'est précisément d'avoir pris des libertés à l'égard de cette antiquité chrétiennne. Les conciles de Nicée ou de Chalcédoine sont pour lui des autorités.

Et pourtant les formules abondent — parfois dans le même

---

(1) Le *De abroganda missa privata* est tout entier écrit (1521) pour prouver la même thèse et les violences y sont perpétuelles. *Erl.* 6. 115-212. W. 8.

(2) *Erl.* 11. 63.

contexte — qui réduisent à rien la valeur des anciens usages et des vieilles croyances. « Même si tous les Pères et tous les conciles le disaient expressément, tu te garderas bien de l'admettre » (1). Ou bien : « Depuis des siècles, toute l'Eglise est dans l'erreur la plus damnable. Je ne croirai rien qui ne se trouve dans l'Ecriture, tout le reste est invention des hommes et ruse de Satan » (2).

Dès lors, encore une fois, que faut-il penser de celui qui se définit *luthérien ?* Et peut-on donner au fameux « principe scripturaire » lui-même une expression bien cohérente? Depuis longtemps les théologiens du protestantisme ont remarqué que ce principe était contradictoire (3). Les polémistes catholiques avaient d'ailleurs pressenti que ce point de doctrine était vulnérable chez leurs adversaires et ils n'ont cessé de leur demander ce qu'était cette Ecriture-Sainte, comment on savait qu'elle venait de Dieu, par quel procédé on y découvrait la révélation et surtout quelles règles assuraient l'unité d'interprétation d'un livre si évidemment obscur, si ambigu, si peu adapté aux fins d'un enseignement didactique et complet. Thomas Münzer a su ce qu'il en coûtait de suivre littéralement l'évangile. Zwingle prétendait rester fidèle à l'Ecriture, et les anabaptistes d'autrefois tout comme Carlstadt et Œcolampade. Et si Dieu traite avec l'homme sans intermédiaire, pourquoi nous faut-il le plus lourd et le plus incommode des médiateurs : un livre, entre lui et nous ? Les illuminés, que Luther fit châtier si cruellement, étaient dans la logique du système. La Bible devait suivre le même chemin que le pape. La lettre qui tue n'avait qu'à disparaître lorsque l'Esprit vivifiant remplissait l'âme.

Aujourd'hui d'ailleurs l'immense majorité des protestants a renoncé au fameux principe proclamé dans les débuts de la Réforme. Personne ne parvient à dire pourquoi devant un livre qu'aucune autorité protestante n'a le droit d'imposer, le croyant doit se soumettre, ni pourquoi dans ce livre, que rien ne lui prouve être complet, il est tenu de trouver toute sa religion.

Ce sont les protestants eux-mêmes qui ont fait ces objections.

---

(1) Ibid.

(2) *Erl.* 5. 53. W. 6. 525.

(3) HERRMANN, op. cit. parle de ce principe « die heute niemand mehr vertreten mag », p. 588.

« Si la Bible révèle clairement les doctrines qu'il nous faut croire pour être sauvés, qu'on nous les y montre, mais irrécusables, mais évidentes, comme il convient à des dogmes révélés et nécessaires au salut. Quelles sont ces doctrines ? Le catholique lit dans la Bible le droit divin des évêques, du pape, de l'Eglise, le mérite supérieur de l'ascétisme, l'efficacité de l'absolution sacerdotale, le sacrifice de la messe, la présence réelle du corps du Christ et autres choses encore ; vous contestez cette interprétation et vous avez raison, — c'est Félix Pécaut qui parle, protestant libéral s'adressant à des protestants orthodoxes, — mais ce conflit entre deux grandes fractions de la chrétienté, sur des points considérables, prouve déjà que la Bible n'est pas l'*Oracle évident,* que vous nous annonciez. Que sera-ce si nous mentionnons les grands et nombreux dissentiments qui, dès l'origine, ont éclaté au sein des sociétés de la Réforme et où les parties adverses en appellent invariablement à la prétendue évidence du texte sacré ? » Les sociniens, si nombreux et qui datent des origines même de la Réforme, les sociniens ont toujours affirmé que la Bible n'enseignait pas la divinité de Jésus-Christ et que sa mort n'était représentée que comme un bel exemple moral de résignation, de charité, d'endurance. De quel droit les écartera-t-on ?

« Et de plus quelle est l'autorité de la Bible ? Et où réside cette autorité ? Dans tous les livres ou seulement dans quelques-uns ? Dans tous à titre égal ou à des degrés inégaux ? Qu'est-ce qui est la Bible et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Tous les livres qui la composent sont-ils authentiques et de plus canoniques ? C'est-à-dire appartiennent-ils aux auteurs présumés, et font-ils légitimement partie du recueil divin ? Qui a formé ce recueil, qui a eu le droit de décider que tel livre était divin et méritait d'y entrer, que tel autre était humain et méritait d'être exclu ? Sur quel fondement repose ma foi à la divinité du recueil, dans son ensemble et à la divinité des parties ? En d'autres termes, l'autorité des oracles sacrés, sur quelle autorité repose-t-elle ? » (1)

---

(1) FÉLIX PÉCAUT, *Le Christianisme libéral et le miracle,* Paris, 1869, p. 43 sq. AUGUSTE SABATIER, *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit,* Paris, Fischbacher, pp. 280-331. On n'a pas attendu le XX^me^ siècle

La réponse à ces questions est nécessaire. La *Hochkirche* jusqu'à présent s'est bornée à dire vaguement qu'elle adoptait vis-à-vis de l'Ecriture-Sainte l'attitude sainement luthérienne — *gesund lutherisch* (1) — mais il est permis d'estimer que cette déclaration est bien ambiguë. Remarquons qu'il ne s'agit pas tant de justifier l'autorité de la Bible que de la définir, et si on peut à la rigueur affirmer des choses sans savoir pourquoi, il n'est pas tolérable qu'on affirme sans savoir quoi. Depuis quatre siècles, on demande aux protestants : Qu'est-ce que l'Ecriture Sainte ? Et comme ils n'osent pas parler de l'Eglise et de son autorité dans la définition de l'Ecriture, ils se bornent à traiter le problème comme résolu et à répéter les phrases de Luther · *Non potest fidelis christianus cogi ultra Sacram Scripturam* (2), au fidèle chrétien on ne peut rien imposer qui ne soit pas dans l'Ecriture. Celle-ci *est proprie jus divinum* (3), est proprement le droit divin. Il faut une révélation manifeste pour qu'on ait même la permission de croire plus que ce qui est dans l'Ecriture : *immo ex jure divino prohibemur credere nisi quod sit probatum vel per Scripturam vel per manifestam revelationem* (4). On ne nous dit pas d'ailleurs d'où vient cet étrange précepte ni comment il s'accorde avec le premier.

Attitude flottante vis-à-vis de l'Ecriture-Sainte ; position incertaine à l'égard des traditions. Ce n'est ni par la lettre ni par les traditions humaines qu'on édifie l'Eglise de Dieu, c'est par l'évangile. *Per litteram et humanas traditiones non aedificatur Ecclesia Christi sed per evangelium* (5). Il faut supprimer tous les articles de foi et toutes les pratiques qui ne sont pas sanctionnés par l'Ecriture. Le culte des reliques aurait dû être condamné depuis longtemps, parce qu'il est plein d'impostures diaboliques (6). Les pèle-

---

pour tirer ces conséquences. Tout le raisonnement de Pécaut se trouve déjà, presque mot à mot, dans Pighi, dès 1542, cfr. *Controversiarum praecipuarum... expositio,* Coloniae, fol. LXXI. v.

(1) Cfr. *H. K.* 1922, p. 4.

(2) *Erl.* op. var. arg. 3. 62. W. 2. 279. C'est la dispute de 1519 avec J. Eck.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

(5) W. 4. 415.

(6) Cfr. Art. Smalcald. ap. MÜLLER, op. cit. p. 304.

rinages, *carentes verbo Dei* (1), n'étant nulle part approuvés par l'Ecriture ont à disparaître. Satan les a favorisés. Ce sont choses horribles et détestables. Qu'on le répète en prêchant, qu'on le dise partout, et ils tomberont d'eux-mêmes. Les confréries, les associations pieuses ne sont que des inventions humaines, *sine verbo Dei,* sans appui dans l'Ecriture ; elles sont contraires au principe fondamental de la Rédemption. On ne peut pas les supporter. Qu'on les détruise. L'invocation des Saints est une erreur de l'Antéchrist, qui ruine, elle aussi, la Rédemption. Elle n'est commandée nulle part dans l'Ecriture, on n'en trouve dans la Bible aucun exemple. Même si cette invocation des Saints avait une valeur, il faudrait la rejeter; mais elle n'en a aucune,- elle est souverainement pernicieuse. Le culte des Saints doit disparaître : *cultus Sanctorum evanescet.* La messe, la messe romaine, *missa pontificia,* avec tout ce qui s'y passe et tout ce qu'elle a produit et tout ce qui s'y accroche, tout cela est intolérable ; nous ne pouvons le supporter, nous sommes contraints de le condamner. Les monastères, les chapitres de chanoines ne seront plus que des maisons d'éducation. Si on en fait des maisons de culte et de prière, il faut aussitôt les détruire, *vasta deserantur aut diruantur potius* (2), car ils sont contraires à la Rédemption, ce sont des rêveries humaines qui les ont fondés, et ils ne servent à rien.

Tout ceci est textuellement formulé dans les articles de Smalcalde. Et les articles de Smalcalde ne sont pas un sermon impétueux, une improvisation bouillante, mais un programme réfléchi, une série de propositions que les luthériens, les évangéliques, doivent présenter au futur concile. Ces articles sont signés par les plus illustres docteurs protestants des débuts de la Réforme : Bugenhagen, Spalatin, Osiander, Martin Bucer, Melanchthon, Brentius, etc.... Il est difficile d'invoquer encore une fois la chaleur du combat pour atténuer le sens réel de certaines expressions violentes. Et pourtant, même dans ces articles de Smalcalde, la position n'est pas très nette. Au moment où on vient de tailler si allègrement dans la tradition et les coutumes universelles de l'Eglise, on

---

(1) Ibid.
(2) Ibid. p. 306, Pars II, art. III, parag. 2.

invoque cette même tradition pour justifier l'élection des clercs : *sicut vetera exempla Ecclesiae et Patrum nos docent.* Au moment où on recommande de dévaster et de démolir les monastères et les chapitres des cathédrales, on ajoute qu'ils ont été fondés jadis par des ancêtres pieux, et dans la meilleure intention, *olim optima intentione majorum fundata.*

Au moment où on condamne âprement le culte des Saints, on ajoute cette phrase contradictoire : quand on aura supprimé de ce culte tout ce qui est idolâtrie, le reste sera sans danger.... et disparaîtra rapidement, *reliqua veneratio periculo carebit et cito oblivioni tradetur.* Dès que ce culte ne sera plus compris comme un moyen de se procurer des avantages, dès qu'il ne sera plus qu'un hommage rendu et un témoignage de reconnaissance, il tombera en désuétude et personne ne s'occupera plus d'honorer les Saints *ex mera caritate nemo ipsorum facile recordabitur nec eos colet....* et ce sera très bien fait.

Au moment où on jette au ruisseau les reliques, « qui ont fait rire le diable », *quæ diabolo risum excitarunt,* et dans lesquelles on a parfois découvert des ossements de chiens ou de chevaux, *canum et equorum ossa,* on ajoute pourtant que ce culte des reliques n'était peut-être pas tout à fait à blâmer, *licet aliquid forte laudandum fuisset.*

Et dans le petit catéchisme de 1520, Luther recommande de faire apprendre au peuple sous une forme stéréotypée le décalogue, le symbole et le *Pater,* parce que les Saints Pères en ont agi de la sorte et que nous devons imiter leur diligence (1).

Aussi quand la *Hochkirche* nous dit qu'à l'égard des traditions ecclésiastiques, des usages de la piété, elle est luthérienne, ou évangélique, nous craignons de ne pas comprendre le sens précis de ce terme et nous souhaiterions des explications, qu'on ne nous donne pas.

On pourrait continuer cet exposé. Luther condamnant d'une part l'ascétisme, et le justifiant d'autre part, ne fût-ce qu'en raison de ses attaques violentes contre la nature humaine, totalement viciée depuis la chute originelle; Luther plaçant tout le salut dans

(1) Cfr. MÜLLER, op. cit. p. 350.

la foi joyeuse au message divin, et proscrivant les enthousiastes, comme il dit, ceux qui s'imaginent être sauvés parce que l'Esprit-Saint le leur a fait savoir intérieurement; Luther ne voulant pas qu'une autorité s'interpose entre le fidèle et la Bible et Luther affirmant que les sacramentaires sont hérétiques et n'ont pas le droit de lire dans la Bible ce qu'ils y trouvent.

Quand un fil se brise au milieu d'un tricot, on peut détruire lentement tout le travail déjà effectué. Il suffit de tirer incessamment sur ce fil et de le faire revenir par tous les endroits où il a passé. Ce retour aux origines, c'est la mort même du tissu, et le dernier point du tricot sera défait par le principe même qui a déterminé la déchirure initiale. Aujourd'hui le travail est déjà bien avancé dans le protestantisme luthérien ou calviniste, car, malgré les affirmations d'ailleurs sincères, les calvinistes et les luthériens ne se sentent plus en désaccord foncier. Mélanchthon déjà élaborait des formules de concilation. L'indifférence dogmatique a mieux réussi que la finesse des théologiens réformés ou les injonctions des gouvernements politiques. A force de vouloir revenir aux origines, on a décousu jusqu'au dernier point; à force de vouloir en ramener la pâte à son stade initial, on a pulvérisé la vase de céramique et on en a refait de l'argile amorphe. « Nous sommes donc dans le fil du protestantisme.... en supprimant tout intermédiaire entre Dieu et l'homme, soit race, soit Eglise, soit livre surnaturel, soit révélation miraculeuse, soit Révélateur » (1). C'est un protestant qui parle. Le dernier degré de cette « purification » que fut la Réforme, c'est donc d'éliminer le Christ lui-même, en tant qu'intermédiaire absolu. Il sera un pédagogue utile, un exemple émouvant, un docteur subtil ou tendre, ou peut-être un visionnaire apocalytique, subissant la contagion des prophètes de l'époque et désireux, comme Jean le Baptiste, d'annoncer que « tout va bientôt finir ». Mais il ne peut plus s'interposer entre l'âme et Dieu, que ce soit le Dieu du panthéiste ou de l'agnostique, que ce soit le grand Inconscient ou l'Univers. Jésus n'est pas un absolu, et le christianisme subsiste sans le Christ. Jésus n'appartient pas à l'évangile qu'il annonce. Il n'est qu'un messager, et c'est Jean le Théologien, l'auteur du quatrième évangile qui, après Paul de

(1) PÉCAUT, op. cit. p. 59.

Tarse, s'imaginera que le Christ s'est prêché lui-même et a fait de la croyance au mystère de sa personne la condition du salut.

Voilà un terrain bien déblayé, et seule la logique s'est chargée du nettoyage.

Les réformateurs avaient cru découvrir une autre autorité possible que l'autorité souveraine de l'Eglise. « Sur ce point capital leur espoir a été complètement déçu. Leur principe était plus grand que leurs idées, plus grand qu'eux-mêmes ; du premier pas il devait les conduire à un second, du second à un troisième et ainsi de suite jusqu'où nous sommes. Etant posées les prémisses de Luther, de Zwingle et de Calvin, le mouvement actuel de la pensée religieuse en sortait inévitablement par une série de conséquences intermédiaires dont aucune ne pouvait offrir un ferme point d'arrêt. On vit à l'épreuve l'autorité de la Bible infaillible et de la Révélation surnaturelle fléchir... comme autrefois avaient fléchi l'autorité de l'Eglise et celle de la Loi mosaïque. L'homme religieux, en prenant possession de lui-même et de ses vrais principes, en grandissant, faisait éclater les vêtements trop étroits, qui avaient convenu à son enfance : un jour il s'était senti assez fort pour connaître et servir Dieu sans la tutelle de la théocratie juive ; un autre jour il avait secoué la tutelle de l'Eglise ; plus tard il laissait tomber comme un appui inutile ou vermoulu l'autorité du Livre, de la Doctrine, de la Personne miraculeuse (c'est-à-dire du Christ). Tour à tour fils d'Abraham, fils de l'Eglise, fils du Livre, il se découvre enfin homme libre et fils de Dieu » (1).

Je ne sais pas si dans des conditions spéciales d'inanition l'estomac arriverait à se digérer lui-même, mais il semble bien que, dans le domaine spirituel, le protestantisme ait réussi cette expérience et qu'après avoir supprimé les corruptions qu'il découvrait dans l'Eglise il ait fini par découvrir que l'Eglise était elle-même une corruption. Il est sûr que les procédés de filtrage et d'échenillage et d'émondage, poussés à bout, ne s'arrêtent qu'au néant.

Si le protestantisme est une tentative de régénération du christianisme, s'il est une sorte de thérapeutique appliquée à une Eglise prétendûment malade ; une manière de raviver parmi nous la foi

---

(1) Ibid, p. 60.

et la pratique des premiers croyants, il faut dire que rien n'a été mieux réfuté par l'histoire, que rien n'est plus périmé, plus confondu, plus définitivement condamné par l'évolution même de son principe, et que le protestantisme n'a eu besoin que de lui pour cesser d'être. Une méthode se juge, non sur la réclame qu'on fait autour d'elle, mais sur les résultats qu'elle obtient. Un procédé qu'on déclare efficace pour rendre la santé à un malade, et qui, bien appliqué, tue le patient, est jugé par cela même. Et les déclamations n'y changent rien.

Oui ou non, S. Augustin, S. Cyprien, S. Ambroise, S. Jérôme et tant d'autres Saints Pères qu'invoquaient les luthériens dans l'*Apologie de la Confession d'Augsbourg ;* oui ou non, S. Ignace d'Antioche et S. Justin, revenant parmi nous, estimeraient-ils que la situation de l'Eglise protestante est bien celle de l'Eglise des origines, « une religion sans prêtres, ni sacrifice, sans autorité extérieure, ni lois, sans cérémonies saintes, ni aucune de ces chaînes qui relient le monde futur au monde présent ? » (1) Ce n'est pas nous qui décrivons de cette manière l'Eglise protestante, c'est Adolphe Harnack, qui ajoute « Sans le savoir le protestantisme a modifié ou supprimé les formes qui existaient déjà aux temps apostoliques, p. ex. le jeûne, l'organisation de l'épiscopat et le diaconat, etc... ».

Il s'en félicite. Ignace d'Antioche en aurait senti le poids de sa chaîne alourdi. Harnack nous dit : « La Réforme du XVI^me^ siècle a été le plus grand et le plus salutaire des mouvements. Les transformations qu'a apportées le XIX^me^ siècle s'effacent auprès de celle-ci. Que signifient toutes nos découvertes, nos inventions et nos progrès dans la culture extérieure, en comparaison de ce fait que maintenant trente millions d'Allemands et encore plus de chrétiens hors d'Allemagne ont une religion sans prêtres, sans sacrifices, sans dogmes et sans cérémonies !.. » (2)

Et qu'a-t-on mis à la place ? Rien. « Le protestantisme n'a rien créé de nouveau ».

Et c'est ce progrès qu'on célèbre. Les formules elles-mêmes refu-

---

(1) *Das Wesen des Christentums*, 1908, p. 178.
(2) Ibid, p. 167.

sent de servir de véhicule aux contradictions dont on voudrait les charger. Un progrès ! Harnack essaie d'en donner la définition et il nous déclare que pour qu'une religion progresse il faut qu'un réformateur vienne.... « qui la ramène en arrière » (1). Si c'est là la définition du progrès, je demande qu'on nous donne celle du recul...

Gardons aux mots leur sens et ne faussons pas les balances du langage. N'appelons pas une mutilation une délivrance, et ne nous imaginons pas qu'on est d'autant plus vrai qu'on est plus réduit et plus dépouillé. Harnack compte une à une les victoires du principe protestant. Le droit divin des Eglises fut détruit, l'autorité extérieure, celle des conciles, des prêtres, de la tradition ecclésiastique fut détruite, l'autorité de la Bible ne fut maintenue que par erreur, le progrès devait la détruire comme les autres. Tout le service divin avec sa magnificence, ses éléments sacrés ou demi-sacrés, ses rites extérieurs et ses processions, fut condamné. C'était une question secondaire de savoir combien de ces formes extérieures on pouvait garder dans un but esthétique ou pédagogique. La doctrine des sacrements, l'idée que la grâce et le secours de Dieu sont d'une manière mystérieuse, liés à des objets matériels, cette doctrine fut entièrement rejetée comme un attentat contre la majesté de Dieu et comme une servitude pour les âmes. Puisque les jeûnes et les mortifications sont sans valeur devant Dieu, qu'ils ne sont pas utiles à nos frères, qu'enfin Dieu est le Créateur de toutes choses, l'humanité doit être délivrée du joug de l'ascétisme (2). Et le protestantisme a brisé ce joug, malgré les milliers de moines de la Thébaïde, malgré les stylites de l'Eglise grecque, et les abbayes bénédictines d'Occident, malgré les premiers apôtres de la Germanie, et les vieux baptiseurs de notre Europe.

Oui, ce christianisme est une religion *réduite,* comme on nous l'assure ; mais quelle étrange philosophie que celle qui voit un

---

(1) Cette expression se trouve dans *L'Essence du Christianisme,* traduction de 1902, chez Fischbacher. Paris, p. 284. Elle n'est pas très exacte littéralement, mais je crois qu'elle rend assez fidèlement le sens général de la « réduction critique » dont parle Harnack, et elle n'a pas semblé violente au traducteur protestant. Le texte allemand porte: « der sie auf sichselbst reduziert », op. cit. p. 169.

(2) *Die Menschheit von dem Banne der Askese befreit,* op. cit. pp. 175, 176.

enrichissement dans la réduction, et un progrès dans la marche en arrière !

Un cancer est aussi un agent de réduction. La carie réduit la la denture, et les chenilles tout comme les échenilleurs diminuent le nombre de feuilles sur les arbres.

Il ne suffit dons pas de constater que beaucoup de choses ont été détruites par la Réforme. Cette constatation n'est pas en soi glorieuse. Le Khan des Mongols, Ogotaï, répondait à l'ambassadeur du Saint Siège : « Avec le secours de Dieu nous détruirons toute la terre de l'Orient à l'Occident ». Ces paroles sont des messagères de catastrophes. Il est très facile de détruire une moisson et même d'incendier une forêt, une étincelle y suffit, mais la diminution n'est jamais, en soi, morale ni chrétienne. Toute diminution doit être la condition d'un enrichissement, sinon elle est impie. C'est le péché contre l'être et la vie. Et on cherche sans parvenir à le trouver ailleurs que dans les mots, on cherche de quel enrichissement la Réforme peut se prévaloir depuis les grands « échenillages » qu'elle a pratiqués dans le vieil arbre catholique.

La *Hochkirche* trouve qu'on est allé trop loin dans la voie des suppressions. Elle ne nous dit pas d'après quel principe elle juge qu'il y a eu excès, ni à quel moment les suppressions cessent d'être légitimes.

D'autres, affirmant qu'ils sont parfaits luthériens eux aussi, déclarent que les destructions n'ont pas encore été assez profondes, assez radicales, et qu'il faut achever de pulvériser tout ce qui garde la figure d'un dogme établi ou d'une autorité solide.

« Nous désirons encore plus de liberté, encore plus d'individualisme dans les confessions et dans les doctrines. Nos cœurs ne peuvent pas être attachés à une Eglise, car celles qui aujourd'hui sont les meilleures peuvent demain, sous la pression de conditions politiques ou sociales différentes, faire place à d'autres organisations. Chez nous celui qui dépend d'une telle Eglise est comme s'il n'en dépendait pas » (1).

C'est dire que l'Eglise n'est qu'un simulacre provisoire, un bâtiment loué à bail et non pas la demeure construite par la famille, pour l'abriter à jamais.

---

(1) HARNACK, op. cit. p. 173.

« Il faut faire table rase, ajoute-t-on ; il faut séparer le dogme de l'évangile ; il faut supprimer l'ancien dogme de la Trinité et celui des deux natures du Christ ; il faut laisser l'ancien testament en dehors du christianisme, il faut même tailler dans le nouveau, comment Luther n'a-t-il pas vu que toutes ces destructions sortaient logiquement de son principe fondamental ? Si on n'achève pas toutes ces destructions le protestantisme risque de devenir une misérable doublure du catholicisme » (1).

Incohérence ! On vient de nous dire que la marche du progrès religieux est vers l'arrière, que les formes religieuses doivent être ramenées à leur origine par ceux qui veulent les perfectionner et qu'on ne trouve jamais les choses plus vraies et plus pures qu'à leur source. Dès lors ne faudrait-il pas appliquer cette belle théorie à la réforme du protestantisme lui-même ? Il est illogique de prétendre que l'Eglise ramenée par Luther aux origines, s'en est trouvée beaucoup mieux, et que le protestantisme, lui, pour s'améliorer, doit continuer à se développer en avant et tirer toujours de nouvelles conséquences. Bien plus, c'est au moment où on dit qu'il faut aller en arrière pour se régénérer, c'est au moment où Harnack formule cette étrange théorie, qu'il assure, sans prendre garde à la contradiction, que le protestantisme ne reviendra jamais au pape ni au prêtre-moine « parce que le protestantisme ne saurait retourner en arrière ». Il est donc condamné.

Après cela qu'on nous parle de la décadence des nations latines, vieux cliché digne d'un mauvais instituteur de village, ou qu'on nous dépeigne l'Eglise romaine « toute rongée à l'intérieur », pleine de polythéisme, d'inertie, de superstitions saugrenues et d'égoïsme pieux, cela n'a pas d'importance, et ceux qui savent ce que pèsent ces discours, laissent à la vie le soin d'en montrer le mensonge (2).

Il ne s'agit pas ici de polémique ; il ne s'agit que de définition.

Luthérien, évangélique, sainement luthérien, sincèrement évangélique, ce sont là des mots nuageux, des termes flottants, derrière lesquels on peut cacher le radicalisme religieux des monistes et

---

(1) Ibid. p. 183: « droht der Protestantismus zu einer kümmerlichen Doublette des Katholizismus zu werden ».

(2) Ibid, p. 163.

la ferveur dévote des *Hochkirchler*. Nous sommes peut-être excusables de demander qu'on les précise. Disant un peu tout ce qu'on veut leur faire dire, ils ne doivent pas attirer par eux-mêmes les défiances ni provoquer les enthousiasmes, et nous les considérerons quand la *Hochkirche* s'en sert, comme des appellations provisoires et commodes, qui permettent de gagner du temps, de réfléchir et de se recueillir dans le secret.

CHAPITRE QUATRIÈME

QU'EST-CE QU'UN CATHOLIQUE ?

Dans un livre peu suspect de partialité pour l'Eglise romaine, Paul Sabatier, l'historien de S. François d'Assise, écrivait il y a une douzaine d'années ces lignes, qui dépassent l'horizon de la simple polémique :

« Le catholique dit à Dieu, *Notre Père ;* mais quand il parle de l'Eglise, il dit *Notre Mère,* et c'est celle-ci qu'il voit dès son premier regard, penchée sur son berceau, et c'est elle qui lui apprend à bégayer le nom du Père céleste. La communion du catholique avec l'Eglise n'est pas le résultat d'un acte de volonté ou d'un raisonnement, c'est le fait initial de sa vie morale. Il croit en elle tout aussi naturellement que le nouveau-né croit en sa mère. L'Eglise prend possession de son âme, si vite et si complètement que, dans son expérience, l'Eglise et son âme ne sont pas seulement inséparables, mais qu'elles ont en quelque sorte une seule et même existence.

La méconnaissance de ce fait fondamental explique l'échec de la propagande anticatholique. Il n'est pas très difficile d'arracher des individus ou des groupes d'individus à toute influence ecclésiastique ; mais on n'a pas plus réussi, que je sache, à leur donner un nouveau milieu spirituel, qu'on ne peut donner une mère à des orphelins » (1).

La question qui divise les protestants et les catholiques n'est pas une question secondaire, un petit détail de culte ni même une divergence accidentelle dans les conséquences d'une doctrine. La division est totale, malgré le désir sincère des cœurs qui voudraient

(1) *L'orientation religieuse de la France actuelle,* Paris, 1911, p. 314, note 1.

se rapprocher, et cette division est d'ordre dogmatique. Elle tient à la conception même que de part et d'autre on a de l'Eglise (1).

J'ai interrogé à brûle-pourpoint des centaines de catholiques, leur posant toujours la même question : Vous êtes catholique ? — Oui. — Qu'est-ce qu'un catholique ?... A part quelques-uns qui s'imaginaient devoir donner des réponses savantes et qui s'embarrassaient, tous ont défini le catholique par l'Eglise. Etre catholique c'est être dans la vraie Eglise ; c'est être avec l'Eglise et le pape ; c'est être dans l'Eglise des apôtres. Il leur semble qu'en dehors de l'Eglise, le fidèle n'a plus aucune signification : résidu inintelligible, être inconscient, particule amorphe détachée du grand tout (2).

Ceci demande à être compris. Les protestants ne découvriront que folie chez les fidèles de Rome tant qu'ils ne consentiront pas, pour les juger, à se mettre à ce seul point de vue valable. Il n'y a pas une humble femme chez les catholiques qui ne désire, en mourant, recevoir les secours « de notre Mère la Sainte Eglise » et les lettres mortuaires des personnages les plus haut placés portent cette mention consolante. Le sort de l'Eglise est si intimement identifié par le catholique à son propre destin qu'il se réjouit de tout ce qui la fait plus grande et qu'il pleure, très réellement — je l'ai vu — parce que, dans quelque lointaine République, il apprend que l'Eglise, la Sainte Eglise sa Mère, est persécutée ou proscrite. On connaît l'histoire de ce boyard empalé par ordre d'Ivan le terrible et qui, pendant toute la durée de son atroce agonie, ne cessa de répéter : Que Dieu protège le tsar. Cette fidélité absolue, plus forte que la mort, le catholicisme la voue à son Eglise et il faut bien dire que dans la presque totalité des cas, il trouve cette fidélité très douce et ne comprend pas qu'elle puisse passer pour une servitude.

Il a été baptisé dans l'Eglise, instruit par l'Eglise, il se sait et il se sent rattaché, sans aucune interruption, à la piété des apôtres et à leur doctrine ; il est persuadé que c'est l'Eglise qui a reçu

---

(1) On s'en est aperçu dès les débuts de la Réforme. Cfr. ALBERTUS PIGHIUS, *Controversiarum praecipuarum in comitiis Ratisponensibus tractatarum luculenta expositio*, Coloniae, 1542, fol. LXIX.v.

(2) L'idée de cette enquête ingénue m'avait été suggérée par un passage du livre extrêmement instructif de W. WALLACE, *De l'Evangélisme au Catholicisme par la route des Indes*, trad. HUMBLET, Bruxelles, 1921, pp. 240-242.

les promesses de salut, que c'est donc elle qui absout les péchés par les mains du prêtre, que c'est elle qui veille auprès des mourants et qui continue à intercéder pour eux, même lorsqu'ils sont défunts, *defuncti,* parce qu'elle a le droit de parler au Christ et au Père et de recommander les âmes, les *pauvres âmes* comme on dit en allemand, à Celui qui seul peut guérir même après le trépas, *cui soli competit medicinam praestare post mortem* (1). Le catholique se sait en communion étroite avec l'Eglise triomphante et avec l'Eglise souffrante ; il sait que tous les actes bons sont utiles à tous et que chacun trouve en autrui son débiteur et son créancier. Le prière qu'il fait le plus naturellement du monde c'est la prière « aux intentions de la Sainte Eglise ». Il faut avoir vu un pèlerinage de catholiques, à Rome ou à Lourdes par exemple, pour comprendre ce que représente à leurs yeux et à leur âme l'Eglise dont ils sont les enfants. On peut critiquer les pèlerinages, on peut, si on a l'esprit étroit et le cœur sec, parler de fanatisme quand les fidèles vont en pleurant baiser le pied du Saint-Pierre de bronze au Vatican, mais indépendamment des appréciations qu'on porte sur la valeur objective de leurs actes, on doit reconnaître la sincérité joyeuse, l'élan passionné, la dévotion spontanée qui portent toutes ces foules. Elles se meuvent avec aisance, avec liberté dans ces contraintes doctrinales et disciplinaires qui, du dehors, semblent des tyrannies. Et quand le catholique du Nord pénètre dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, quand il s'approche de la grande statue du porte-clefs séculaire, il se sent en union avec toute la grande Eglise et il serait sincèrement stupéfait qu'on appelât son geste, un geste de contrainte et d'esclavage. Après tout, il y a des chaînes qu'on porte avec joie, qu'on désire même et dont on est fier. Saint Paul en connaissait de pareilles et Polycarpe avait baisé celles du martyr Ignace, allant aux bêtes de l'amphithéâtre (2).

Et voici qu'un problème surgit et qu'une question se pose. Comment, dans les liens multiples et minutieux de la discipline

---

(1) *Sacramentarium Leonianum,* (ed. FELTOE) pp. 146, 113. (Mense octobri III).

(2) IGN. ANTIOCH *ad Polycarp.*, 2. 3.

ecclésiastique ; soumis à un clergé, qui ne fait rien pour voiler ses prérogatives ou pour atténuer ses droits surnaturels ; obéissant au curé, à l'évêque, au pape, au confesseur ; devant s'occuper de plaire aux saints patrons, de recevoir les sacrements, de chercher ses péchés, d'observer le carême, de croire à tous les dogmes ; tenu par l'autorité depuis le premier jour jusqu'au tombeau ; captif dans son esprit, dans sa conduite, dans ses jugements, dans ses actions ; comment le catholique peut-il considérer que le protestant n'est pas digne d'envie ? Comment sa situation à lui, lui paraît-elle infiniment plus riche, plus vraie, plus enivrante, plus divine, et pourquoi l'idée même d'une apostasie lui semble-t-elle sacrilège et absurde ? Pourquoi pleure-t-il cette apostasie comme un immense malheur et pourquoi plaint-il, de tout son cœur, celui qui s'égare « loin du bercail » ?

Il est visible que les petites explications superficielles n'expliquent rien du tout. Crainte de l'enfer, habitude de la sujétion, vigilance policière du clergé, menaces de représailles, difficulté pour un animal domestique de se réaccoutumer à la vie sauvage, on a dit tout cela, mais ceux qui se contentent de ces bouffonneries n'ont jamais compris l'ampleur du problème.

Au XVIII^me^ siècle les voltairiens expliquaient aussi la religion par les supercheries et l'ambition des prêtres, désireux de garder les ignorants sous leur loi (1). Aujourd'hui ces théories sont plus que démodées ; on en a montré l'absurdité foncière et seuls les ignorants en parlent encore.

Pour comprendre qu'un catholique, en apparence ligoté par des devoirs religieux sans nombre, puisse se mouvoir très aisément à l'intérieur de son système et se déclarer parfaitement libre, pour se représenter ce qu'il pense et ce qu'il sent, il faut se mettre, un instant au moins, à son point de vue, et ne pas récuser d'avance son témoignage.

C'est un fait que l'immense majorité des catholiques aiment leur Eglise, sans même distinguer cet amour de celui qu'ils ont pour le Christ. C'est un fait encore que, sauf quelques intellectuels gênés dans leur travail par des proscriptions ou des prescrip-

---

(1) Voir p. ex. *Le Testament du curé Meslier.*

tions doctrinales, pas un seul catholique ne se plaint de son Eglise. C'est un fait encore que, même parmi les savants que l'Index a parfois durement atteints, l'amour passionné de l'Eglise s'est montré plus fort que toutes les rancœurs. Et d'ailleurs ces petits conflits, très douloureux pour les personnes, n'ont pas l'importance qu'on leur attribue. Ils font du bruit parfois, mais l'Eglise, la grande Eglise catholique, est composée de millions de fidèles qui ne se plaignent nullement d'être gouvernés et qui se sont profondément réjouis quand le concile du Vatican a proclamé le pape infaillible. L'insuccès des rebelles, l'impuissance de Döllinger et de ses amis à remuer la masse, en est la preuve.

Pour comprendre cette situation, il faut examiner l'idée que le catholique se fait de l'Eglise, car c'est toujours au nom d'une idée qu'on se réconcilie ou qu'on se brouille avec les choses. L'idée qu'il se fait de la patrie poussera tel soldat au sacrifice joyeux et lui représentera la mort comme « le sort le plus beau » ; et l'idée qu'il se fait de la même patrie remplira de révolte tel communiste et de mépris tel réfractaire. La fidélité conjugale paraît une servitude intolérable au théoricien de l'amour libre ; mais elle semble infiniment douce et noble au fiancé loyal qui veut aimer jusqu'à la mort.

Quelle est donc l'idée catholique de l'Eglise ?

On ne peut pas comprendre une abeille sans la ruche, on ne peut pas même la définir en dehors de cette institution pour laquelle et par laquelle elle vit. Conçue indépendamment de la ruche, l'abeille est un petit monstre inintelligible, un tissu d'absurdités. Ni sa structure organique, ni ses mœurs, ni son activité, ni ses colères ne s'expliquent, à moins qu'on ne considère l'abeille comme une fonction de la ruche même. La feuille ne se comprend pas en dehors de la plante, la fourmi n'a aucun sens, si ce n'est dans et par la fourmilière. C'est le tout qui donne la forme aux parties. Le sommet d'une pyramide n'est tel que par la pyramide. Si on veut le considérer à part, ce n'est plus un sommet, ce n'est plus qu'un point quelconque.

Le catholique conçoit que très objectivement, très réellement, l'Eglise est la ruche, la fourmilière, dont lui, individu, fait partie. Et il lui paraît tout à fait absurde, sous prétexte de libération,

de transporter les prérogatives de la ruche à l'abeille, et celles de l'arbre à la feuille. Il lui semble que ce transfert est l'essence même du protestantisme, et par conséquent la négation même de l'Eglise (1).

L'Eglise est infaillible, pense le catholique ; elle est vraie, elle est sainte en soi, comme la ruche voulue par Dieu. En tant qu'institution surnaturelle elle ne peut pas être défectueuse. Elle a les promesses de la vie éternelle. Cette prérogative, le protestant la transporte à l'individu, au fidèle. C'est lui qui est immédiatement instruit par Dieu, c'est lui qui interprète souverainement la Bible, c'est lui qui juge la doctrine et auquel « on ne peut rien imposer qu'il ne le veuille ». C'est lui qui a l'autorité et l'Eglise ne vit que pour autant qu'il le permet. C'est lui qui donne à l'Eglise une signification. L'abeille est devenue la ruche, mais l'abeille meurt de ce changement néfaste et la ruche est désertée.

L'Eglise pardonne, pense le catholique. Elle est toujours pleine de grâce et de miséricorde. Elle est le refuge et la vigueur, comme la ville est le refuge des citoyens, et l'armée la vigueur même du soldat. Aussi pour être délivré de ses péchés, c'est à l'Eglise qu'il recourt et même si sa contrition solitaire et muette, loin de tout prêtre visible, est efficace et purifiante, il sait bien que cette efficacité lui est venue de son union avec l'Eglise toujours présente et parce qu'il est rentré, lui le prodigue, dans la demeure du Père de famille. Tout pardon pour le catholique c'est un retour aux pieds de l'autorité légitime, c'est une réponse de l'Eglise. Elle seule peut réparer, comme c'est le corps tout entier qui travaille fiévreusement et qui souffre pour guérir la blessure d'un seul membre et pour recoudre les tissus que les chocs brutaux ont déchirés. Dire que le petit doigt se guérit tout seul, ou que les yeux ne souffrent pas quand les genoux se sont luxés, c'est méconnaître cette loi fondamentale que, dans un tout organique, rien n'est étranger à rien. C'est donc l'Eglise qui pardonne, c'est son délégué, le prêtre, bénit, consacré pour ce service ; c'est le ministre ayant juridiction qui seul peut prononcer la formule décisive et opérante. Il ne dira pas : « je souhaite qu'on te pardonne », ou « crois que tu es pardonné », ou « d'autres se sont relevés », mais tout tranquillement,

---

(1) Cfr. A. PIGHI, loc. cit.

comme la chose la plus simple du monde : « je t'absous de tous tes péchés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

Le protestant, supprimant la confession obligatoire et la réduisant à une confidence pieuse, a remis aux mains du fidèle le ministère de son propre pardon. Il a transféré à l'abeille la prérogative de la ruche, et de ce transfert l'une et l'autre sont mortes. Il n'y a plus de confession et l'Eglise protestante, au milieu des dénégations de ses propres fidèles, essaie péniblement aujourd'hui d'en restaurer du moins le simulacre.

L'Eglise enseigne. Elle est la Vérité, l'Absolu, le Terme. Il semble tout naturel au catholique, non pas peut-être de croire aux dogmes et d'admettre l'Ecriture, mais, si on croit une doctrine révélée et si on admet une Bible inspirée, de rapporter l'une et l'autre à l'Eglise. « Je crois fermement tout ce que vous avez révélé et que la Sainte Eglise me propose à croire ». A quoi servirait donc l'Eglise si elle n'était pas chargée de distribuer aux âmes le pain de l'esprit, si elle ne devait pas leur *administrer* la parole venue de Dieu ? Est-ce que le fidèle pourrait jamais, indépendamment de l'Eglise, se suffire, et s'il arrivait à conquérir sans elle les vérités du salut, l'Eglise serait-elle autre chose qu'une institution parasite ou superflue ? Est-ce que l'abeille peut n'être dans la ruche qu'un locataire ? Est-ce que, dans la fourmilière, la fourmi n'est qu'en pension ? Le protestant niant l'autorité doctrinale de l'Eglise et transférant à l'individu la prérogative de l'enseignement, le protestant a fait de l'abeille une ruche, et encore une fois, il a tué la doctrine en la dispersant, comme on tue un essaim en l'éparpillant.

Faut-il continuer ? Partout, dans les rites, dans les œuvres, dans les sacrements nous verrons le catholique se définir lui-même par son Eglise, par cette Eglise dont il est *membre*. Le mot n'est pas pour lui une métaphore usée, il garde son sens original et plein, celui que S. Paul lui donnait et avec S. Paul toute l'antiquité chrétienne.

Et parce qu'il est membre de l'Eglise, l'autorité, loin de lui apparaître comme un joug, reste pour lui la meilleure des tutelles et la plus efficace des sauvegardes. Depuis longtemps la sagesse des simples, contre toutes les déclamations des faux sages, a commenté en théorie et en pratique la fable de Menenius Agrippa,

sur la solidarité de tous les membres du corps, et sur les bienfaits de la discipline étroite que le corps entier impose à chacune des parties. Pour un tout organique, se désagréger c'est périr. Et plus l'unité de ce tout est vigoureuse, plus il est vivant et plus il est libre, libre d'agir avec joie, dans la santé et dans l'harmonie ; la même respiration, la même circulation, le même rythme et le même pas, gouvernant, mesurant, unifiant tout l'ensemble.

Chose remarquable, le protestantisme serait une libération. Mais par millions les prétendus captifs l'ont repoussée avec horreur. Jadis on expliquait cet échec par les manœuvres politiques ou policières, par l'impossibilité d'une option sincère de la part des catholiques tyrannisés par leur clergé, ou par leurs princes. L'explication n'a jamais rien valu, mais aujourd'hui son insuffisance est notoire. Il est trop clair que les moyens de coercition physique ou morale manquent partout au clergé. Les catholiques sont catholiques parce qu'ils veulent l'être, et les essais d'apostolat protestant chez nous n'ont, en réalité, rien produit du tout. Je me rappelle que jadis, à Bruxelles, sur les boulevards, le dimanche, on distribuait parfois de petits tracts évangéliques, où on parlait *de* Christ, de la Bible, et discrètement des corruptions et des tyrannies romaines. Ceux qui payaient cette propagande en attendaient sans doute quelque fruit, et cet espoir permet de mesurer l'ampleur de leur illusion. Croire que le peuple catholique d'une grande ville, — je prends à dessein cet exemple pour bien montrer qu'il s'agit de catholiques éclairés, — croire que ce peuple catholique, conscient de son passé séculaire, fier de ses cathédrales, de son art religieux, de sa dévotion, de ses sacrements, de son clergé, profondément attaché, avec amour, au Pontife Romain et à l'universalité de l'Eglise ; croire que ce peuple, qui vient de chanter son *Credo* ou son *Tantum ergo* sous les voûtes gothiques, qui a entendu, en rangs serrés, la station du carême, et qui demain va fêter Pâques ; croire que ces fidèles sont des captifs tenus en servitude par des négriers et des exploiteurs, et qu'avec de petits papiers imprimés, avec des formules de prêche et des propos de pasteur doucereux, on va les pousser à la révolte, c'est plus qu'une erreur de tactique, c'est la preuve d'une totale incompréhension des choses. Le catholique est très fier de son Eglise, non pas peut-être de ce qu'elle est en fait dans son voisinage immédiat,

mais de ce qu'elle est par institution divine, de ce qu'elle a réalisé, de ce qu'elle réalisera encore, de tout ce qu'elle lui a donné de biens, et de la vie qui lui est venue par elle. Elle est pour lui, plus que la compagne de bonne route, et pour en parler il emploiera les formules que le Baptiste prononçait dans son désert en songeant à Celui qui devait venir. D'ailleurs les faits, quand on consent à les examiner, donnent raison au catholique. Passer au protestantisme, ce n'est pas, quoiqu'il semble, augmenter sa liberté. Je parle de liberté surnaturelle et chrétienne, la liberté d'aller à Dieu et non d'échapper à des désagréments. Le catholique est persuadé que nulle part mieux que dans son Eglise hiérarchique, il n'aura l'aisance d'allures et presque l'insouciance de la sécurité. Le « fort bien armé » garde la porte de la maison, une autorité existe et veille, *in pace sunt ea quae possidet* (1), on peut donc, en toute liberté vaquer aux choses divines et trouver Dieu de mille manières. Il y a là plus qu'un paradoxe. Le citoyen n'est jamais aussi libre que dans les pays où le gouvernement et la police ont assez d'autorité pour assurer l'ordre public. Le catholique estime qu'il en est ainsi dans son Eglise, et, sauf quelques défaillances individuelles, quelques cas isolés, toujours possibles, il trouve que l'autorité doctrinale et disciplinaire ne s'exerce jamais qu'au bénéfice de tous et de chacun. Voyez donc.

Le protestantisme qui se dit libérateur des âmes n'apporte avec lui que des prohibitions. Le *diruantur* (2) des articles de Smalcalde, ce mot barbare et cruel, sonne comme le marteau des démolisseurs partout où pénètre la Réforme.

Qui donc interdisait de chanter pendant l'office ? Qui donc défendait l'usage du latin dans la prière publique ? Qui a supprimé les vœux, les monastères, les pèlerinages, les reliques, le culte des Saints, la dévotion à la Sainte Vierge, le célibat clérical, l'ascétisme volontaire, les habits ecclésiastiques, le capuchon des moines tout comme la chasuble de l'officiant ? Qui a refusé aux chrétiens le droit de prier pour les morts ? Qui a brisé les bénitiers et fermé les chapelles des saints patrons ? Et supprimé le rosaire

---

(1) *Luc.* 11. 21.
(2) Cfr. MÜLLER, op. cit. p. 306.

et la bénédiction des cloches, et la dédicace des autels, et la consécration des palmes et les « innombrables impostures », comme on disait à Smalcalde, par lesquelles la piété des fidèles s'était entretenue depuis des siècles ? (1)

Les protestants déclarent que toutes ces suppressions étaient nécessaires. Jadis ils invoquaient, pour les justifier, un article de foi : la parfaite suffisance de la Rédemption et l'impossibilité de la compléter par des œuvres. Aujourd'hui la Rédemption n'est plus, pour la plupart de leurs docteurs, un dogme de foi; elle n'est plus qu'une expression outrancière et mal comprise ; on justifie toutes les suppressions de jadis en affirmant que les pratiques abolies étaient des survivances du paganisme ou qu'elles péchaient contre le bon goût, ou simplement comme Luther, qu'on n'arrive pas à les comprendre, *ego autem non intelligo* (2).

Nous ne discutons pas ces motifs. Il nous suffit de constater que la liberté d'action du chrétien est « *réduite* » par la Réforme, tout autant que le christianisme lui-même.

Le catholique ne comprend pas et ne peut pas admettre ces exclusives. Depuis des siècles, sa piété a les coudées franches dans l'Eglise hiérarchique, et les formes les plus variées de dévotion se sont épanouies à l'aise dans le champ du Père de famille.

Ceux-ci ont voulu servir le Seigneur en construisant une colonne et en s'installant au-dessus, pour passer le reste de leur vie dans la solitude et la prière. Et l'Eglise catholique a béni les stylites pour lesquels le protestantisme n'aurait jamais trouvé de place. Et sur les plates-formes de ces colonnes les deux S. Siméon et S. Daniel et Luc le Jeune et tous leurs émules anonymes ont proclamé que l'Eglise était accueillante et bonne et qu'elle laissait toute liberté aux cœurs sincères d'aller jusqu'à la limite de l'extravagance, dès que la foi et les mœurs n'étaient pas en péril. Les stylites sont une forme de la dévotion catholique (3). Nous la

---

(1) Antoine Florebelli a décrit l'état de la Suisse quand il la traversa en 1545, les croix renversées, les statues brisées, les églises vidées, ces églises où il ne reste que « tectum, parietes et pauca subsellia ». *Liber de auctoritate Ecclesiae*, Lugduni, 1546, p. 57.

(2) *Erl.* 5. 77. W. 6. 542.

(3) Cfr. p. ex. H. DELEHAYE, S. J. sur S. Luc le Jeune dans *Analecta Bollandiana*, 1909, pp. 5-56.

trouvons bizarre, et notre bon sens de bourgeois conservateurs nous l'aurait fait rapidement condamner. Nous aurions dit : ce sont des fous, et nous les aurions traités comme tels. L'Eglise tutélaire les a préservés de ces âpres jugements, et de ceux que nous aurions rendus fous, elle a fait des Saints bien authentiques.

Et d'autres sont venus, qui désiraient fuir le monde des hommes, et les villes où l'on trafique et où l'on se bouscule. Ils avaient soif de solitude et de silence et, laissant tout, famille, négoce, pays, ils se sont cachés dans des trous de rocher en Libye, sous les palmiers des déserts en Syrie ou en Thébaïde. Pour ceux-là non plus, le protestantisme n'a pas de place. Il les aurait traités durement, les ramenant de force à la norme commune et prohibant les singularités. L'homme moyen, c'est-à-dire médiocre, qui légifère en nous, aurait appelé ces solitaires des sauvages, et les plus indulgents parmi les esprits de notre époque auraient versé sur leurs folies quelques plaisanteries dédaigneuses. L'Eglise catholique a béni les anachorètes, et jusque dans ce vieux mot grec la piété des fidèles découvrait un sacrement mystérieux : l'anachorète, c'est celui qui de l'Egypte basse gagne l'Egypte haute et les déserts, mais c'est aussi celui qui tout simplement s'élève et monte ; l'anachorète est en marche vers Dieu. Et dans les litanies des Saints le peuple catholique reprend avec amour cette invocation si belle dans sa simplicité, et nous les sédentaires et les citadins, nous que le rythme forcené de la vie moderne harcèle et tue, nous demandons que tous ceux qui ont cherché Dieu dans les déserts et dans la solitude nomade veuillent bien prier pour nous: *Omnes sancti monachi et eremitae, orate pro nobis.* Y aurait-il eu dans l'Eglise protestante assez de liberté pour un S. Antoine d'Egypte, pour Pacôme, pour les deux Macaires, pour Paphnuce et les héros de l'histoire Lausiaque ? On me dira que de pareils fous ne méritaient pas de place dans l'Eglise et qu'ils sont la honte de l'évangile et de la raison. Fort bien, mais ces anathèmes l'Eglise catholique ne les a jamais prononcés. Elle a su garder dans ses bras maternels ces enfants pleins de bizarreries, et elle n'a pas songé à les proscrire. Ils ont pu vivre à l'aise sous son autorité. Leur dévotion n'a pas trouvé en elle une ennemie, et elle n'a pas rejeté

S. Antoine sous prétexte que son genre de vie, à coup sûr très étrange, ne cadrait pas avec la pratique des civilisés (1).

N'est-il pas remarquable que dans cette Eglise catholique si vigoureusement hiérarchisée, jamais un seul ordre religieux n'ait été créé par le pouvoir central. Toutes ces initiatives sont venues de la périphérie. Elles sont l'œuvre de simples fidèles, de pieux laïcs, comme François, le drapier d'Assise, ou Ignace, le capitaine de Charles-Quint, ou Angèle de Mérici, ou Ceccolella, la veuve romaine (2). Ce sont les humbles qui, tout naturellement, ont profité de la liberté dont jouissent les enfants dans la maison paternelle et qui, se sentant approuvés par l'Eglise, ont inventé les formes de vie les plus variées, sans vouloir contraindre personne à les suivre et sans interdire à personne de les imiter. Est-ce que les acémètes auraient trouvé dans l'Eglise protestante assez de tolérance pour pouvoir continuer, dans leur monastère, leur prière sans sommeil ? (3) Est-ce que les ordres de chevalerie, les vieux ordres militaires auraient pu exister, et les ordres de la rédemption des captifs et les ordres mendiants ? Les réformés ont reproché à l'Eglise romaine son extrême licence, la facilité scandaleuse avec laquelle elle avait laissé se développer tous ces parasitismes. Il aurait fallu dès lors s'abstenir de la représenter comme une puissance tyrannique, empêchant la liberté des âmes et les enfermant toutes dans une prison sans grâce et sans soleil. Les deux griefs sont opposés, et l'histoire montre que les prohibitions et les saccages au XVI^me^ siècle ne sont pas venus de l'Eglise catholique.

Il est interdit de prier en latin. Aujourd'hui encore les *Hochkirchler* doivent plaider et s'excuser parce qu'ils insèrent quelques mots latins, quelques poésies anciennes dans le rituel ou dans le bréviaire. Parler latin à l'Eglise c'est romaniser, et le romanisme est absurde quand il n'est pas impie. D'ailleurs il est ridicule de prier dans une langue qu'on ne comprend pas, et nous interdirons donc aux femmes, aux fidèles peu lettrés, de se servir du latin même dans leurs prières privées.

---

(1) Cfr. NEWMAN, *Historical Sketches,* vol II, ch. 5, 6.
(2) *Acta Sanctorum,* tom. II, martii (9 mars) p. 177, B.
(3) Cfr. *Acta Sanctorum,* tom. II, januar. (15 janv.), S. Alexandre ; tom. II, junii, S. Hypatius.

Est-ce l'Eglise romaine qui parle ainsi ? Nullement. Ce sont ceux-là mêmes qui venant au nom de la liberté n'ont dans les mains que des interdictions comminatoires.

L'Eglise maternelle laisse les moines, les fidèles, les religieuses elles-mêmes chanter, si la dévotion le leur inspire, les psaumes et les cantiques latins. Son esprit est plus large que cette étroitesse mesquine et basse que nous appelons notre bon sens, et elle ne veut fermer aucun des chemins de la grâce. Elle sait que les rochers eux-mêmes peuvent donner, quand la foi les touche, des sources d'eau vive et désaltérer les caravanes.

Les religieuses chantent l'office latin derrière les grilles du chœur. Vous dites que c'est peine perdue et temps gaspillé. Mais voici que les mots latins scintillent confusément devant ces âmes pieuses et qu'une foule de sens mystérieux, d'allusions bienfaisantes se pressent dans leur mémoire. L'inachevé de l'expression est lui-même suggestif. Ce que vingt discours sur le Dieu incompréhensible ne leur auraient pas fait entendre ; ce que cent traités de philosophie abstraite ne leur auraient pas révélé, elles le voient, elles l'expérimentent dans leur prière ; et jamais plus elles n'oublieront que le Dieu ineffable les déborde et les dépasse, parce que, balbutiant les formules de l'Eglise, elles ont senti que derrière les mots à peine saisis, des réalités infinies les dominent et les subjuguent (1). Est-ce que les étoiles ne nous apparaissent pas plus grandes en raison même de leur petitesse, et entre la grosse lampe posée sur la table et le rayon fugitif qui passe à travers la buée nocturne, qu'est-ce qui est plus émouvant et plus révélateur, plus pathétique et plus divin ? Comment donc ! Luther déclare qu'on peut trouver dans la Bible tous les sens pieux qu'on désire et qu'ils sont tous voulus par Dieu. En parlant ainsi, il ne fait d'ailleurs que répéter S. Augustin et toute la tradition catholique ; et pourquoi les âmes sincères ne pourraient-elles pas chanter le *Magnificat* dans la langue de S. Léon, et le *Kyrie eleison* dans la langue de S. Paul ? D'ailleurs, encore une fois, il ne s'agit pas de

---

(1) Le cardinal Hosius l'écrivait dès 1566 pour justifier le maintien de la langue latine dans les offices catholiques. « On comprend moins, donc on peut s'extasier davantage ». Cfr. *S. Hosii Opera,* Antverpiae, 1566, p. 352 sq. Le paradoxe ne fera rire que les étourdis.

justifier tous ces usages. nous ne voulons ici montrer qu'une seule chose: le catholique découvre à tous les carrefours de sa vie que l'Eglise, qui le dirige et le garantit, lui laisse plus de liberté vraie qu'il n'en trouverait partout ailleurs. L'Eglise tyrannisant la piété, cette Eglise est, aux yeux des catholiques, un mythe aussi insensé que celui de la santé tyrannisant l'organisme ou celui de l'hygiène meurtrière du bien-être.

A côté des chartreux qui s'interdisent la prédication (1) et que l'Eglise a bénis, se placent fraternellement les Frères Prêcheurs, dont l'enseignement de la doctrine sera la fonction essentielle. Et ceux-ci l'Eglise les a bénis de la même main généreuse. A côté des croisades militaires, dont le nom seul est déjà tout chrétien, il y a eu les innombrables croisades de la miséricorde et du pardon, de la bienfaisance et de la charité. Toutes ont été bénies par l'Eglise catholique.

A côté des chevaliers qui s'engagent par vœu à ne pas reculer devant les infidèles (2), il y a les religieux qui s'engagent par vœu à demeurer comme otage aux mains des barbaresques, s'il faut, par ce moyen, délivrer des baptisés captifs. Et ces deux formes d'héroïsme l'Eglise catholique les a bénies.

A côté de ceux qui prient dans leur cellule et qui chantent dans leur stalle, il y a ceux qui peinent tout le jour et qui veillent toute la nuit dans les hôpitaux ou dans les ambulances; et il y a ceux qui dorment la nuit parce qu'ils sont fatigués et que le travail de l'atelier ou de l'étude les a vaincus. Et sur eux tous, sur la grande famille, la même bénédiction repose. car, dans des fonctions fort différentes, le mérite peut être égal et il y a bien des manières de rendre gloire au Christ et service au prochain. L'ordre est un sacrement et le mariage en est un aussi, dans la doctrine catholique, et les vocations sacerdotales ou religieuses ne peuvent pas être imposées mais seulement proposées, au nom de Dieu, à ceux *qui capiunt verbum* (3) et qui, sans mépriser personne, croient que l'Esprit leur demande un dévouement spécial.

---

(1) Cfr. *Statuta Ordinis Cartusiensis a Domno Guigone priore Cartusiae edita,* avec les *Privilegia Ordinis Cartusiensis,* Bâle, 1510.

(2) Cfr. DE CURZON, *La Règle du Temple,* 1886, n. 232, p. 154, et *M. L.* 182, 924.

(3). *Mt.* 19. 11.

Non, il n'est pas permis de dire que tout cela c'est de la tyrannie d'une part et de la servitude de l'autre. En tout cas, si on veut comprendre le catholicisme, c'est bien de l'intérieur qu'il faut le regarder et l'intérieur du catholicisme c'est l'Eglise, comme l'intérieur d'une phrase c'est le sens qu'elle exprime et comme l'intérieur d'une vie c'est l'amour qui la nourrit.

Le catholique ne se plaint pas de ce que l'autorité soit forte dans son Eglise. Il y trouve au contraire la cause de sa joie. Est-ce que le Christ s'est borné jadis à tenir à ses disciples des discours et à leur proposer des conseils ? Il les prenait vivement parfois, hors de la foule, et il les forçait de monter dans la barque et de s'éloigner ; *coegit, compulit eos* (1). Ils n'avaient pas seulement à l'écouter, ils devaient lui obéir. Le catholique estime qu'un christianisme d'où l'obéissance est bannie est une religion dont le Christ est absent et il aime à se savoir commandé, comme le matelot aime la manœuvre, et le malade le traitement qui le sauve ; comme le lecteur aime le livre qui s'empare de son esprit, comme le soldat aime la cuirasse qui le meurtrit en le protégeant.

C'est que l'autorité n'est jamais *individuelle*. Elle est exercée par des individus, et que ce soit un pape ou un concile, la différence n'est pas en soi bien grande, mais elle n'émane jamais de l'individu. Celui-ci ne commande jamais en son nom mais au nom du tout, dont il est chef. Son commandement n'est pas une formule arbitraire, il est l'expression, adroite ou malhabile, provisoire ou définitive, agréable ou pénible, de la loi même des choses *in bonum commune* (2), pour le bien de l'ensemble. Aussi là où les protestants n'ont vu que bassesse et génuflexion devant un homme, le catholique, qui baise la croix sur la pantoufle blanche du pape, trouve dans ce geste une plénitude de signification exaltante. Ce pape, peu importe son nom et même sa vertu ou son talent ; il est, par sa fonction même, la plus haute personnification de la Sainte Eglise, le *Servus servorum Dei,* celui qui commande souverainement parce qu'il a le devoir d'être au service de tous et d'exprimer non son caprice ou sa fantaisie, mais la loi suprême qui agrège tous les croyants, tous les disciples ; et c'est bien la

---

(1) *Mc.* 6. 45 ; *Mt.* 14. 22.
(2) *Summa Theologica,* 1ª 2ae, q. 90. art. 4.

Mère invisible, la Sainte Eglise immortelle qu'en lui, de tous les coins du monde, les catholiques veulent honorer. L'oraison liturgique, répétée par des milliers de prêtres, presque tous les jours, à la messe, le dit en mots définitifs : *Deus omnium fidelium pastor et rector, famulum tuum quem pastorem Ecclesiae tuae praeesse voluisti propitius respice, da ei quaesumus verbo et exemplo quibus praeest proficere ut ad vitam, una cum grege sibi credito, perveniat sempiternam* (1). Etre utile à ceux qu'il commande — à ceux qu'il commande au nom du seul pasteur de tous les fidèles.

Et quand on parle au catholique de concéder au pape une sorte de primat d'honneur, et quand on distingue ce primat d'honneur du primat de juridiction ; il n'a pas besoin de recourir à des textes et de fouiller des archives historiques pour percevoir le formidable contre-sens de ces expressions. Car le primat d'honneur, seul et comme tel, est bien la chose la plus vaine, la plus païenne, la plus abjecte qui soit. Saluer quelqu'un, le flatter, l'honorer, le couvrir de titres, non pas en raison de la fonction réelle qu'il exerce, mais uniquement pour lui rendre hommage, c'est garder l'idole creuse et adorer les simulacres: *simulacrorum servitus* (2). On n'a droit au primat d'honneur qu'en raison du primat de juridiction, parce qu'on ne mérite d'être honoré que pour autant qu'on est tenu de rendre service et parce que l'honneur suprême revient à celui dont la fonction, et donc le droit imprescriptible, est de servir la catholicité tout entière, au nom du Christ qui le jugera.

C'est dire que, pour le catholique, l'Eglise est d'abord une réalité ; une réalité aussi objective que le Rédempteur et la Rédemption ; puisqu'aussi bien entre l'Eglise et le Seigneur, il n'est pas possible de distinguer tout à fait (3). Les *Hochkirchler* nous

---

(1) *Missale Romanum, Oratio pro Papa.*

(2) *Col.* 3. 5.

(3) Sur ce point les controversistes catholiques avaient depuis longtemps fait la lumière. Cfr. STAPLETON, *Auctoritatis Ecclesiasticae Defensio,* Antverpiae, 1592, contre GUILL. WHITAKER. « Nonnisi in Ecclesia et per Ecclesiam Deus auditur » p. 718. — ANTON. FLOREBELLI, *Liber de auctoritate Ecclesiae,* (dédié au cardinal Sadolet), Lugduni, 1546, p. 8. — STAPHYLUS, *In causa religionis sparsim editi libri,* Ingoldstadt, 1613, p. 24, opposant le Vivum cor Ecclesiae aux Mortuae chartaceae membranae Scripturarum, etc...

répètent, avec une sincérité évidente, qu'ils désirent développer chez leurs coreligionnaires le sens ecclésiastique, qu'ils veulent leur donner conscience d'appartenir à l'Eglise universelle (1). C'est fort bien mais ceci suppose toute une dogmatique de l'Eglise, une doctrine cohérente et claire. Sinon tout demeurera dans le sentiment et dans l'esthétisme, et, en dehors d'un petit frisson poétique, la notion d'Eglise universelle ne produira rien dans les âmes. Sans doute le terme lui-même est déjà plein d'enchantement. Et sa séduction opère sur les *Hochkirchler*. L'Eglise catholique, y a-t-il rien de plus grand, de plus illimité ? Y a-t-il rien de plus émouvant que ce geste des bras tendus ? Parce qu'elle est catholique, elle est donc partout chez elle et c'est elle qu'attendent, sans le savoir, ceux qui sont assis *in tenebris et in umbra mortis* (2), c'est elle qui leur manque, à tous les orphelins, et c'est à sa table qu'ils sont conviés, tous ces faméliques et tous ces désespérés. On s'indigne parce qu'elle se dit obligatoire et parce qu'elle affirme qu'en dehors d'elle il n'y a pas de salut. Mais si vraiment elle est la ruche et si, par volonté divine, nous sommes les abeilles, ces proclamations en apparence hautaines, ne sont que des cris d'amour et des leçons bienfaisantes. Ne faut-il pas qu'elle nous garde contre toutes les folies savantes que nous portons en nous ? Ne faut-il pas qu'elle nous protège contre l'inertie et contre le sommeil, en nous défendant de mettre notre confiance ailleurs que dans ce qui peut nous sauver ? On se scandalise de la formule : hors de l'Eglise point de salut. Les apologistes se sont employés à populariser des explications très satisfaisantes de cet axiome ; mais qu'il nous suffise ici de remarquer que pour le catholique il n'a pas d'autre sens que celui-ci : hors du Christ, point de salut ; et cette seconde formule tous les chrétiens l'admettront sans hésiter. Il s'agit donc de bien comprendre que l'Eglise étant pour le catholique toute l'œuvre du Rédempteur, le Rédempteur continué, toujours présent, il lui est impossible de concevoir, fût-ce un seul instant, la pensée absurde que le Rédemp-

---

(1) *Grundsätze der H. V.* II, 2. et *Was will die H. V.* p. 15.
(2) *Luc.* 1. 79.

teur pourrait n'avoir pas de rôle nécessaire et qu'il existe vers le salut d'autres chemins que la *Voie, Ego sum Via* (1).

Si l'Eglise n'est pas obligatoire, elle n'est pas nécessaire ; et si elle n'est pas nécessaire, elle ne vivra que de ce que les fidèles lui concéderont. Elle ne sera plus la Mère mais la mendiante. Et quand ils n'en voudront plus, les chrétiens, très légitimement, pourront la laisser mourir. Tout se tient dans le dogme religieux. Quand on coupe un morceau, c'est l'ensemble qui périt. L'Eglise qui ne serait pas contraignante pour le fidèle, n'est plus rien qu'une sorte de club officiel, à l'usage des gens dévots ; un club qui manque d'intimité et des dévots qui se sentiraient plus à l'aise chez eux. Il est curieux de noter que tous les essais tentés par des catholiques rebelles, de fonder de petites Eglises facultatives, ont pitoyablement et rapidement échoué. Après un premier succès de curiosité, ils sont entrés dans l'histoire et plus personne aujourd'hui, sauf quelques spécialistes, ne s'en souvient. Une Eglise sans droit divin est aussi contradictoire qu'un fleuve sans rives ou qu'un violon sans cordes. On peut bien garder les mots, mais on a supprimé les choses et c'est en toute vérité cette fois qu'on « respire le parfum du vase vide ».

Mais une objection demeure. Il faut en dire un mot, car on la retrouve sous la plume de beaucoup d'écrivains protestants sincères et elle les empêche parfois de comprendre le point de vue catholique dans la doctrine de l'Eglise.

L'Eglise, nous dit-on, ne peut pas vous apparaître à vous catholiques comme exempte de tares ; il y a dans votre Eglise romaine trop de choses disparates et qui se sont incrustées au cours des siècles, comme les coquillages aux carènes des navires pendant les traversées des mers tropicales. Harnack, parlant du catholicisme au XVI^me^ siècle, l'appelle bien crûment « un monstrueux et vaste système... qui comprenait l'évangile et l'eau bénite, la prêtrise et le pape régnant, le Christ Rédempteur et Sainte Anne... » (2). Ce système complexe et hétérogène il fallait bien le réduire à la pure religion, le débarrasser des « additions étrangères » ; il

---

(1) *Jo.* 14. 6.
(2) *Das Wesen des Christentums,* p. 168.

fallait le régénérer que l'Eglise soit la ruche, passe encore, mais la ruche est malpropre. Les réformateurs ont voulu la nettoyer. Le catholique confond l'Eglise idéale et l'Eglise réelle et il transporte indûment à la seconde ce qui n'est vrai que de la première. Nous ne pouvons pas reconnaître les caractères d'une œuvre totalement divine à une institution qui, concrètement, se montre par tant de côtés très humaine.

C'était bien là, semble-t-il, la première idée de Luther. Il ne songeait en 1517 qu'à nettoyer la ruche ; il n'avait pas encore rêvé de lui substituer l'évangile, et les grandes destructions n'avaient pas encore commencé. Le principe lointain en était seul posé.

Que pense un catholique de cette opposition qu'on lui présente entre l'Eglise idéale et l'Eglise réelle, et de la nécessité de purifier cette dernière ?

Des réformes ! Tout le monde parmi nous reconnaît qu'il en faut perpétuellement et de toutes nuances, ne fût-ce que pour adapter sans cesse l'homme mobile à la vérité éternelle. Des réformes ! Mais le concile de Trente n'a été convoqué que dans ce but, et combien d'autres avant lui ! Et depuis lors, est-ce que toute modification dans la discipline, tout changement même dans le rituel n'est pas une réforme ? Est-ce qu'un progrès ne réforme pas toujours un peu, ne fût-ce qu'en améliorant, en précisant ce qu'on savait et en dissipant les derniers doutes ? Et dès lors, les catholiques seront-ils opposés à l'idée de réforme dans l'Eglise, eux qui se sont réjouis d'entendre proclamer le dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'infaillibilité pontificale ? Depuis vingt ans l'Eglise catholique n'a-t-elle pas réformé la pratique de la communion, l'ordonnance du bréviaire, et tout le droit canon ?

Le litige ne porte pas sur ce point. L'immobilisme n'a jamais été prôné par l'Eglise catholique. Quand on lit les encycliques des Souverains Pontifes on n'y trouve guère cette satisfaction naïve des gens heureux d'être ce qu'ils sont et persuadés que tout va très bien. Le ton en est plus généralement mélancolique, et par une habitude presque invétérée, c'est sur le malheur des temps et sur l'urgence de nouveaux efforts que les papes reviennent incessamment dans leurs lettres. Depuis longtemps la chrétienté leur

fait écho. Ceux qui en doutent n'ont qu'à relire Salvien par exemple (1) ou le *Liber gomorrhianus* de S. Pierre Damien (2), ou même l'*Adversus cluniacenses* de S. Bernard (3). Ils verront que l'Eglise catholique, qui impose la confession privée à ses fidèles, ne recule pas, pour son propre compte, devant la confession publique.

Mais s'il y a des réformes à réaliser chaque jour, ce que personne ne conteste, il ne s'ensuit pas que n'importe qui puisse s'en charger. Qui donc a écrit qu'on ne pouvait imposer aux chrétiens aucune espèce de loi, *nisi quantum volunt,* si ce n'est pour autant qu'ils le veulent ? C'est Luther qui écrivait cela en 1520 (4), et si on change un petit mot à cette phrase scandaleuse, elle deviendra tout à fait correcte. Ce que Luther dit de chaque chrétien, il suffit de le dire de la seule Eglise, de l'Eglise divine et souveraine. C'est elle qui se réforme, comme c'est elle qui se définit et qui se gouverne — *libera enim est ab omnibus* (5). Les *Hochkirchler* n'admettent plus que le pouvoir civil se mêle de corriger la doctrine ou de modifier le rituel, et les essais de réforme, organisés par les princes, n'ont jamais été bien glorieux pour personne. Mais, si le pouvoir civil n'a rien à voir dans l'organisation spirituelle, si l'Eglise est autonome et ne relève que d'elle-même, que faut-il penser de ceux qui, sans autre titre que leur baptême, dictent leurs volontés à l'Eglise et, comme il leur plaît, prétendent la modeler ?

C'est sur ce point et sur ce point seul, que les catholiques et les protestants étaient et sont demeurés en désaccord, et c'est ce qui fait que pour le catholique les intentions des réformateurs du XVI^me^ siècle, leur talent, leur piété même n'enlèvent rien à la contradiction foncière de leur entreprise ou à l'impertinence de leur prétention.

Ce n'est pas le bien-fondé de telle ou telle réforme qu'on discute, c'est l'idée qu'un particulier, ou un groupe de particuliers même compact et soutenu par des facultés ou des princes, puisse porter la main sur l'Arche sainte et profaner ce qui est l'œuvre

---

(1) *M. L.* 53, 9 sq. CORP. VIND. 8.
(2) *M. L.* 145, col. 159-190.
(3) Le vrai titre est *Apologia ad Guillelmum, M. L.* 182, 895 sq.
(4) *Erl.* 5. 70. W. 6. 537.
(5) Ibid.

de l'Esprit. Le catholique sait qu'il n'a pas de droit *sur* l'Eglise pas plus qu'il n'est juge du Christ ou qu'il ne peut contester Dieu. Et cette conclusion est logique, dès que l'Eglise est ce qu'il croit : le seul moyen qu'ont aujourd'hui les hommes de rejoindre le Père.

Luther encore une fois a transporté à l'individu les privilèges de l'Eglise. Cet individu auquel personne ne peut rien imposer, auquel ni pape, ni evêque n'ont le droit de prescrire une seule syllabe — *jus unius syllabae constituendae* — et dont le consentement est requis pour que les lois qui l'atteignent deviennent valides, que fait-il donc dans l'Eglise ? Il est à lui seul un univers et une souveraineté ; c'est le type de l'antique stoïcien qui n'était d'aucune ville et d'aucun pays et qui portait tout avec lui — *omnia mecum porto* — sans avoir besoin de personne. Ce n'est pas une abeille, c'est une ruche.

Et l'Eglise concrète, cette Eglise qui n'est pas l'Eglise idéale, comment le catholique peut-il l'estimer par-dessus tout et lui reconnaître un caractère strictement divin ? Elle est si étrange, si bizarre avec le Rédempteur et Sainte Anne, comme dit Harnack, avec la messe et l'eau bénite, la procession du Saint-Esprit et l'autel qu'on encense, avec les jeûnes et les miracles, les médailles et le droit canon. Elle n'est pas conforme à l'idée que nous nous faisons d'une institution divine.

C'est bien sûr mais c'est peut-être pour ce motif, pense le catholique, qu'elle est vraiment plus qu'humaine, et c'est certainement ce qui montre qu'elle n'est pas artificielle et fabriquée.

Le réel est toujours étrange, le Fils de Dieu était si déconcertant qu'on l'appelait un signe de contradiction (1).

Si la religion est l'ensemble des rapports conscients et libres qui unissent l'humanité à Dieu, et si la vraie religion est la religion chrétienne, il faut bien qu'on retrouve en elle toutes les bizarreries, tous les aspects complexes et troublants de l'humanité elle-même. Il sera donc aussi impossible de *réduire* cette religion à une formule simple qu'il est impossible d'enfermer l'humanité dans une figure géométrique. Car avec l'humanité c'est tout l'univers qui se meut et les astres sont accrochés au bout de chacun de

(1) *Luc.* 2. 34. La doctrine n'a pas été traitée autrement. *Act.* 28. 22.

mes gestes aussi réellement que les graviers littoraux aux ventouses des étoiles de mer. On s'imaginait au XVII^me^ siècle et plus anciennement déjà, au temps de Quintilien, que l'art oratoire tenait dans quelques recettes bien rationnelles et qu'il existait des procédés pour obtenir de bons discours. On s'imaginait au moyen âge et depuis Aristote que les quatre éléments et les quatre qualités rendaient compte de toutes les transformations sublunaires. L'embryologie, telle qu'on se l'était figurée d'avance, cette embryologie idéale n'a jamais eu qu'un rapport très lointain avec le développement réel des organismes dans les premiers stades de leur formation. Tout ce qui est expérimental, tout ce qui se fait, tout ce qui est chose et non pas rêve, tout cela est plein de surprises. Nous n'aurions pas imaginé la terre autrement qu'immobile, plate et centrale. L'astronomie réelle a bousculé nos conceptions simplistes. Et si Platon déclarait que le commencement de la philosophie c'est l'étonnement, c'est que pour lui et pour tous ceux qui réfléchissent, les idées préconçues sont incessamment corrigées par les faits péremptoires.

L'Eglise catholique est réelle comme l'humanité, puisqu'elle est cette humanité même en marche vers son Dieu. Elle ressemble donc à une caravane ou à une armée. Elle s'appelle d'ailleurs l'Eglise militante. Et sur son visage, comme sur celui des gens qui ont vécu, on lira toute une histoire compliquée et douloureuse, avec des traces de coups et des cicatrices et des brûlures et des ecchymoses. Elle porte avec elle tout son passé, elle synthétise la race humaine.

Et pour ceux qui la savent divine, cette infirmité même et cet effort sont le signe le plus incontestable, le plus définitif de sa vérité. Quand le Fils de l'homme parut sur la terre, est-ce que vraiment sa seule démarche, la majesté de son aspect, le rayon de sa gloire ont subjugué les foules ? Nullement.

L'absolu se manifestant sous une forme particulière et contingente ; l'éternel enfermé dans le temps ; l'immuable cheminant sur les routes; la vie demandant à boire et mourant sur la croix; la vérité questionnant ses voisins, et Dieu bousculé par les hommes, c'est toute l'Incarnation et le *Verbum caro* n'a pas d'autre sens. Le bon larron a reconnu le Roi de gloire sous la détresse affreuse

du crucifié. Les juifs s'interrogeaient : Est-ce vraiment le Christ ? Non, car le Christ on ne sait pas d'où il vient, mais lui, nous savons son origine.

Alors quand le protestant demande comment on peut reconnaître l'Eglise divine, idéale, sous les espèces infirmes de l'Eglise réelle et humaine, le catholique n'hésite pas à répondre que les juifs incrédules ont posé jadis la même question au sujet de leur Sauveur et qu'ils ont malheureusement distingué, réservant au premier leur hommage, le Messie de leurs rêves et l'humble fils du charpentier.

Celse au II^me^ siècle établissait sur le même principe son âpre critique du christianisme. Votre doctrine, disait-il aux chrétiens, est baroque et mêlée, elle n'a pas la splendeur des philosophies bien peignées, elle manque de grâce. Si Dieu parlait aux hommes, il ne s'exprimerait pas dans ce langage et avec ces idées de mareyeurs. *Διδασκαλία ἁλιέων.* (1)

Vraiment celui qui a compris ce que représente l'Incarnation, et qui croit au mystère de l'Absolu tenu dans les bras d'une femme ; celui qui souscrit au concile d'Ephèse et qui affirme donc sans hésiter que Dieu a eu faim et soif, que Dieu a été âgé de deux mois, — *διμήναιον θεὸν εἶναι*, c'était la formule qui scandalisait Nestorius (2) — qu'il a dormi, qu'il a sué, qu'il a été serré de si près par la foule qu'il en étouffait presque, et qu'il a eu les pieds sales — *aquam pedibus non dedisti* (3), — celui-là n'a pas de peine à retrouver sous les apparences les plus chétives, les plus rebutantes même, les réalités les plus divines et les plus nécessaires, *latent res eximiae* (4). Celui qui croit à l'Eucharistie, au sacrement de la présence réelle du Christ, ne trouve pas qu'il change d'attitude ou qu'il dépasse la mesure quand il vénère, dans un vieillard vêtu de blanc, le vicaire de Jésus Rédempteur.

La Bible est un livre dont Dieu même est l'auteur — *Deum*

---

(1) C'était la formule de Julien l'Apostat.

(2) Théodote d'Ancyre avait entendu le propos de la bouche de Nestorius à Ephèse *Conc. Eph.* Part. II. Act. I. cfr. Labbe, III, p. 497.

(3) *Luc.* 7. 44.

(4) S. THOM. AQ. *Sequentia de Corpore Christi, Lauda Sion Salvatorem...* cfr. *Analecta hymnica,* L. 584.

habet auctorem (1). — Sur ce point, dans les débuts de la Réforme, catholiques et protestants étaient d'accord, et même, les protestants trouvaient que les catholiques dépréciaient fâcheusement la Bible, parce qu'ils plaçaient à côté d'elle la tradition et au-dessus d'elle l'autorité de l'Eglise qui interprète souverainement l'une et l'autre. Ils reprochaient aux catholiques certaines expressions désinvoltes : la Bible est une règle molle, *regula lesbia,* un nez de cire auquel un coup de pouce donne des formes nouvelles, *nasus cereus* (2), elle n'est pas entièrement lumineuse, et on y retrouve les traces de l'auteur humain. Les protestants trouvaient ces propos téméraires et blasphématoires, et ils entendaient au sens le plus absolu le caractère divin du Vieux Livre (3).

Et sans doute la Bible est l'œuvre du Dieu qui l'inspire, mais en toute bonne foi, si on nous avait dit d'avance qu'on allait nous présenter un livre dont Dieu est l'auteur, est-ce que nous aurions imaginé un ensemble aussi composite, aussi bizarre, aussi parsemé de récifs et, jusque dans le style, présentant les aspects les plus variés et les plus étranges ? Et si le Livre est saint sous ces apparences inférieures, pourquoi l'Eglise ne mériterait-elle pas les mêmes hommages ? Et son caractère réel doit-il, peut-il jamais devenir une objection à sa surnaturelle excellence ?

Pour le catholique, l'Eglise n'est que l'Incarnation du Fils de Dieu toujours présente et toujours opérante. Jadis le fidèle se serait agenouillé avec les bergers devant un petit enfant muet et sans mouvement ; c'est le même geste qu'il recommence lorsqu'il accepte de recevoir, à genoux, le sacrement de l'Eucharistie, ou les paroles

---

(1) *Conc. Trid,* Sess. III, cap. 2, reprenant la formule du concile de Florence, *Decretum pro Jacobitis.*

(2) Cfr. LINDANUS, *Panoplia evangelica sive de verbo Dei evangelico libri quinque,* Cologne, 1575, *Praefatio.*

(3) Le luthérien J. GERHARD (*Confessio catholica,* Francfort 1679, p. 123, a) se plaignait amèrement des irrévérences des catholiques à l'endroit de la Bible. Il avait glané chez Melchior Cano, Salmeron, Turrianus, Lessius, Lindanus une gerbe de métaphores assez réjouissantes. La Bible était un *gladius delphicus,* coupant d'un côté, sciant de l'autre ; une pantoufle chaussant indifféremment les deux pieds, l'énigme du Sphinx, un fourreau recevant l'épée de fer ou le sabre de bois, une baudruche, un livre sibyllin, une forêt peuplée de brigands: *lucus praedonum,* etc...

de l'absolution, ou l'ordre de faire maigre, ou le précepte de croire à l'infaillibilité, ou la bénédiction de son curé, ou le scapulaire de Notre Dame.

Pourquoi Sainte Anne et l'eau bénite dans l'Eglise ? Sans doute, mais pourquoi le livre des Nombres et l'histoire d'Arphaxad dans le texte inspiré ? (1) Pourquoi le patois galiléen sur les lèvres du Christ ? (2) Pourquoi l'eau du baptême et le pain de l'Eucharistie ? S'il suffit qu'une chose soit drôle, comme disent les sots, pour n'être pas divine, Jésus-Christ n'a jamais été Dieu, car à l'époque où il vécut et depuis sa mort, les penseurs, les savants, les Aristarques et les historiens des religions se sont accordés à trouver son aventure ici-bas passablement étrange *et illuserunt eum, indutum veste alba* (3).

S. Paul appelait déjà toute cette affaire, une pure folie aux yeux des sages (4). Il est impossible que le principe qui évacuerait la signification du Christ, puisse jamais être légitime et chrétien quand il s'agit de juger l'Eglise. Si on la condamne, elle, parce qu'elle est étrange et composite et parce qu'elle choque nos idées ; il faut le condamner lui, le premier Pasteur et le Maître unique, parce que le Sanhédrin, très clairvoyant, l'avait déjà jugé un perturbateur affolant et l'avait appelé un fauteur de désordre (5). Il troublait les idées et les habitudes des gens rangés, et il ne semblait pas très *comme il faut*.

Nous n'avons pas le droit d'exiger de la vérité autre chose que d'être elle-même, et si elle choque nos préjugés ; si nous estimons que son avènement sur la terre fut trop voilé d'humilité ; si nous n'aimons pas la grandeur dans les bassesses et le Fils de Dieu dans les langes, nous n'avons rien compris au christianisme, car il n'est pas autre chose. — *Descendit de coelis et homo factus est* (6).

C'est donc, pour le catholique, l'Eglise qui donne à toute la vie surnaturelle l'impulsion et la direction. Il est né dans l'Eglise,

---

(1) *Gen.* 11. 10-13.
(2) *Mt.* 26, 73.
(3) *Mc.* 15. 20. *Lc.* 23. 11.
(4) *I Cor.* 1. 23.
(5) *Lc.* 23. 5.
(6) *M. G.* 43, 234 sq.

c'est par elle qu'il recevra la Bible et qu'il entendra le sens du livre divin, c'est par elle qu'il aura part aux sacrements, et tant qu'il n'aura pas rompu visiblement le lien de sujétion qui le rattache à la cité sainte, tant qu'il n'aura pas publiquement, par ses actes, déclaré qu'il ne voulait plus appartenir à l'Eglise, il continuera à en être membre, malgré le nombre et la gravité de ses péchés. Car l'Eglise n'est pas la société des saints et des élus, de ceux qui se suffisent et qui ont échappé au malheur ; elle est l'humanité saisie efficacement par le Christ et qui monte, en boitant et en gémissant, dans les larmes, la honte ou la joie, vers celui qui tient les promesses.

Une langue artificielle est un langage sans aucune anomalie. Il n'y a pas d'exception grammaticale en esperanto et tout le dictionnaire se fabrique automatiquement à partir d'un certain nombre de radicaux. C'est une langue bien ratissée, et dans laquelle tout a été *réduit*, comme M. Harnack veut réduire la religion. Mais parce qu'elle est artificielle, elle n'incarne aucune expérience émouvante, et elle ignore, comme l'algèbre, l'histoire des hommes. Une fleur de papier peut sembler de loin très délicate, mais dès qu'on a remarqué qu'elle est artificielle tout le charme est rompu, car cette fleur est étrangère à l'histoire des hommes et on peut, quand on veut, la sortir de l'armoire ; elle n'est pas associée à nos destins mortels, et il lui manque d'avoir lutté pour vivre. La jacinthe des bois est moins brillante mais combien plus vraie, plus riche, plus pathétique. Elle raconte toute la forêt. Comme les vieux arbres que la tempête des longs automnes a dejetés et que l'hiver a mordus et que les oiseaux ont habités et que la foudre a touchés et au pied desquels l'homme a allumé son foyer de nomade, cet arbre séculaire, tout plein de cicatrices et de vigueur, c'est un témoin plus complexe et plus bizarre, plus étrange et plus déconcertant que les esquisses *réduites* dont on orne les traités de botanique élémentaire ou qu'on peint sur les tableaux pour les enfants. Il est riche et feuillu, et s'il pouvait nous détailler son mystère, nous entendrions en lui la voix des saisons chaudes et le sifflement des bises glaciales, la pluie, la grêle et la neige, — *grando, nix, glacies, spiritus procellarum* (1), —

(1) Ps. 148. 8.

tout le réel immense dont lui, le chêne ou le sapin, est un produit et un facteur.

Le royaume des cieux est semblable à ce grand arbre, et ce royaume, aujourd'hui, c'est l'Eglise. Là où le protestant veut *réduire* et détruire, le catholique ne songe qu'à s'instruire et se préoccupe de comprendre et d'admirer ; car l'Eglise qui le rejoint au passé, le rattache à l'éternel et dans chacune des phases de son développement, il découvre un acheminement vers la Promesse définitive.

Les *Hochkirchler* consentent aujourd'hui à faire fumer l'encens pendant la fonction liturgique. Cet encens, nous disent-ils, est le symbole expressif de la prière montant vers Dieu. Mais ils refusent énergiquement d'encenser l'autel, comme on le fait dans le rituel de la grand'messe romaine, « parce que cet usage est d'origine sûrement païenne » (1). Ils y voient une importation étrangère, une excroissance parasite, et même on dirait qu'ils sont assez heureux de marquer leur position entre la droite et la gauche, en rejetant quelque chose et en adoptant une partie de la coutume catholique.

Quand on examine le grief, il est bien faible et bien contradictoire. Encenser l'autel est un rite païen, donc nous nous en abstiendrons. Mais prier Dieu c'est aussi un rite usité chez les païens, et l'autel, avec ou sans fumée d'encens, l'autel est une institution qui se retrouve bien avant le christianisme et bien en dehors d'Israël, chez les idolâtres les plus autenthiques. Allons-nous supprimer l'autel, et la prière, et la génuflexion ? Est-ce que tout chrétien, avant son baptême, n'est pas un païen, et faut-il le tuer pour le faire renaître dans l'eau et l'esprit ? Pourquoi l'Eglise catholique ne pourrait-elle pas baptiser les anciens rites de la gentilité comme elle a consacré le panthéon d'Agrippa (2) et comme elle a coulé des sens profonds dans les mots des mystères antiques. Ne retenir du christianisme que les formes strictement originales c'est le rendre inintelligible et donc impraticable, car les gestes

---

(1) *H. K.* 1921, p. 371.

(2) Le Panthéon fut transformé en église chrétienne par Boniface IV avec l'agrément de l'empereur Phocas (608-610).

extérieurs sont le langage du corps et le corps de l'homme est partout le même, et le réel est sans brusque coupure. Le Christ est venu quand la plénitude des temps fut accomplie. Il n'a rien brisé mais il a tout consacré ; il est venu sans déchirure, sans rupture, sans violer son œuvre, *Matris integritatem non minuit sed sacravit* (1), et le dernier mot de son action c'est l'abondance et non la disette, c'est la mesure qui déborde et non les vaches maigres du Nil: *abundantius* (2).

Les sacrements *objectifs* dont la *Hochkirche* veut restaurer la doctrine et l'usage sont, eux aussi, des choses en apparence bien bizarres. Harnack nous dit que la Réforme protesta contre l'essence même des sacrements (3). Ceux-ci ne sont plus que des symboles servant de signes de reconnaissance aux chrétiens, ou des actes dont la valeur réside exclusivement dans la foi qu'ils provoquent. L'idée que la grâce et le secours de Dieu sont liés à des objets matériels est intolérable, assure-t-on. Elle serait un attentat contre la majesté de Dieu et une servitude pour les âmes. Luther pensait ainsi quand il écrivait : « La foi seule fait que les sacrements opèrent ce qu'ils signifient. *Sacramenta sunt justificantis fidei et non operis, unde et tota eorum efficacia est ipsa fides, non operatio* » (4). Pas de magie, pas d'efficacité accordée au rite lui-même, tout ce que l'action extérieure peut produire c'est une commotion d'ordre spirituel, et si celle-ci ne se produit pas, il n'y a rien du tout. *Sacramenta non implentur dum fiunt sed dum creduntur* (5). Les historiens protestants de la Réforme trouvent que cette conception marque un grand progrès. Plus d'*opus operatum,* il y a moyen pour la foi de s'évader de ce mélange obscur de vieilles superstitions et de conceptions chrétiennes primitives (*christliche Urgedanken*) que l'on appelle sacramentalisme (6).

Pour le catholique cette évasion n'est pas nécessaire, et elle ne

---

(1) *Sacramentarium Gregorianum,* (éd. MURATORI, II. p. 118; éd WILSON, HENRY BRADSHAW SOCIETY, vol. XLIX, p. 100), *Secreta in Visitatione B. M. V.* 2 julii. Elle est gardée à la même date dans le Missel Romain.

(2) *Jo.* 10. 10.

(3) *Das Wesen des Christentums,* p. 174.

(4) *Erl.* 5. 63. W. 6. 532.

(5) *Erl.* 5. 64. W. 6. 533.

(6) R. SEEBERG, op. cit. p. 318.

peut lui apparaître comme un progrès. La doctrine des sacrements et de leur efficacité objective est intimement unie à la doctrine du Verbe incarné, continuant dans et par l'Eglise son œuvre éternelle. Harnack se scandalise de ce que l'eau est censée laver des fautes, c'est là une doctrine « attentatoire à la majesté divine » (1); mais il est tout aussi scandaleux de prétendre que le geste matériel du Christ, son regard ou sa voix, sa main ou ses larmes, aient pu racheter le monde. Il est tout aussi scandaleux de dire que le sang du Christ a lavé le péché du monde. Et Harnack d'ailleurs rejette cette seconde doctrine comme il a rejeté la première et la christologie de Chalcédoine va rejoindre dans les scories le sacramentalisme de l'Eglise catholique. Jadis les docètes se sont scandalisés, eux aussi ; ils ne voulaient pas croire que le Christ Dieu eût jamais revêtu une chair corruptible; d'autres même refusaient d'accepter pour le Verbe une chair quelconque. Il n'avait eu un corps qu'en apparence, un manteau diaphane, sans réalité et sans valeur. Il suffit de lire Ignace d'Antioche pour comprendre que ces docteurs de spiritualisme étaient puissants et que leurs théories, à la grande douleur du vieil évêque martyr, faisaient des ravages chez les simples (2). Ceux qui ne veulent pas admettre que la matière puisse être sanctifiante par la vertu de l'esprit, ceux-là auraient jeté le corps du Christ « à la fosse commune » (3), et auraient parlé de folie en entendant le Fils de l'homme déclarer qu'une vertu guérissante était sortie de lui. La Rédemption n'est pas seulement un drame d'ordre spirituel, ce ne sont pas seulement des idées qui se modifient dans les esprits et des façons de concevoir qui changent, mais c'est l'univers tout entier que le Christ renouvelle et la matière est devenue sanctifiante, comme autrefois dans le monde sans péché, elle convoyait la grâce et la douceur divines. Le péché, lui, est bien réellement dans le corps par l'esprit et dans l'esprit par le corps ; l'homicide n'est pas seulement une manière de voir, c'est une façon de faire et l'argent mal acquis rend témoignage contre le voleur. Si le péché descend dans la

---

(1) *Das Wesen des Christentums*, p. 175.
(2) P. ex. *ad Smyrn.* 5-7.
(3) A. LOISY, *Les Evangiles Synoptiques*, t. I, p. 223; cfr. t. II, p. 696 sq. Strauss avait déjà dit la même chose.

matière et si le corps est souillé par la faute charnelle, pourquoi la Rédemption ne viendrait-elle pas le long des mêmes chemins, *ut unde mors oriebatur inde vita resurgeret?* (1) Et suffit-il vraiment, pour tuer cette doctrine, de constater — ce que chacun sait depuis longtemps — que les païens ont eu des idées analogues? Est-ce qu'ils n'ont pas rêvé d'incarnation divine? Et tout ce que l'homme pense, est-il pour cette raison même, indigne d'être réalisé par la miséricorde de Dieu?

C'est donc toujours le même faux scandale de la courte sagesse. On n'a pas voulu d'une Eglise autoritaire et exerçant sa juridiction de droit divin ; on n'a pas voulu d'une Eglise s'imposant à l'individu comme sa forme et lui interdisant de chercher en dehors de cette forme sa subsistance spirituelle ; on n'a pas voulu d'une Eglise réelle, portant le caractère de l'humanité dont elle est l'âme — *quod est in corpore anima, hoc sunt in mundo christiani* (2). On n'a pas voulu de sacrements opérant par la vertu d'en-haut et on a jugé que l'eau, l'huile ou le baume étaient des éléments trop chétifs pour qu'une grâce de résurrection s'y cachât; mais le grand scandale, dont tous ceux-ci ne sont que la menue monnaie, c'est le scandale du Verbe fait chair, c'est celui de l'Incarnation, c'est le mystère d'un homme adorable, d'un enfant qui porte le monde, et d'une parole, araméenne ou grecque, qui sauve à jamais l'univers. C'est jusque-là qu'il faut aller. Tout tient ensemble. Car le Christ n'est pas ici ou là, *hic aut illic* (3); il n'est pas hors de son œuvre, mais c'est lui qu'on retrouve partout et c'est le même paradoxe triomphal que la foi, dans tous les détails de la doctrine chrétienne, incessamment renouvelle.

Le catholique, c'est le chrétien qui n'a pas reculé devant les conséquences de la foi au Verbe Incarné, et qui trouve donc bien incohérents ceux qui chicanent sur la transsubstantiation et sur l'infaillibilité, qui admettent l'aube du prêtre mais pas la chasuble, qui négocient des réductions sur tel article du *Credo* ou qui acceptent tout, sauf les reliquaires et les pèlerinages, les cierges

---

(1) *Missale Romanum, Praef. de S. Cruce.*
(2) *Epist. ad Diognetum,* VI. 1.
(3) *Mc.* 13. 21 ; *Mt.* 24. 23 ; *Lc.* 17. 23.

allumés et l'office en latin. *Excolantes culicem* (1), ils se sont occupés de moucherons.

Les *Hochkirchler* ont essayé une théorie assez curieuse de l'unité de l'Eglise. Nous en avons déjà dit un mot. Il faut y revenir, car ici encore, faute de comprendre le point de vue des catholiques romains, ils s'offensent de leur attitude intransigeante et prennent pour de l'arrogance ce qui paraît, chez nous, conclusion immédiate de l'Incarnation rédemptrice.

Jadis les réformateurs ne reconnaissaient dans l'Eglise romaine que des corruptions, et la polémique violente de l'époque a usé largement du vocabulaire injurieux. Le pape c'est l'Antéchrist (2), Rome c'est la prostituée de l'Apocalypse, le capuchon des moines, c'est le nid du diable, et tous les *pontificii* sont idolâtres et pires que des païens (3). De ces outrances, il est agréable de reconnaître qu'il ne reste rien dans les écrits des *Hochkirchler*. Ils admettent même que l'Eglise romaine est une branche de l'Eglise universelle (*Gesamtkirche*), qu'elle est indubitablement rattachée aux apôtres et même qu'elle est la mère de l'Eglise évangélique luthérienne. Ce qui les irrite et les rebute, c'est la prétention qu'affiche cette Eglise romaine de posséder toute la vérité du christianisme. Il semble aux partisans de la *Hochkirche* qu'il y ait là une tentative assez vile d'accaparement (4). Pourquoi, disent-ils, ne pas reconnaître que chaque branche de l'Eglise universelle détient seulement une part de la vérité ? (5). Pourquoi ce monopole romain ? Tant

---

(1) *Mt.* 23. 24.

(2) Ce ne sont pas seulement les orateurs qui ont parlé ainsi ; des professeurs de dogmatique luthérienne ont entrepris de prouver méthodiquement cette thèse par l'Ecriture, les Pères et la raison. Cfr. J. E. SCHUBERT, *Institutiones Theologiae dogmaticae*, Iena, 1749, p. 853 sq.

(3) Denifle a surabondamment prouvé que Luther était injurieux. Nous n'avons pas voulu citer cet ouvrage parce que les luthériens l'ont considéré comme blessant pour eux-mêmes. Notre but n'est pas polémique et nous ne désirons heurter personne. Hausrath, défenseur convaincu de Luther, est bien forcé de parler de son épouvantable grossièreté, (ungeheure Grobheit). Cfr. *Luthers Leben*, II. Berlin, 1905. p. 424. Les références seraient innombrables.

(4) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 37, 39.

(5) On pourrait répondre que les ancêtres de la Haute Eglise, les vieux luthériens orthodoxes, les ennemis du « syncrétisme » ont eux-

que les catholiques n'auront pas renoncé à s'attribuer ainsi tout le patrimoine du Christ, tant qu'ils voudront occuper à eux seuls toute la maison de la famille, on ne pourra les regarder que comme des usurpateurs et des intrus et il est impossible même de négocier avec eux. Ils ne comprennent qu'un mode de pourparlers : la reddition à merci, l'abdication totale entre leurs mains.

Ainsi récriminent les *Hochkirchler,* pleins de bons désirs et de pensées confuses ; car vraiment, lorsqu'on examine à la lumière des principes qu'ils admettent eux-mêmes, les griefs qu'ils soulèvent contre nous, on voit ces griefs s'évanouir en brouillards impalpables et l'horizon de l'avenir se dégage. L'Eglise romaine, déclarent-ils, revendique le monopole de la vérité. Voilà un mot bien gros et une expression bien ambiguë. L'Eglise romaine affirme que dans ce qu'elle enseigne authentiquement il n'y a pas d'erreur et que le Christ approuve ce qu'elle dit en son nom. C'est très sûr, et cette prétention lui est essentielle. Il est inutile de lui demander sur ce point des réductions ou des atténuations. Si elle n'est pas la fidèle dispensatrice de la croyance et la gardienne infaillible des chemins du salut; si on risque de se tromper en croyant avec elle, elle n'est plus l'institution divine et le Christ l'a délaissée, elle n'a plus aucun droit, elle ne peut plus rien imposer, elle est jugée par tous et dilapidée par les passants, *opus ex hominibus.... dissolvetur* (1). Ce n'est plus une Eglise, c'est une académie spirituelle, un Institut de théologie et d'histoire, dont les méthodes sont absurdes et qui s'imagine qu'il peut dogmatiser.

Donc l'Eglise romaine prétend posséder la vérité du Christ, sa vérité totale, non pas en ce sens qu'il n'y a plus aucun progrès à réaliser dans l'intelligence de cette vérité, mais dans ce sens que la vérité du Christ est, chez elle, sans mélange d'erreurs corruptrices et qu'il suffit de rester dans l'Eglise pour devenir un avec la vérité.

---

mêmes rejeté avec horreur cette tolérance. Schubert ne dit-il pas que dans les Eglises fausses, c'est-à-dire dans celles où on n'a pas gardé la foi intégrale, il n'y a ni vertu ni piété et que « quidquid pietatis illis inesse videtur, mera est hypocrisis », op. cit. p. 809 ? Est-ce que Gerhard n'a pas dit que les sociniens, étant hérétiques, n'avaient ni vertu ni piété ? (*Confessio catholica,* Francfort, 1679). Thumm, Dürr, Rambach, Walch ont redit la même chose.

(1) *Act.* 5. 38.

Monopole ! s'écrie-t-on. Mais depuis quand la vérité est-elle un monopole ? Quand je dis que je sais une chose, de science certaine, est-ce que je *confisque* une vérité ? Est-ce qu'on peut accaparer la connaissance ? Quand je dis que je vois clair, que je compte les étoiles au firmament, est-ce que je fais injure aux yeux des autres ? Est-ce que le géomètre est prétentieux parce qu'il affirme que sa démonstration est exacte et qu'on ne peut pas, sans se tromper, aboutir à d'autres résultats que les siens ? La vérité peut appartenir à des intelligences sans nombre, comme la lumière peut éclairer les yeux d'une foule immense, sans être divisée ni amoindrie. S'imaginer que dans le domaine de la vérité il est interdit d'occuper toute la place, croire que la vérité est comme une salle de spectacle où chacun n'a que son fauteuil pour s'asseoir et où on se range côte à côte, c'est supprimer la vérité tout entière. Car l'erreur n'est pas autre chose qu'une vérité incomplète qu'on estime suffisante ; et si se partager la vérité, c'est n'en prendre qu'une portion, il faut bien dire que cette vérité partagée se change aussitôt en erreur, comme un vivant qu'on découpe est, de par l'opération même, un cadavre (1).

D'ailleurs ce beau principe du partage équitable des vérités religieuses aboutit immédiatement à supprimer toutes les Eglises.

Les *Hochkirchler* demandent que l'Eglise romaine reconnaisse qu'elle ne détient qu'une part de la vérité (2). La chose est déjà passablement étrange ; car si je reconnais une part de vérité dans l'idée de mes voisins, je suis inexcusable et malhonnête de ne pas l'intégrer aussitôt dans ma doctrine.

Les Eglises seraient donc légitimement distinctes, d'après les *Hochkirchler,* et leur distinction serait le résultat de leurs divergences d'opinion. Et cependant, ces divergences on devrait mutuellement les reconnaître très fondées, c'est-à-dire que, dans le même acte, on devrait affirmer et nier sa propre conviction. Si je suis convaincu que le Saint-Esprit est une personne divine, je ne peux pas dire qu'il est parfaitement loisible à quiconque de le nier et que sur cette négation il y a moyen de construire de l'éternel.

---

(1) Cfr. STAPHYLUS, *In causa religionis sparsim editi libri,* p. 301.
(2) Cfr. *H. K.* 1922, p. 38.

Reconnaître que d'autres pensent légitimement ce que je ne pense pas, c'est reconnaître que je n'ai aucune certitude sur rien et c'est, par contre-coup, m'interdire de rien enseigner à personne. Je pourrai tout au plus suggérer timidement. J'ai besoin d'un maître et d'un guide. Une Eglise qui en est là, n'est plus une Eglise, ce n'est plus même une secte, car toutes les sectes la dévorent, et elle n'a rien pour se défendre.

Nous n'admettons pas la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, disent les zwingliens. Les *Hochkirchler* s'insurgent: vous avez tort, déclarent-ils, vous êtes dans l'erreur et vous ruinez le culte public, la dévotion, l'institution du Christ, l'antiquité, la Bible même et toute la foi.

C'est votre avis, répondent les zwingliens, et nous voyons bien que vous y tenez fort. Vos pasteurs luthériens, même au XIX^me^ siècle, ont souffert les tracasseries policières et les vexations du pouvoir civil parce qu'en Prusse ils refusaient d'accepter le calvinisme mitigé (1). Et jadis quand Mélanchthon, avec insolence, modifia le texte de la Confession d'Augsbourg pour le rapprocher des théories d'Œcolampade, vous vous êtes insurgés et vous avez même cherché des mots grecs pour distinguer les *gnésioluthériens* et tous les philippistes. Donc vous n'admettez pas la doctrine négative de Zwingle ou de Calvin. C'est entendu ; mais ce qui nous choque c'est votre prétention à une certitude exclusive. Pourquoi ne dites-vous pas que vous détenez une part de la vérité, et que nous, calvinistes, nous en détenons une autre? Il n'y a pas moyen de discuter avec vous. Vous n'entendez les pourparlers que sous forme de reddition à merci; et si on n'abdique pas entre vos mains, si on ne se met pas à genoux pour communier, si on n'assure pas que même un impie reçoit vraiment, à la Cène, le corps du Christ, vous déclarez ne pouvoir faire aucune concession. Si nous partagions fraternellement la vérité ? Chacun reconnaîtra que son voisin, disant tout juste le contraire, a néanmoins parfaitement raison, et l'odieux monopole de la vérité, c'est-à-dire la certitude, aura disparu avec tout son cortège d'intolérance et de fureur ?

---

(1) Cfr. Fr. Jul. Stahl, *Die Lutherische Kirche und die Union*, 2^me^ éd. Berlin, 1860, œuvre d'un luthérien sincère, attristé et impuissant.

Et ce que proposent les zwingliens, tous les dissidents ont le droit de le demander, et l'Eglise ne pouvant plus rien exclure disparaît, comme Babel, dans la confusion des langues.

Il est contradictoire de parler d'une Eglise divine et de lui enlever en même temps son unique raison d'être, comme il est absurde de parler d'une source et d'assurer qu'il n'en coule jamais rien. La vérité mêlée, c'est identiquement l'erreur, car l'erreur à l'état pur n'existe pas et ne peut pas plus exister que le mal simplement et totalement mauvais.

Les *Hochkirchler* peuvent donc se rassurer. Quand un catholique romain revendique pour son Eglise la vérité totale, il sait bien que la vérité ne se confisque pas et qu'on ne l'enferme pas dans un écrin. Ce n'est pas chez lui l'orgueil qui parle, ou le désir d'amener des adversaires à Canossa ; ce n'est pas de titre honorifique qu'il rêve pour son Eglise maternelle, mais il affirme paisiblement ces deux choses incontestables pour un chrétien : d'abord, que le Christ n'est pas absent ou lointain et que donc la vérité vivante est encore accessible ici-bas, et qu'on peut s'unir à elle ; ensuite, que cette vérité ne peut pas être coupée en morceaux et dispersée dans des Eglises différentes. Le dernier mot, et donc le premier désir, doit être celui de l'unanimité dans le Christ. Il n'est pas possible d'être en dehors de toute Eglise sans cesser d'être chrétien ; il n'est pas possible d'être de toutes les Eglises, puisqu'elles sont en désaccord formel sur plusieurs points de doctrine ; il faut donc qu'il y ait une Eglise qui soit le centre — *centrum unitatis* (1) — le centre, qui ne peut se partager et que rien ne divise, le centre où l'âme peut s'établir dans l'éternel, sachant qu'elle possède sans mélange la vérité qui ne meurt pas.

Penser autrement, c'est déchirer la robe sans couture que les bourreaux du Calvaire eux-mêmes ont respectée. Le Christ n'est pas une dépouille qu'on se partage, et le diviser c'est périr : *solvunt Christum* (2). Si nous ne l'avons pas tout entier, nous ne l'avons pas du tout. Le miracle de la Pentecôte ce n'est pas qu'on ait compris de cent manières différentes le message de l'Esprit par

---

(1) Cfr. Optatus Milevitanus, *M. L.* 11, 947. Corp. Vind. 26. 36.
(2) *I Jo.* 4. 3.

les apôtres, mais bien plutôt que cent langages différents se soient retrouvés dans une pensée unique et simple, exprimée par la seule Eglise du Cénacle.

Les protestants n'ont jamais aimé les reliques. Il leur paraît bizarre qu'on coupe un mort en dix mille petits morceaux et qu'on garde dans tous les coins du monde, avec des cachets épiscopaux et des fils de soie, de menus fragments de squelette.

Nous ne discutons pas ici le culte des reliques, mais il est peut-être permis de remarquer que les mêmes protestants ont agi vis-à-vis de la vérité doctrinale, vis-à-vis du corps spirituel du Christ, et de sa pensée, comme ils reprochent aux catholiques de le faire à l'égard des corps de martyrs. Ma foi, il n'y a pas grand dommage à ce que les ossements de S. Laurent soient éparpillés dans de petites boîtes de cuivre ou dans des tubes de cristal ; et, dogmatiquement tout cela se justifie fort bien ; mais éparpiller la doctrine et déchiqueter le *Credo* qu'est-ce donc sinon folie meurtrière et ruine de la foi ? Et sans vouloir être injuste est-il permis de demander à la *Hochkirche* si la notion d'hérésie garde encore un sens et ce qu'elle signifie ?

Je résume. Le catholique se définit par son Eglise, c'est-à-dire par l'Eglise tout court, car il ne lui viendra jamais à l'idée qu'on puisse séparer l'une de l'autre et que l'Eglise du Christ ne soit pas *le* bercail. Dès lors dans ce bercail, un et pleinement suffisant, il trouve avec la sécurité de sa foi la parfaite liberté de son âme. L'intransigeance impérieuse dont on le déclare victime, il en cherche vainement la trace et il ne se souvient pas d'avoir été traité autrement par l'Eglise que les disciples ne le furent par le Maître souverain. Et quand on lui représente les petits défauts de l'administration ecclésiastique et les intrigues de certains clercs, il s'étonne que ces minuties puissent émouvoir une âme croyante et qu'on puisse avoir la figure si proche du sol. Il songe d'abord à corriger le mal qui est en lui, pour hâter l'heure où les pétitions du *Pater* seront toutes comblées.

En un mot, le catholique ne conçoit pas que l'Eglise soit autre chose que le geste du Christ continuant son œuvre ici-bas.

Il ne se sert pas de l'Eglise ; il la sert et dans ce service il trouve la vie. Il ne la juge pas plus qu'il ne juge la Jérusalem

céleste ou la grâce purifiante, et quand il se donne à l'Eglise, il sait bien que c'est lui, et non pas elle qui doit dire *merci*.

Le concile du Vatican avait préparé un schéma que la brusque interruption des séances, en juillet 1870, empêcha de discuter. On y définissait l'Eglise, *corpus Christi mysticum*. C'était assez puisque c'était tout (1).

(1) *Act. Conc. Vatic.* (COLLECT. LAC. t. VII, col. 5. 567 et 578). Il est curieux de constater que Luther est parti du même concept, (cfr. SEEBERG. op. cit. p. 279) pour finir par *l'Ecclesiola*, (W. 43. 372).

CHAPITRE CINQUIÈME

L'AVENIR DE LA HAUTE EGLISE ALLEMANDE.

La *Hochkirche* est jeune. Nous avons dit que sa naissance était officiellement datée du 9 octobre 1918. Elle n'est pas une Eglise à côté des autres Eglises, pas plus que la *High Church* n'est une Eglise dans l'Eglise anglicane. Association de luthériens, pasteurs ou laïques, unis par une certaine manière commune d'envisager le christianisme et par des besoins religieux analogues, elle a vu, d'année en année, croître le nombre de ses membres. Le recrutement se faisant chez des convaincus et autour d'une idée, ne peut évidemment obtenir des résultats de masse, ni se limiter à une région. Dans les listes publiées nous relevons des adhésions venant de tous les coins de l'Allemagne, depuis Chemnitz jusqu'à Hambourg et de Stuttgart à Koenigsberg. Berlin, le Mecklembourg, la Poméranie et le Wurtemberg sont, dirait-on, prépondérants. La Bavière ne semblait pas donner grand'chose. Il est possible que le vieil antagonisme entre Berlin et Münich n'y fût pas étranger. En tout cas, dans ces derniers mois, la Bavière a fondé elle aussi une association de Haute Eglise, indépendante de Berlin, et de programme presque identique. Berlin le regrette et s'en réjouit tout ensemble et on espère bien qu'une formule de concorde sera trouvée, permettant la fusion des deux tentatives.

Il semble aussi que le mouvement de la *Hochkirche* ne se développe aisément que dans les pays où les catholiques sont moins nombreux. Là où ceux-ci ont la majorité, les protestants se sont groupés en blocs d'opposition ; ils ont souvent fait alliance avec les puritains calvinistes, et les préjugés anti-romains empêchent de voir clair. C'est un phénomène classique dans l'histoire des luttes confessionnelles.

Parmi les adhésions officielles on relève évidemment un fort

pourcentage d'hommes d'église. Ce qui est plus curieux, c'est la proportion des femmes, souvent des institutrices. Les professeurs d'université sont très rares.

Le chiffre des membres, payant leur cotisation et régulièrement inscrits, n'augmente que très lentement. Si les listes publiées sont complètes on ne peut que s'étonner de voir pendant les deux premiers mois de 1923 quinze nouveaux adeptes — pas un de plus — grossir les rangs de l'association de la Haute Eglise.

Visiblement son influence s'étend beaucoup plus loin que le cercle de ses fidèles. Au début de 1922 la revue *Die Hochkirche* avait dû porter son tirage mensuel de 1500 à 2000 numéros (1). Absolument parlant, c'est peu de chose, et il est bon de se souvenir que les premiers *Tracts* de Newman et de ses amis n'ont pas dépassé ces chiffres modestes.

Pour apprécier l'effort de la *Hochkirche,* il faut tenir compte de la détresse financière des particuliers et de la difficulté inouïe qu'on rencontre à équilibrer le budget d'une revue. Car la Revue se maintient depuis 1919. Le premier numéro avait été une amère déception pour l'éditeur qui escomptait un débit rapide. On n'avait pu réunir que vingt abonnés (2). La Revue ne semblait pas viable. Au prix d'une persévérance indomptable on parvint à la maintenir. En deux ans, elle avait centuplé ses souscripteurs, malgré une crise intérieure qui faillit tout ruiner.

Les quatre grands Congrès annuels ont été tenus régulièrement depuis 1919. Le *Bréviaire évangélique* a paru, et on le complétera. Enfin des idées nouvelles et puissantes ont été semées, même dans le grand public. A moins d'une catastrophe, toujours possible avec l'instabilité du change et la hausse saccadée des prix ; à moins d'une calamité venant du dehors, il ne semble pas que la *Hochkirche* doive disparaître. On pourrait plutôt prédire qu'elle se développera (3). La presse s'occupe d'elle, un peu trop d'ailleurs et assez mal. Les revues ecclésiastiques l'approuvent, la mori-

---

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 327.

(2) Cfr. *H. K.* 1921, p. 326. Le nombre total des membres inscrits et payant leur cotisation ne doit pas dépasser à l'heure actuelle quelques centaines. Cfr. *H. K.* 1922, p. 223.

(3) Elle annonce ce développement. *H. K.* 1923, p. 51.

gènent ou l'attaquent. Personne n'a songé jusqu'ici à jeter le ridicule sur son effort ou à méconnaître ce qu'il avait de vigoureux. L'insistance même avec laquelle on a crié qu'elle était un danger, qu'elle aplanissait le chemin dans la direction de Rome, ou qu'elle bouleversait le luthéranisme, cette insistance prouve au moins que la *Hochkirche* trouble un équilibre établi et qu'elle agit puisqu'elle inquiète.

Au milieu des ruines et des doutes, elle se dresse comme une affirmation ; non pas comme une affirmation hautaine et rude, mais comme une restauration pacifique de « l'ancienne foi ».

A ceux qui lui reprochent de glisser vers Rome et de ne pas délimiter assez nettement les frontières de l'évangélisme et du catholicisme romain, elle répond que son vœu le plus cher est précisément de retenir dans l'évangélisme les âmes qui le désertent, et qui prennent la route de Rome parce qu'elles ne trouvent pas dans l'évangélisme ce qu'elles auraient le droit d'y trouver, ce que Rome a gardé sans que ce fût spécifiquement romain, ce que la Réforme a détruit sans que ce fût contraire à l'évangile (1).

La *Hochkirche* veut restituer aux âmes qui ont soif de piété et de certitude la faculté de s'abreuver dans le luthéranisme. Il est trop clair que les théologiens des universités ne s'en étaient pas beaucoup souciés.

L'entreprise est intéressante, mais les difficultés sont énormes. Malgré la bonne volonté sincère des dirigeants de la Haute Eglise, on peut se demander s'ils seront de taille à réussir.

Et tout d'abord, puisque ce sont les doctrines qu'on discute, il faudra que la *Hochkirche* fournisse un effort intellectuel très intense, que jusqu'à présent elle ne paraît pas encore avoir amorcé. Entre le rationalisme des universités et le surnaturalisme qu'on veut restaurer, la lutte ne peut pas se borner à quelques petites escarmouches, et il n'est pas suffisant d'en appeler aux désirs du cœur et de la piété pour écarter les conclusions négatives des critiques. Dire qu'on s'en tient au symbole de Nicée et aux professions de foi protestantes ; qu'on admet la croyance de l'ancienne Eglise et les décisions des sept premiers conciles œcuméniques,

(1) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 234, 235.

c'est s'engager à discuter scientifiquement les théories de ces nombreux protestants qui affirment que du symbole de Nicée rien ne reste debout, que la Trinité est une spéculation aventureuse, assez tardive et inintelligible, et que S. Paul, Saul de Tarse, le petit rabbin chassieux a, dès l'année 50 de notre ère, irrémédiablement perverti la pensée très simple de Jésus de Nazareth. Ce sont, en fait, des rationalistes portant le nom de chrétiens, qui ont monopolisé la science théologique des luthériens allemands. Quand la *Hochkirche* nous dit qu'elle est d'accord avec la Confession d'Augsbourg ou avec le grand Catéchisme de Luther nous pouvons enregistrer ces déclarations. Mais à quoi serviront-elles s'il est prouvé que la Confession d'Augsbourg ne représente rien d'objectif et que le Catéchisme de Luther est sans valeur scientifique ? A quoi bon répéter que le culte du Saint Sacrement n'est pas contraire aux principes de la Réforme, et que la liturgie, même pompeuse, est louable, si Heitmüller ou Jülicher ont prouvé qu'il n'y a jamais eu de véritable Cène eucharistique, mais seulement un geste banal dont les assistants n'ont pas bien compris le sens ? Et si Wrede a raison, si Jésus n'a jamais songé à fonder une Eglise, que devient la Haute Eglise ? Si le Christ n'était qu'un visionnaire galiléen, hanté par l'idée que le monde allait finir et ne prêchant que la parousie imminente, s'il n'était pas, objectivement, métaphysiquement, le Fils de Dieu, que représente encore le baptême en son nom ? Et reste-t-il dans le christianisme autre chose qu'un souvenir plus ou moins attendri ?

A toutes ces questions, posées en touffes compactes sur le sol même de l'Allemagne protestante, il faudra bien que la *Hochkirche*, si elle veut compter dans le monde intellectuel, apporte *sa* réponse Car ces questions, ce sont des luthériens qui les formulent, et les théories destructives de tout dogme, c'est au sein du protestantisme qu'on les rencontre.

L'Allemagne intellectuelle n'a pas, comme l'Angleterre, la merveilleuse et dangereuse faculté de s'installer dans la contradiction logique et d'y faire son nid. Depuis un siècle et demi la philosophie a formé tous les esprits allemands à l'idée de système et il ne semble pas que les demi-mesures et les réticences de l'anglicanisme puissent durer longtemps dans le pays d'Hegel et de Nietzsche.

La théorie de la *Hochkirche* devra bien quelque jour s'harmoniser avec sa pratique dans une synthèse d'aspect doctrinal. Cette *Somme*, à la fois dogmatique et critique, suppose un immense travail de pensée. Les *Hochkirchler* jusqu'à présent, dans le domaine intellectuel, ont surtout vécu d'emprunts. C'est là une dangereuse lacune et qui risque de faire déchoir la Haute Eglise au rang d'une honnête association de personnes dévotes, très respectables sans doute, mais scientifiquement négligeables.

La nécessité d'une doctrine solide et bien fondée en histoire est d'autant plus grande que la *Hochkirche* prétend ne pas être un dernier rameau du piétisme, mais représenter l'Eglise évangélique fidèle à l'esprit des origines. Le piétisme pouvait, lui, ne pas s'occuper de controverse et mépriser la raison orgueilleuse, à laquelle il substituait le cœur tendre et l'amour docile. Zinzendorf admettait dans sa communauté de Herrnhut des *frères* de toutes les confessions doctrinales (1). Pourvu qu'on se mît d'accord sur la piété, le dogme ne comptait pas. Etre épouse du Christ, c'était tout le *Credo* et tout le décalogue des âmes. Indifférent au dogme, Zinzendorf ne s'occupait pas davantage de l'Eglise établie, pour laquelle les piétistes n'ont jamais montré beaucoup d'enthousiasme. Le culte privé, ou la dévotion pratiquée dans de petits cercles d'intimes, dans les *Collegia pietatis* c'était l'idéal de ces chrétiens sentimentaux, et le temple leur paraissait un lieu de réunion bien mal adapté à la prière en esprit. De liturgie, ils n'avaient que faire et le sacerdoce organisé leur semblait bien gênant et surtout fort inutile. Aussi les piétistes n'ont guère produit d'œuvres de doctrine et toute leur littérature est une littérature de dévotion et d'exhortation morale (2).

La *Hochkirche* ayant plus de prétentions aura plus de difficultés à vaincre. Elle n'entend pas se retirer sur le Mont Sacré. On la combattra donc sur le terrain de l'exégèse, de l'histoire des dogmes, de la religion comparée. On placera sur sa route, comme des explosifs, la *Dogmengeschichte* de Harnack, et l'*Urchristentum* de

---

(1) Cfr. FÉLIX BOVET, *Le comte de Zinzendorf*, 2me éd. 2 vol. Paris, 1865.

(2) Cfr. RITSCHL, *Geschichte des Pietismus*.

Jean Weiss, et la petite collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher* qui ont popularisé si dangereusement les conclusions des critiques les plus radicaux. On lui demandera ce que signifie la fête de Pâques et quelle réalité objective englobent les récits de la résurrection et du tombeau vide. On lui dira qu'il est très beau de souhaiter à ses abonnés une heureuse fête de Noël, mais que Bethléhem est une légende apocryphe, destinée à donner un sens prophétique à une phrase de Michée, qui traitait de tout autre chose. On lui dira... mais tout cela lui est dit déjà et les critiques rationalistes n'ont pas attendu pour protester contre les anachronismes de la Haute Eglise.

C'est que depuis un demi-siècle et plus, depuis l'avènement de l'école ritschlienne le grand mot d'ordre a été de rendre aussi indépendantes que possible la science et la religion. On s'est évertué à supprimer tous les points de contact pour être plus sûr d'éviter les causes de conflit. En histoire, disait Ritschl, vous pouvez penser ce qui vous plaît ; la religion est un ensemble de jugements de valeur et non pas de jugements d'existence. En philosophie même, vous êtes libre de spéculer à votre guise, la religion étant un fait intérieur, une expérience immédiate, ne peut pas plus être touchée par vos théories spéculatives que le sentiment de la faim par une description de l'estomac. En quelques douzaines d'années, la méthode ritschlienne, appliquée avec vigueur, vidait le dogme de tout son contenu, volatilisait la notion même de dogme et réduisait le christianisme à la morale de l'honnêteté, saupoudrée d'un peu de poésie galiléenne.

La *Hochkirche* n'admet pas ce divorce entre la religion et la science. Histoire, philosophie, théologie doivent donc s'accorder, non pas en s'ignorant, mais en se soutenant; et c'est le contenu objectif du dogme qui doit être en harmonie positive avec les conclusions de la philosophie ou de l'histoire. L'Eglise catholique n'a jamais abandonné ce point de vue — qui est d'ailleurs le seul cohérent et qui suppose un exercice de l'autorité religieuse même sur le terrain scientifique. Si la Vérité est une, et si le Christ a eu raison de dire qu'il était la Vérité, il faut bien que toute connaissance humaine soit reliée au Centre de lumière et que toute indifférence envers la Vérité, soit un commencement d'apostasie.

Pour entreprendre la lutte intellectuelle contre le rationalisme d'apparence religieuse, la Haute Eglise, encore bien jeune, n'a pas, nous l'avons dit, de champions très qualifiés.

Il lui faudra tuer la critique négative de ces cinquante dernières années; mais on ne tue que ce qu'on remplace.

Nous attendons les premières grandes œuvres scientifiques des *Hochkirchler*. Newman, jadis, a écrit son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* et c'est pendant qu'il le composait à Littlemore que les clartés définitives ont dissipé ses derniers doutes (1). Toute l'histoire du dogme est à reprendre par la base, si on veut justifier, ne fût-ce que la Confession d'Augsbourg.

En attendant, et pour fournir au mouvement de la *Hochkirche* la direction intellectuelle qui lui manque encore; pour donner à ces pasteurs très dévots sans doute mais peu spécialisés dans les recherches scientifiques, une doctrine qui les soutienne, l'université de Marbourg s'est mise en branle.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas d'une initiative officielle. A proprement parler les professeurs dont nous allons citer les noms ne sont pas même des *Hochkirchler ;* ils sont sympathiques au mouvement, mais ne se compromettent pas en sa faveur, et c'est la Haute Eglise qui recommande leurs ouvrages et s'inspire de certaines de leurs conclusions. Par une sorte de mauvaise chance, dont nous avons déjà relevé plusieurs indices, les bergers intellectuels, que la *Hochkirche* aime à suivre, sont souvent d'anciens catholiques, passés à la Réforme. C'est le cas pour Frédéric Heiler et pour Léonard Fendt. N'osant pas recourir sans détour aux sources romaines, on s'abreuve chez ces transfuges; n'osant pas s'aventurer dans la terre de Chanaan, on en vénère au moins la poussière sur les souliers de ceux qui l'ont quittée.

Frédéric Heiler, autrefois professeur à Munich, enseigne aujourd'hui l'histoire comparée des religions à Marbourg. C'est un franc luthérien, mais quelque chose de son catholicisme s'attache encore à sa pensée et dans le pêle-mêle des citations confuses dont s'encombrent les pages de ses livres on découvre parfois des formules suggestives.

---

(1) Cfr. WILFRID WARD, *The Life of John Henry Cardinal Newman*, vol. I. Longmans, 1913, p. 87.

« Il n'est pas douteux, écrit-il par exemple, que dans l'office divin des catholiques, devant Dieu présent dans l'Eucharistie, en face du *numen praesens,* la prière et l'adoration ne soient plus intimes et plus profondes que dans le culte évangélique de la Parole sainte. Quand on considère la masse des dévots du commun, on doit reconnaître que le culte évangélique dans son aride et pure spiritualité, avec la suppression de tout ce qui est primitif, sensible, mystique et magique, ne signifie qu'en apparence une purification et un approfondissement de la piété. Car c'est précisément l'élément sensible, primitif, mystérieux qui donne au culte public sa force et son charme fascinant.

« Au sens propre du terme il n'y a pas de liturgie dans le christianisme évangélique. La prière n'est plus la conversion vers Dieu, mais elle devient un enseignement, une catéchèse ; l'Eglise cesse d'être un temple pour devenir une école, et l'Eucharistie, le mystère, n'est plus qu'une réunion, une assemblée » (1).

Les *Hochkirchler* ne trouvent rien à redire à de pareils textes. Mais Fr. Heiler en a malheureusement quelques autres, et ses jugements, malgré l'énorme appareil d'érudition disparate, sont parfois bien superficiels, et les partisans de la Haute Eglise, eux-mêmes, les trouvent trop étroitement exclusifs. Ecoutons.

« Le culte catholique fait rayonner autour de lui une vie religieuse plus intense ; son caractère mystérieux remonte aux origines mêmes du christianisme, et pourtant c'est le christianisme évangélique qui réalise le mieux le culte idéal. Ce culte évangélique, sans aucun sacrifice, et qui n'est rien sinon l'adoration de Dieu par un groupe de personnes adultes et chrétiennes, c'est la forme la plus haute et la plus pure du culte, c'est le vrai culte social. A cet idéal, le christianisme évangélique n'a ni le droit ni le pouvoir de renoncer, quoiqu'il soit en contradiction avec la psychologie religieuse des foules, quoique la vie religieuse qui émane de lui soit ordinairement misérable et indigente ». Pourquoi ? Parce que,

---

(1) Fr. Heiler, *Das Gebet, Eine religionsgeschichtliche und religionspsychologische Untersuchung,* 2me éd. München, 1920, p. 475.

prétendûment, ce culte est le seul culte sincère, le seul absolument et totalement loyal (1).

Ici les *Hochkirchler* élèveront des objections (2). Heiler, nous l'avons dit, n'est pas un des leurs. Il est curieux de noter que, malgré la crise économique, les ouvrages du professeur de Marbourg ont été plusieurs fois réédités. Dans leur ensemble, ils marquent certainement un progrès sur les écrits polémiques de l'époque antérieure et même sur les exposés, pleins d'inexactitude et de dédain, que les universités allemandes nous donnaient comme le portrait du dogme ou de la piété catholiques.

Heiler n'est pas encore le constructeur dont la *Hochkirche* a besoin. Le Dr Fendt a écrit un volume synthétique sous le titre peu lumineux *Les forces religieuses du dogme catholique* (3). C'est un exposé bienveillant, et généralement exact, de la doctrine et de la théologie de l'Eglise romaine. La *Hochkirche* a recommandé cet ouvrage. Il pourra certainement faire tomber par douzaines les préjugés absurdes que le protestantisme allemand garde contre le catholicisme. Qu'on lise par exemple ce que l'auteur dit de la dévotion au Cœur de Jésus. Il est impossible de ne pas louer le souci d'information et la hauteur de vue de ces pages (4), surtout quand on les compare aux propos impérieux des théologiens radicaux, qui ne voient dans cette dévotion qu'un phénomène propre aux populations romanes, ou une invention des jésuites. Comme si une invention de jésuites pouvait jamais devenir une forme de piété universelle dans l'Eglise ; comme s'il était possible d'imposer une dévotion en la créant de toutes pièces, et comme si de petites explications superficielles rendaient compte des grands mouvements de la religion des peuples ! Les philosophes et les encyclopédistes du XVIIIme siècle s'étaient déjà égayés sur ce thème et les cordicoles, et les adorateurs de viscères leur avaient déjà fourni plus d'une plaisanterie. Fendt a le mérite de remettre beaucoup de choses au point, mais pas plus que Frédéric Heiler, ce n'est un

---

(1) Ibid. pp. 476, 477, avec une citation de Fern. Ménégoz.
(2) Cfr. *H. K.* 1922, pp. 50, 51.
(3) Cfr. Leonhard Fendt, *Die religiösen Kräfte des katholischen Dogmas*, (*Aus der Welt christlicher Frömmigkeit*, Bd. 2.) München, 1921.
(4) Ibid. pp. 131-135.

penseur bien original. Son livre résume agréablement les traités, en général assez arides, des théologiens catholiques. De plus, Fendt n'appartient pas lui-même à la *Hochkirche*. L'état-major intellectuel de celle-ci est encore à trouver.

Car Rodolphe Otto, malgré le succès de son dernier livre, ne peut pas compter comme un maître. Otto est professeur à l'université de Marbourg, où il enseigne la théologie systématique. En 1917 il publiait un ouvrage qui en est aujourd'hui à sa huitième édition et dont le titre est déjà intéressant : *Das Heilige*. — Sainteté. — C'est une réaction assez nette contre les théories rationalistes du protestantisme orthodoxe aussi bien que du protestantisme libéral, contre toutes les théories qui ne conçoivent la sainteté que comme une forme de bonté morale et qui absorbent dans l'honnêteté naturelle, dans l'éthique rationnelle, l'élément spécifique de la sainteté religieuse, c'est-à-dire la participation pleine de mystère à quelque chose de divin, de surnaturel, d'ineffable et de débordant. Le royaume de Dieu, nous dit Otto, le royaume annoncé par le Christ, n'est pas du tout la prédication banale de la paternité divine. Le royaume de Dieu est quelque chose de formidable et de très doux, de totalement différent de tout ce qu'on peut apprendre par la raison philosophique. Il est surnaturel par essence, sans commune mesure avec les événements dont l'homme est le maître ; il est comme miraculeux, surhumain ; et la Rédemption, le salut du monde s'y trouvent impliqués dès l'origine. Toutes les théories rationalistes qui ont voulu réduire l'évangile primitif à une petite doctrine de morale usuelle, à un modeste code d'honnêteté domestique, toutes ces théories sont aussi myopes et fausses que les vieux systèmes de Paulus et des rationalistes du XVIII^me^ siècle, expliquant la marche du Christ sur les eaux par on ne sait quel radeau invisible et la résurrection par l'effet bienfaisant des aromates et la fraîcheur réconfortante du tombeau rocheux. Le règne de Dieu est, pour Otto, essentiellement mystique, c'est-à-dire que nous n'en pourrons jamais épuiser la signification totale. Il nous introduit dans un monde nouveau et modifie du même coup toutes les mesures que nous appliquions à notre existence et à notre univers.

Tout cela est bon à dire et l'interprétation catholique des paroles du Christ rencontre moins d'obstacle dans cette exégèse accueillante que dans les exclusions et les conclusions si prosaïques et si bourgeoises du protestantisme libéral. Le Christ n'est plus seulement ici un pédagogue qui parle d'aimer le Dieu Père et les hommes nos frères ; il n'enseigne pas seulement une religion qui se tient modestement « dans les limites de la simple raison », comme le réclament les philosophes de l'*Aufklärung*, il est le Médiateur apportant non la paix mais le glaive et transmuant toutes les réalités. Il n'accepte pas d'être mesuré en coudées humaines, mais il impose aux hommes et aux choses les dimensions célestes.

Toutefois, et si intéressante qu'on l'estime, l'opinion du Professeur Rodolphe Otto, est trop maigrement appuyée pour que son livre puisse devenir un événement.

Il n'est peut-être que le premier flot de la marée montante, mais il n'aura de sens que si tout un océan vient derrière lui.

Cet océan, la *Hochkirche* pourra-t-elle le devenir ? Pourra-t-elle submerger ces systèmes de philosophie religieuse et d'exégèse qui ont couvert le sol allemand depuis l'avènement du ritschlianisme et qui n'ont rien laissé subsister du christianisme qu'elle-même veut restaurer ?

Après tout la chose est possible. Il y a des exemples. Les explications rationalistes de l'évangile semblaient à la fin du XVIII^me^ siècle des conclusions solides et des résultats scientifiques. Elles apparaissent aujourd'hui prodigieusement niaises. Personne ne songe plus à les défendre. Reimarus, Paulus ou Venturini ne comptent pas comme savants.

L'école de Tubingue qui connut des jours de gloire au temps où la popularité gonflait les voiles de l'idéalisme hégélien, l'école de Tubingue, est, elle aussi, entrée non dans l'oubli mais dans l'histoire et on ne cite ses travaux que pour jalonner la route et marquer une étape depuis longtemps franchie.

Sera-ce bientôt le tour du ritschlianisme ? Il est sûr que l'existence même de la *Hochkirche* rend un certain nombre de problèmes doctrinaux plus actuels ; mais on ne voit pas encore qu'elle soit de taille à susciter les grands bâtisseurs de doctrine. Sa propre

pensée n'est d'ailleurs pas suffisamment nette, comment pourrait-elle en établir le système ?

A Marbourg même, parmi les trois ou quatre cents étudiants de la faculté de théologie, que pense-t-on de la *Hochkirche* ? Wilhelm Herrmann y est professeur, ainsi qu'Adolphe Jülicher, ainsi que Fréderic Heiler et Rodolphe Otto, c'est-à-dire que toutes les voix se font entendre, depuis la négation absolue de la notion même de dogme jusqu'à l'affirmation de la valeur objective et mystique du message divin. Marbourg est un peu le symbole de la nouvelle doctrine luthérienne. La ville elle-même est toute remplie des souvenirs du passé catholique et des témoins de la réforme protestante. On y demeure à l'ombre de l'église Sainte-Elisabeth, le plus ancien édifice gothique de l'Allemagne et où reposa pendant plus de trois siècles le corps de la Sainte de Hongrie. On y voit aussi le vieux château du landgrave Philippe de Hesse, où Mélanchthon, Zwingle et Luther débattirent en 1529, sans parvenir à se mettre d'accord, la doctrine de la transsubstantiation. Cette confusion des souvenirs est douce au cœur des *Hochkirchler*. Ils voudraient tenir un congrès à Marbourg. Mais plus que de souvenirs, c'est de doctrine claire et bien fondée qu'ils auront besoin à bref délai, sous peine de ne pouvoir pas déboucher sur le terrain et de rester sans signification durable.

Une doctrine claire et nette ? Mais comment la formuler sans périr ! Car un deuxième danger menace la *Hochkirche* et c'est dans la constitution même de l'Eglise luthérienne qu'il se trouve.

La révolution allemande a jeté par terre l'ancien établissement ecclésiastique et séparé l'Eglise de l'Etat. La nouvelle constitution du Reich a substitué partout aux Eglises nationales (*Landeskirchen*) les Eglises du peuple (*Volkskirchen*) et c'est à celles-ci que les propriétés et les droits des anciennes Eglises officielles doivent être attribués. Mais ces Eglises libres, sur quelle base les organiser ? Comment les définir ? Dira-t-on que pour en faire partie, pour avoir le droit de vote aux assemblées il faut souscrire un formulaire confessionnel, qu'il faut se rallier à un *Credo* si minime, si vague qu'on le suppose ? De quel droit ce *Credo* servira-t-il de norme ? Quelle autorité pourra l'imposer ? Et les minorités dissidentes, dont la protection est assurée par la nouvelle constitution,

ne pourront-elles pas réclamer leur part dans les dépouilles de l'ancienne Eglise de l'Etat ?

Et puis, ce *Credo*, il n'y a en fait aucun moyen de l'établir, et beaucoup de luthériens déclarent — nous l'avons vu — qu'il est par essence opposé aux principes mêmes de la Réforme.

Dès lors, sous peine de voir les sectes se multiplier à l'infini et l'Eglise protestante se pulvériser en fragments minuscules, il faut renoncer à faire de cette Eglise une Eglise confessionnelle. Traduisons : l'Eglise protestante ne sait pas ce qu'elle croit, ne peut donc pas dire ce qu'il faut croire ; la doctrine est pour elle une chose accessoire et facultative. Elle n'enseigne rien et n'impose rien. Elle n'est qu'une sorte d'administration collective chargée du soin des bâtiments du culte et de la gestion matérielle des biens. Elle accueille tout le monde, tous les citoyens du pays, même s'ils n'ont aucune idée religieuse. Ceci est évidemment la mort de l'Eglise protestante en tant que société de fidèles. Le Christ sera le seul qui n'ait rien à y dire, puisqu'il ne vote pas aux assemblées et qu'on ne s'occupe pas de ce qu'il a pensé ni même de savoir s'il a vécu.

Impossibilité de s'organiser en Eglise confessionnelle (*Bekenntniskirche*) ; impossibilité de s'organiser sans confession ni *Credo* ; le seul moyen logique serait, pour sauver l'unité des croyances, de quitter l'Eglise officielle et de se grouper en secte, à la manière des anciens piétistes. On aurait alors une association à la fois libre et cependant homogène. Les partisans de la Haute Eglise se réuniraient entre eux, éliraient leurs dignitaires à leur guise, célébreraient le culte suivant leur liturgie et bénéficieraient de la loi de protection des minorités, en recevant, proportionnellement à leur nombre, une part des revenus ecclésiastiques.

Cette solution, la *Hochkirche*, nous l'avons vu, la repousse délibérément. Elle veut rester dans l'Eglise. Elle n'est pas dissidente. Elle désire demeurer ou devenir l'âme de l'Eglise luthérienne. La sécession ruinerait, pense-t-elle, tout espoir de renouveler le protestantisme par l'intérieur.

Dès lors, les cahots et les incertitudes deviennent une institution permanente. Les desservants, les fonctionnaires du culte, peuvent, dans certaines Eglise, si la majorité le trouve bon, être tout à

fait étrangers au *Credo*. Dans plusieurs assemblées, par application des principes démocratiques, on a consacré l'éligibilité des femmes aux fonctions d'Eglise. Est-ce que les *Hochkirchler* inscrits dans ces associations cultuelles vont devoir tolérer tout cela ? Dans les grandes villes on arrivera plus ou moins facilement à trouver un temple et un desservant à son goût ; mais ces commodités ne sont pas de règle et les conflits peuvent devenir tragiques. Est-ce que pour ne pas sortir de l'Eglise, il faudra se faire complice des pires hérésies et sanctionner tacitement tous les abus ?

La *Hochkirche* n'ose pas pousser son principe jusqu'au terme. Elle reconnaît en phrases attristées que les situations peuvent devenir intolérables pour des luthériens fidèles et orthodoxes, et dans ces cas extrêmes elle admet que le groupe des *Hochkirchler* se sépare de l'Eglise locale et que le ferment se retire de la pâte corrompue. C'est ce qui s'était passé à Hambourg, où le pasteur Heydorn, usant de la liberté d'opinion, avait tout simplement supprimé le baptême (1). Une Eglise sans baptême n'est plus chrétienne, pense la *Hochkirche ;* quand les choses en viennent à un tel excès, les solutions radicales sont admissibles et nos amis peuvent, au moins pour un temps, se recueillir entre eux et pourvoir au culte par d'autres ministres que des impies.

La crise, on le voit, est très grave. Ce n'est pas d'une explication qu'il s'agit mais d'une définition. Qu'est ce que l'Eglise luthérienne ou évangélique ? Nous savons qu'elle n'est pas l'Eglise romaine ; on nous dit, plus timidement, qu'elle n'est pas l'Eglise calviniste : plus timidement encore qu'elle n'est pas l'Eglise unie, celle qu'on obtint par voie de contrainte légale en forçant les réformés et les luthériens à s'entendre vaille que vaille. Qu'est-elle au juste ? Un luthérien était déjà difficile à définir ; mais une Eglise luthérienne semble bien une contradiction dans les termes. En effet beaucoup de luthériens l'assurent et il n'existe aucun moyen de montrer efficacement qu'ils n'en ont pas le droit.

---

(1) Cfr. *Stimmen der Zeit*, 51ter Jahrgang, 101 Bd. Sept. 1921. M. REICHMANN, *Innere Weiterentwicklung im deutschen Protestantismus*, p. 447.

Si bien, qu'on voit réaliser ce paradoxe d'une Eglise peuplée de gens en nombre théoriquement illimité, et qui, tout en formant l'Eglise, assurent que cette Eglise n'existe pas.

Voici, à titre d'exemple, ce qu'écrivait en février 1920 le pasteur Hans Müller, de Röknitz, à propos des projets tout à fait radicaux de Heydorn.

« Il est sûr que si on se représente sous le nom d'Eglise quelque chose d'analogue à l'Eglise catholique, il ne peut pas exister une Eglise évangélique. On s'imagine aujourd'hui qu'une Eglise est une association confessionnelle, et dès lors il est nécessaire qu'elle soit de plus en plus désertée et qu'elle se fractionne en nombre infini de petites Eglises à *Credo* différents.

Il est inévitable aussi qu'elle soit de plus en plus méprisée par les libres-penseurs de la bourgeoisie et du prolétariat. Mais qu'on se dise bien que cette conception de l'Eglise à la façon d'un groupement de croyants, unis par la foi au même formulaire, est une altération moderne de l'idée protestante. Pour les réformateurs l'Eglise n'était qu'un établissement chargé, dans les limites d'un territoire, d'administrer les fondations ecclésiastiques de jadis et d'entretenir la religion. Le particulier n'était pas directement un membre de l'Eglise ; mais comme citoyen il s'occupait du culte public.... Le catholicisme dit : la vie de l'homme est moulée par l'Eglise ; le protestantisme réplique : la vie de l'homme a comme moule l'Etat » (1).

L'Eglise n'est donc plus qu'une sorte de grand bureau de bienfaisance ; quelque chose qui ressemble à l'administration des Hospices.

Comment la *Hochkirche* arrivera-t-elle à s'entendre avec des pasteurs dont les doctrines sont aussi totalement opposées à ses vues ? Elle compte sur son influence, sur son évidente sincérité, sur la grâce, sur l'Esprit-Saint, sur les leçons des événements, mais en général ces facteurs ne produisent pas de transformations soudaines dans les masses inertes ou hostiles, et pour sauver la *liberté* de sa foi, nous croyons bien que tôt ou tard, en bloc ou en détail, la *Hochkirche* devra se séparer de l'Eglise constituée, de la *Volkskirche* officielle.

---

(1) Ibid. p. 446.

Au fond, la crise du protestantisme allemand est une crise d'autorité. Pendant quatre siècles l'absence complète de toute autorité religieuse a pu être masquée parce que le pouvoir civil en avait usurpé la fonction ; depuis quatre ans cette apparence même s'est évanouie et la fonction, vitale pourtant, n'est plus exercée.

Sur les côtes de France on rencontre fréquemment un crustacé bien curieux, le pagure, que les pêcheurs appellent Bernard l'Ermite. Le pagure n'ayant pas de cuirasse sur tout le corps est forcé de chercher une coquille vide, dans laquelle il introduit son abdomen mou et qu'il traîne ensuite perpétuellement avec lui. Il lui arrive même de dévorer un mollusque dont la coquille lui convient pour s'installer à sa place. Mais dès qu'il abandonne cette cuirasse étrangère, il est vulnérable, il est attaqué et il périt. L'Eglise de la Réforme est comme le pagure. Il lui manque une pièce essentielle. Elle a pu pallier le défaut en abritant sa faiblesse intime dans la coquille un peu rude et mal façonnée du pouvoir séculier. C'est l'Etat qui a fait fonction de mollusque protecteur et qui a prêté ses lois et ses contraintes pour assurer la vie de l'Eglise protestante. Aujourd'hui la coquille adventice est séparée du pagure luthérien. La *Hochkirche* voudrait en hâte secréter un revêtement nouveau et doter l'évangélisme d'une armature bien solide et bien complète. L'expérience est risquée, et son succès, dans les circonstances actuelles, est plus que problématique. Il est plus facile de constater un défaut que d'y porter remède, et les tares congénitales sont ordinairement les moins guérissables.

Attaquée par le paganisme renaissant, qui sévit dans les masses ouvrières et dans la bourgeoisie lettrée ; attaquée par les protestants puritains, qui ne veulent pas qu'on romanise et qui périront plutôt que de ressembler aux papistes ; attaquée par le rationalisme négateur des universités, poussant à bout le libre examen dans la doctrine et la critique sceptique dans les textes ; ne pouvant plus s'appuyer sur le pouvoir civil, n'étant raccrochée à rien ni au dehors ni au dedans, la *Hochkirche* doit faire front dans toutes les directions et faire face à tous les périls. Malgré la modestie de certaines de ses affirmations, il faudra bien qu'elle organise quelque chose de tout à fait nouveau dans l'Eglise luthé-

rienne ; il faudra même qu'elle crée ce qui n'existe pas même en germe. Si elle accepte la situation actuelle de l'évangélisme et si elle transige avec « la puissance des ténèbres », avec la confusion des idées et le désordre des institutions ecclésiastiques, elle est perdue.

Enfin il existe pour elle un troisième danger. Ce n'est pas seulement par défaut de doctrine qu'elle peut périr ; ni seulement parce que la crise constitutionnelle de l'Eglise allemande ne lui laisse pas de quoi respirer librement ; c'est encore, c'est surtout, parce qu'elle s'occupe trop d'éviter l'influence romaine.

Un mot d'explication est ici nécessaire.

La *Hochkirche* pour vivre doit obéir à sa loi. Elle n'a qu'à rester fidèle au principe qui lui a donné naissance et à repousser toutes les altérations, toutes les déviations. Sur ce point nous serons sans doute d'accord.

Mais il y a deux façons de dévier, comme il y a deux formes d'attraction, positive ou négative. Que l'on se meuve dans une direction centrifuge ou centripète, on est toujours soumis à l'influence du même foyer. Avoir peur d'imiter quelqu'un, se détourner de son chemin pour ne pas rencontrer un adversaire ou un importum, ce n'est pas se libérer et obéir à sa seule loi, c'est composer avec autrui et devenir une résultante.

Par peur de l'influence romaine, la *Hochkirche* semble bien subir, en négatif, cette influence redoutée. Elle déclare d'avance qu'elle ne veut pas aboutir à tel point, *parce que* ce point se trouve sur la route de Rome. Nous ne disons pas que Rome y perde quelque chose, mais seulement que la *Hochkirche,* en agissant ainsi, manque de fidélité à sa propre loi. Il est regrettable que dans ces questions de confession religieuse, on emploie si souvent le vocabulaire des négociants et que sur les marches du temple on tienne encore des propos de changeurs et de trafiquants. On parle de l'ambition romaine, on parle d'une proie guettée par Rome, d'une bonne affaire pour les catholiques, ou ce qui est pire, empruntant le langage des militaires, on se demande s'il ne serait pas indigne de se rendre sans conditions, de passer avec armes et bagages dans le camp adverse, d'abandonner son drapeau..... toutes phrases fort peu évangéliques et pas du tout chrétiennes. Il est juste d'ailleurs de remarquer que les mêmes maladresses

sont commises par des apologistes impatients. Jadis on nous parlait d'aller à la conquête du peuple et cette devise belliqueuse servait d'épigraphe aux programmes sociaux les plus pacifiques et les plus sincèrement fraternels. Malheureusement le peuple était mis en défiance. Personne ne demande à être conquis, et depuis César ce mot ne signifie rien de très suave. Aujourd'hui des écrivains catholiques persistent encore à parler en style de croisade et les soupçons de nos frères séparés se réveillent et s'aiguisent quand ils entendent qu'on s'apprête à les conquérir, comme on essayait jadis de réduire le vieux Saladin.

La *Hochkirche* n'a qu'une ambition: servir la Vérité dans la personne de Jésus-Christ. Qu'elle suive l'étoile,

Lumen requirunt lumine (1).

et l'Epiphanie sera au terme du voyage. Il ne s'agit pas d'abdiquer mais de voir clair et de restaurer intrépidement la foi chrétienne dans les âmes appauvries. Une à une, les conditions de ce travail apparaîtront; une à une, les conséquences de la doctrine se manifesteront, et quand elles seront toutes tirées, ce n'est ni Paul, ni Céphas, ni Apollon, c'est le Saint-Esprit qui sera glorifié et c'est le Christ qui triomphera. La seule trahison c'est de s'arrêter avant le terme; c'est de fixer d'avance le nombre de pas qu'on veut faire; c'est de poser un joug sur la vérité et de fermer la route à la lumière.

Ceux qui refusent de franchir l'étape, abandonnent le Christ toujours actuel. Les ariens ont refusé d'admettre l'*homoousios* et ils ont voulu s'enfermer dans les formules du passé: l'Eglise avance et la vie les déserte. Les nestoriens n'ont pas voulu de la *Theotokos* et ont rejeté cette *innovation* alexandrine; l'Eglise avance et la vérité les abandonne. Les monophysites ont repoussé les deux natures intègres et sans mélange; ils voulaient eux aussi la foi antique et ils avaient réglé le nombre des pas qu'ils feraient; l'Eglise progresse et la lumière les néglige. A chaque siècle, à chaque jour, la parole éternelle retentit : *Numquid et vos vultis abire* ? (2) Est-ce que vous aussi, trouvant la parole trop dure, vous allez refuser de

---

(1) SEDULIUS, (mort vers 450) Hymne *A solis ortus cardine.* Cfr. *Anal. Hymn.* L. 58.

(2) *Jo.* 6. 68.

me suivre ? La *transsubstantiation,* comme l'*homoousios,* fait partie de la même foi qui s'explicite progressivement, et l'*infaillibilis* du concile du Vatican n'est pas d'un autre ordre.

La *Hochkirche,* sans prendre tout à fait la responsabilité de la formule, a cependant laissé dire et elle a répété que le différend qui la sépare de Rome n'est pas doctrinal. La croyance ne fait plus de difficulté, c'est le..... droit canon (1), la discipline ecclésiastique, entendez l'autorité hiérarchique avec son corollaire immédiat l'obéissance.

Si vraiment les choses en sont là, et si c'est une question de règlement, toujours réformable d'ailleurs, qui oppose les catholiques romains et les *Hochkirchler* allemands, on peut bien dire que la sécession luthérienne est sans excuse. Devant l'imminence du danger, en face de l'incrédulité grandissante; impuissants à s'organiser et à se maintenir, ces protestants devraient mettre un terme à l'expérience désastreuse de quatre siècles et poser nettement la question du retour à l'unité.

Il ne semble pas, malheureusement, que cette question soit mûre. En tout cas ceux-là se trompent qui rêvent d'une agrégation en masse. La *Hochkirche* n'est pas organisée comme corps religieux ; elle n'a pas de cohésion interne; personne n'a le droit de négocier en son nom et ses membres ne se sont jamais reconnus liés par les décisions des chefs qu'ils ont élus. Dès lors il est aussi impossible pour la *Hochkirche* d'agir comme Eglise une, qu'il est impossible à un fleuve d'escalader les montagnes. Seule une assemblée générale pourrait délibérer sur la réunion avec Rome; seule elle pourrait émettre un vœu, qui n'aurait d'ailleurs rien de contraignant pour la minorité dissidente et qui n'engagerait que ceux-là qui l'auraient approuvé.

De plus, le jour où la *Hochkirche* prendrait une pareille décision, elle serait automatiquement exclue de tous les avantages réservés à l'Eglise évangélique. Ses desservants ne recevraient plus leurs allocations et les revenus des biens d'Eglise leur seraient retirés. Ce serait donc, du jour au lendemain, la ruine matérielle, à un moment de détresse économique particulièrement grave. Aussi n'est-ce pas de ce côté qu'il faut scruter l'horizon. La *Hochkirche,*

---

(1) Cfr. *H. K.* 1921, p. 381, (A. Costa).

malgré ses déficits et malgré les difficultés très pressantes qui l'assaillent, peut être utilisée par Dieu à des fins salutaires.

Elle apporte, dans la controverse religieuse, un élément nouveau: la sympathie profonde pour toute l'antiquité catholique, le désir de mener efficacement les âmes à la vérité surnaturelle, le besoin d'un christianisme complet, à la fois doctrinal, liturgique, ascétique, et l'horreur des négations arbitraires et dédaigneuses.

Ceci est trop neuf et trop beau pour que tous les cœurs sincères ne s'en réjouissent pas.

De plus, les *Hochkirchler* sont des âmes souffrantes, et il y a une bénédiction cachée dans toute souffrance qu'on accepte avec respect. Ils souffrent non pas à la manière des poètes qui s'apitoient sur eux-mêmes et qui convient l'univers à les plaindre; mais ils souffrent à la manière des compatissants, pour qui la grande douleur est celle qui fait mal à autrui, et que les larmes du prochain empêchent de dormir.

Il est impossible que celui qui a pitié se trompe totalement. Quelque chose sortira de cette béatitude. La promesse de lumière ne saurait être vaine, et le bon Samaritain finit toujours par rencontrer le Rédempteur.

La *Hochkirche* aime le Christ et son œuvre, et son Saint Sacrement. Nous ne disons pas que sur tous ces points ses idées soient très sûres ni son orthodoxie très satisfaisante. Il nous suffit de constater que sa piété demeure incontestablement sincère et que, pour leur Sauveur, ces gens sont prêts à faire les plus grands sacrifices. Ils ont cette jalousie de la gloire de Dieu, que le langage chrétien a nommée le zèle.

Nous n'avons pas de conseils à donner. L'impertinence serait grande de morigéner ou d'encourager ceux qui ne demandent pas notre secours et qui entendent faire respecter leur parfaite indépendance.

Peut-être toutefois nous sera-t-il permis de dire, en terminant, ce qui nous semble le plus menaçant pour la *Hochkirche*. Ce n'est pas l'hostilité qu'elle suscite dans les milieux protestants; l'hostilité n'effraie jamais les convaincus et elle stimule les débutants. Ce n'est pas même la prévention qu'elle affiche parfois contre Rome et la défiance dont elle s'entoure quand il s'agit des catholiques ; Newman jadis a passé par des crises analogues et il a écrit contre

les abus romains des pages très dures que son ami Hurrell Froude lui reprochait (1). Ce n'est pas davantage la pénurie de ressources matérielles, la catastrophe financière, qui risque d'arrêter les publications et de rendre impossibles les assemblées générales; on pourra s'ingénier malgré la détresse, et les pauvres ne sont pas nécessairement des muets ou des inertes. Ce n'est pas le désenchantement, le choc dur des réalités, brisant les espoirs ingénus: les directeurs de la *Hochkirche* ne sont pas des jeunes gens imberbes et l'expérience des dix dernières années leur a déjà fait connaître bien des naufrages. D'ailleurs le mouvement de la Haute Eglise ne ressemble pas à ces *revivals* qui éclatent périodiquement chez les protestants non-conformistes et dans lesquels tout est paroxysme. La *Hochkirche* part d'une conviction; les *revivals* n'ont comme origine qu'une émotion. Il ne leur faut qu'une mise en scène et quelques prophètes itinérants, un peu détraqués, comme l'Evan Roberts du Réveil gallois de 1903 (2). La contagion fait le reste. Toute organisation stable est superflue, voire impossible. Pas de doctrine, pas de liturgie : des prières extatiques, rythmées (3), des sanglots cadencés, de la musique, des chants, et des invocations violentes. Le *revival* tombe comme il est né et ce qui le tue, c'est le calme. La *Hochkirche* n'a pas à craindre pareil danger. Elle est, depuis ses débuts, beaucoup trop réfléchie et méthodique pour qu'on la confonde avec les crises des réveils religieux.

Mais le danger sournois, c'est l'affadissement intérieur; le désir de gagner les masses et par conséquent de leur servir non ce qu'il leur faut mais ce qu'elles demandent; le besoin de cette popularité qui se traduit par des compromis et des abdications et fait perdre toute l'originalité des pensées initiales. Depuis longtemps le protestantisme est rongé par ce mal. L'Eglise s'y est mise à la remorque des fidèles, et on a servi le naturalisme, le criticisme, la mystique ou le moralisme, suivant le goût de l'acheteur et la mode du jour.

---

(1) Cfr. NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, II part. (1833-1839). Il cita les paroles de reproche de Froude dans la rétractation qu'il envoya au *Conservative Journal* et qui parut en février 1843. Cfr. *Correspondence of J. H. Newman with J. Keble and others*, 1839-1845, Longmans, London, 1917, p. 203.

(2) Cfr. HENRI BOIS, *Le réveil gallois*.

(3) C'était le Hwyl. Cfr. op. cit. p. 268.

Si la *Hochkirche* ne repousse pas intrépidement cette fausse sagesse; si elle adapte son programme et ses phrases aux exigences de la foule — *prurientes auribus* (1) — elles perdra rapidement la partie qu'elle a le désir de jouer, et on rangera sa tentative avec toutes les autres, aux rayons de l'histoire. Les essais ne se comptent plus, qu'on a multipliés depuis quatre siècles pour galvaniser la Réforme. La *Hochkirche* strictement luthérienne et refusant de heurter les préjugés protestants n'a plus aucun sens. Elle est morte en naissant.

Pour vivre, il faut qu'elle soit scandaleuse. Chaque fois qu'on l'accusera de romanisme, elle aura fait un progrès. Si elle augmente rapidement le nombre de ses adhérents, elle sera diluée et insipide. Elle ne peut réussir que comme solution concentrée et corrosive.

Mais qu'est-ce ici que réussir ?

Nous croyons que pas un des *Hochkirchler* ne nous contredira si nous affirmons que, pour eux comme pour nous, réussir ce n'est pas nécessairement faire aboutir une idée préconçue mais tout simplement confluer dans la vérité totale et sans mélange ; réussir, c'est rencontrer la Vie, qui est le Christ, et devenir un avec lui.

Dans ce souhait, tous peuvent s'entendre, et par beaucoup d'amour, de loyauté, de prière et d'effort, on peut obtenir de Dieu que ce souhait, quelque jour, devienne une réalité. *Holiness rather than peace.* La sainteté plus encore que le calme (2).

La *Hochkirche* n'est affiliée à aucun parti politique. Elle tâche de se tenir en dehors des nationalismes suraigus qui sévissent aujourd'hui un peu partout. Elle est d'abord un mouvement des consciences. Aussi ne fait-elle pas beaucoup de bruit, les agences l'ignorent et la grande presse étrangère n'en parle pas.

C'est fort bien. Il vaut mieux que la foule indiscrète et bruyante ne mêle pas sa curiosité banale à l'œuvre douloureuse et tâtonnante de ceux qui cherchent à remplacer ce qu'ils n'ont plus. Il vaut mieux que des apôtres impatients ne s'occupent pas de brusquer les âmes qui hésitent et n'entreprennent pas de pousser, pêle-mêle,

---

(1) *II Tim.* 4. 3.

(2) C'était la formule de Newman pendant les longues années de ses tâtonnements.

dans le bercail ceux qui n'ont pas encore terminé les longues et purifiantes expériences solitaires. On ne respectera jamais trop l'action divine dans les cœurs. L'aiguille qu'on pousse du doigt sur le cadran n'indique plus le temps véritable et raccourcir les délais ce n'est pas toujours le meilleur moyen de favoriser les éclosions. Si la stratégie du Pêcheur invisible nous paraît lente et sinueuse; si les résultats ne contentent pas notre appétit de succès massifs, apprenons à mettre un doigt sur nos lèvres, et à guetter, dans le silence et la prière, comme les serviteurs des paraboles et les anciens voyants d'Israël, vers l'horizon lointain, le Fils de la Promesse. Celui qui doit venir et qui, peut-être, ne tardera plus.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER. « NOUS SOMMES CATHOLIQUES » . . . 1

Une manifestation, 1. — Origine de la Haute Eglise allemande, 2. — Il y a un siècle, 2. — Initiative de Claus Harms, 2. — Les thèses de 1817, 2. — Le mouvement de l'*Erweckung*, 3. — Les ancêtres de la Haute Eglise, 4. — Vilmar, 4. — Kliefoth, 5. — Löhe, 6. — Thèses de 1917, 6. — Les premières réunions, 7. — Le programme théorique, 9. — Est-ce un retour vers Rome ? 9. — On le croirait à première vue, 10. — Amour de l'Eglise catholique, 11. — **Critique du calvinisme**, 13. — Présence réelle, 13. — Liturgie, 14. — Conséquences : l'édifice religieux, 14. — Le sanctuaire, 15. — Le foyer des âmes anéanti, 17. — **Critique du rationalisme**, 19. — Dégoût du scepticisme universitaire, 20. — Horreur des négations doctrinales, 21. — Besoin de réalité, 22. — **Critique des réformateurs eux-mêmes**, 23. — Ils ont exagéré, 23. — Nécessité de récupérer les éléments religieux catholiques, 24. — Culte, 25. — Messe, 26. — Bréviaire, 28. — Dévotion à Marie, 30. — Communion sous les deux espèces ? 31. — Doctrine du sacrifice, 32. — Vie monastique, 34. — Une tentative dans ce sens, 36. — Ce qu'on peut en attendre, 39. — Exercices spirituels, 39. — Confession et confessionnal, 42. — Episcopat, 43.

CHAPITRE DEUXIÈME. « NOUS SOMMES LUTHÉRIENS ». . . 47

Défiance excitée par la Haute Eglise dans les milieux protestants, 47. — Ce que répond la *H. K.* « Nous sommes catholiques sans doute, mais nullement romains », 48. — La notion de catholicité exclut la restriction romaine, 48. — La catholicité appartient à l'ensemble de l'Eglise, 48. — Qu'est-ce que cette catholicité ? 49. — Flottement, réponses incertaines, 49. — Contradictions, 50. — Mais déclarations très nettes : « Nous ne serons jamais romains », 52. — Nous sommes évangéliques, 53. — Les apparences peuvent faire illusion, 54. — Distinction entre le luthéranisme des débuts et le protestantisme ultérieur, 55. — Entre luthériens et réformés (calvinistes), 56. — La messe peut être luthérienne, 57. — La liturgie aussi, 58. — Avec la

croyance à la présence réelle, 59. — Et même l'épiscopat, 61. — Ce qui peut en demeurer dans l'évangélisme, 61. — Les vieux-catholiques sont adoptés comme modèles, 66. — Malgré leur insuffisance, 67. — Ordres religieux luthériens, 69. — La confession n'est pas opposée aux principes luthériens, 71. — Luther est plus conservateur qu'on n'imagine, 73. — La *H. K.* l'aime à cause de cela, 73. — On peut donc être luthérien et garder une grande part du vieux patrimoine catholique, 73. — Pas de romanisme, 74 — Une anecdote symbolique, 77. — On est luthérien sans admettre que Luther soit le dernier mot, 80. — D'ailleurs le luthéranisme est doctrinalement incomplet, 81. — Et le terme est lui-même bien ambigu, 83. — Il faut l'expliquer, 84.

CHAPITRE TROISIÈME. QU'EST-CE QU'UN LUTHÉRIEN ? . 85
Le mot est vague, 85. — Se rattacher à Luther, 85. — Mais à quel Luther ? 85. — Celui des origines ? 86. — Celui de 1517 ? 86. — Ou de 1518 ? 88. — Ou de la révolte de 1520 ? 89. — Dans le *De captivitate babylonica* toutes les destructions doctrinales et rituelles sont déjà logiquement contenues, 90. — La Cène, 90. — Le sacrement, 93. — La Pénitence, 93. — Incohérence de la doctrine, 94. — Elle aboutit à supprimer l'Eglise, 95. — Le baptême des enfants, 96. — Oscillations dans la théorie, 97. — Ruine de toute autorité, 100. — Donc de toute unité, 101. — Mais respect des origines, 102. — Evolution ultérieure du luthéranisme, 104. — Négations et suppressions, 104. — L'idée même d'une Eglise ou d'un dogme serait catholique, 105. — Condamnée par les protestants, 106. — Les réformateurs ont méconnu leur propre pensée, 109. — Pour être luthérien faut-il admettre ce que Luther a dit ? 110. — Ou tout juste le contraire ? 111. — Les deux réponses sont soutenues par les luthériens, 113. — La *H. K.* ne se prononce pas nettement, 115. — L'équivoque de la pensée de Luther demeure dans ses disciples, 118. — On peut logiquement la conduire au nihilisme religieux, 118. — Et aboutir au pur naturalisme, 119. — Sous couleur de réformer, il a supprimé, 120. — La « réduction » protestante est une destruction, 121. — L'épithète de *luthérien* n'est qu'une appellation provisoire, 123.

CHAPITRE QUATRIÈME. QU'EST-CE QU'UN CATHOLIQUE ? . 125
Notre Mère la Sainte Eglise, 125. — Le catholique se définit par l'Eglise, 127. — Et il ne distingue pas entre la fidélité qu'il voue à Dieu et celle qu'il doit à l'Eglise, 127. — Il ne se sent nullement prisonnier, 128. — Malgré la sujétion doctrinale et disciplinaire, 128. — Il aime profondément l'Eglise, 129. — A cause de l'idée qu'il s'en fait, 129. — Elle est pour lui comme la ruche pour l'abeille, 130. — Et il n'est lui-même, surnaturellement, que par elle 131. — L'Eglise, et non l'individu, possède les prérogatives salutaires et l'autorité, 130. — Mais cette autorité loin d'être une tyrannie est une sécurité et une libération, 132. — La piété est beaucoup plus à l'aise dans l'Eglise catho-

lique que dans le protestantisme, 133. — Les prohibitions protestantes, 134. — La tyrannie du bon sens et de la sagesse moyenne, 134. — Largeur de l'esprit catholique, 135. — L'autorité est sauvegardée, 139. — Elle appartient à l'individu, 139. — En raison de la fonction, 139 — L'Eglise est sainte, 142. — Malgré les apparences, 143. — Les apparences mêmes, parce qu'elles sont déconcertantes, montrent l'Eglise comme une réalité vivante, 145. — Et non comme une convention artificielle, 145. — Elle ressemble ainsi au Fils de l'homme, 146. — Signe de contradiction, 147. — Et aux Livres Saints, 148. — Ses rites seront étranges, 151. — La « bizarrerie » des sacrements, 152. — Sous des espèces contingentes ses prétentions sont absolues, 155. — Le *monopole* de la vérité, 156. — Théorie de la *H. K.* sur la vérité fragmentaire, 157. — Son incohérence essentielle, 158. — L'Eglise n'est pas plus contestable que le Christ, 160. — Elle est rédemptrice comme lui, 161. — Ou plutôt c'est lui qui est rédempteur en elle, et maître souverain, 161.

CHAPITRE CINQUIÈME. L'AVENIR DE LA HAUTE ÉGLISE ALLEMANDE 162

Les débuts de la *H. K.*, 162. — Le recrutement, 162. — Lent, 163. — Ce qu'elle a réalisé, 164. — Entreprise hardie, 164. — La tâche intellectuelle, 164. — Nécessaire dans la *H. K.* qui n'est pas une organisation piétiste, 166. — Situation des esprits, 167. — Les chefs intellectuels de la *H. K.*, 168. — Ils lui sont étrangers, 168. — Fréd. Heiler, 169. — L. Fendt, 170. — Rod. Otto, 171. — Il faudrait à la *H. K.* une doctrine nette, 173. — Mais elle ne peut pas la formuler, 174. — La question du *Credo* défini, 174. — Les cas extrêmes, 176. — Crise d'autorité, 177. — L'influence romaine, 178. — En l'évitant trop, on la subit, 180. — Ce qu'on peut espérer, 181. — Ce qui reste à craindre, 181.

Publications du Museum Lessianum

I. Section Ascétique et Mystique.

OUVRAGES PARUS

Nos 1, 8, 11. — **La Prière de toutes les heures.** Trois séries de 33 méditations, par Pierre CHARLES, S. J., Professeur au Collège Philosophique et Théologique S. J. de Louvain. (Deux séries parues). La série, 5.00. fr.

Nos 2, 3, 4, 5. — **Lettres de Saint François Xavier.** Nouvelle traduction française, en 4 volumes par Eugène THIBAUT, S. J., Docteur en philosophie et lettres La série, 3.50. fr.

1re série. En Portugal et aux Indes (1540-1547).
2me série. Seconde Mission des Indes (1548).
3me série. Mission du Japon (1549-1551).
4me série. Retour aux Indes et Mission de Chine (1551-1552).

Nos 6, 7. — **Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur,** par Arthur VERMEERSCH, S. J., professeur de théologie morale à l'Université grégorienne. 6me édition. 2 vol. 16.00 fr.

No 9. — **Le Miroir de l'âme ou le Soliloque** de Henri de HEMBUCHE de LANGENSTEIN dit de Hesse (1340 1397) traduit et annoté par Emmanuel MISTIAEN, S. J. 2.50 fr.

No 10. — **Dieu est en nous, vivons avec Lui** par Pierre CAENEN, S. J. 2.50 fr.

No 12. — **Le Gage des divines Fiançailles** (De Arrha Animae) de HUGUES de SAINT-VICTOR, traduit et annoté par Michel LEDRUS, S. J. 3.00 fr.

HORS SÉRIE

— **Recollectiones Precatoriae,** desumptae ex XIV libris de Perfectionibus mori busque divinis necnon ex tractatibus de Numinis Providentia et de Praedestinatione R. P. Leonardi LESSII, S. I., ad utilitatem ac commoditatem piorum fidelium seorsum impressae. Edidit Carolus VAN SULL, S. I. 2.50 fr.

— (Ejusdem auctoris opuscula alia parantur).

II. Section Théologique.

OUVRAGES PARUS

Cette section publie deux Revues :

— **La nouvelle Revue Théologique,** publiée tous les mois sous la direction de quelques Professeurs de Théologie de la Compagnie de Jésus, à Louvain. 49 tomes parus. Abonnement au T. 50 (1923) Belgique et France : 15 fr. Autres pays : 20 fr.

— **Periodica de Re canonica et morali Religiosis et Missionariis utilia,** 10 tomes parus. Abonnement au T. XI, 1922. 12.00 fr.

— **Theologia Moralis.** Principia — Consilia — Responsa, auctore A. VERMEERSCH, S. I, doctore utriusque iuris, lectore theologiae moralis in Universitate Gregoriana. — 3 vol. in-8°. Primum volumen complectens longiorem et accuratam Introductionem. — Tractatus generales de Actibus humanis — de Legibus — de Conscientia — de Peccatis — de Subsidiis humanae libertatis — Pretium huius voluminis : 14.50 fr. Linteo religatum : 18.00 fr. A dorso corio : 23.50 fr.
Tertium Volumen *(Canonico-liturgicum et morale.)* De personis, de Sacramentis, de Ecclesiae praeceptis et de censuris 819 pp. 36.00 fr.
Supplementum ad III vol. De Castitate et vitiis oppositis. 5.00 fr.
Secundum volumen *prodibit* exeunte anno 1923.

— **La Robe sans couture.** — Un essai de Protestantisme Catholique. — La Haute Eglise allemande actuelle, par Pierre CHARLES, S. J. 8.00 fr.

EN PRÉPARATION

BORD.

— **Théologie Morale,** 3 vol. Traduction française de la Theologia Moralis du P. A. VERMEERSCH, S. J.

— **L'Origine de l'Eglise catholique.** I. L'Evangile du Règne de Dieu, par Paul CLAEYS-BOÚÚAERT, S. J., Professeur au Collège Philosophique et Théologique S. J. de Louvain.

— **Le Spiritisme en Belgique,** par Pierre CHARLES, S. J.

— **Baius et le Baianisme,** par François-Xavier JANSEN, S. J., Professeur au Collège Philosophique et Théologique S. J. de Louvain.

— **La Théologie de la Communion,** par Pierre CHARLES, S. J.

— **La Liturgie du Baptême,** par Edouard de MOREAU, S. J., Docteur en philosophie et lettres, Professeur au Collège Philosophique et Théologique S.J. de Louvain.

— **Le Vœu du plus parfait,** par Joseph CREUSEN, S. J., Docteur en philosophie et lettres, Professeur au Collège Philosophique et Théologique S.J., de Louvain.

III. Section Philosophique.

OUVRAGES PARUS

— **Principes d'Economie sociale,** par Valère FALLON, S. J. Docteur en sciences, politiques et sociales, Professeur au Collège Philosophique et Théologique S. J. de Louvain, 2me édition revue et mise à jour. Belgique : 8.00 fr.
Cartonné, 12 et 13 francs. Etranger : 10.00 fr.

—**Le Point de Départ de la Métaphysique.** Leçons sur le développement historique et théorique du Problème de la Connaissance, par Joseph MARÉCHAL, S.J., Docteur en sciences, Professeur au Collège Philosophique et Théologique S. J , de Louvain. 6 cahiers d'environ 200 pp. chacun, mis en vente séparément dans l'ordre suivant :

Cahier I. — De l'antiquité à la fin du moyen âge : La critique ancienne de la Connaissance. 12.50 fr.

Cahier II. — Le Conflit du Rationalisme et de l'Empirisme dans la philosophie moderne, avant Kant. 12.50 fr.

Cahier III. — La Critique de Kant. 12.50 fr.

EN PRÉPARATION

Cahier IV. — Par delà le Kantisme : Vers l'Idéalisme absolu.

Cahier V. — Le Thomisme devant la philosophie critique.
I. Essai exégétique d'une Epistémologie selon S. Thomas.

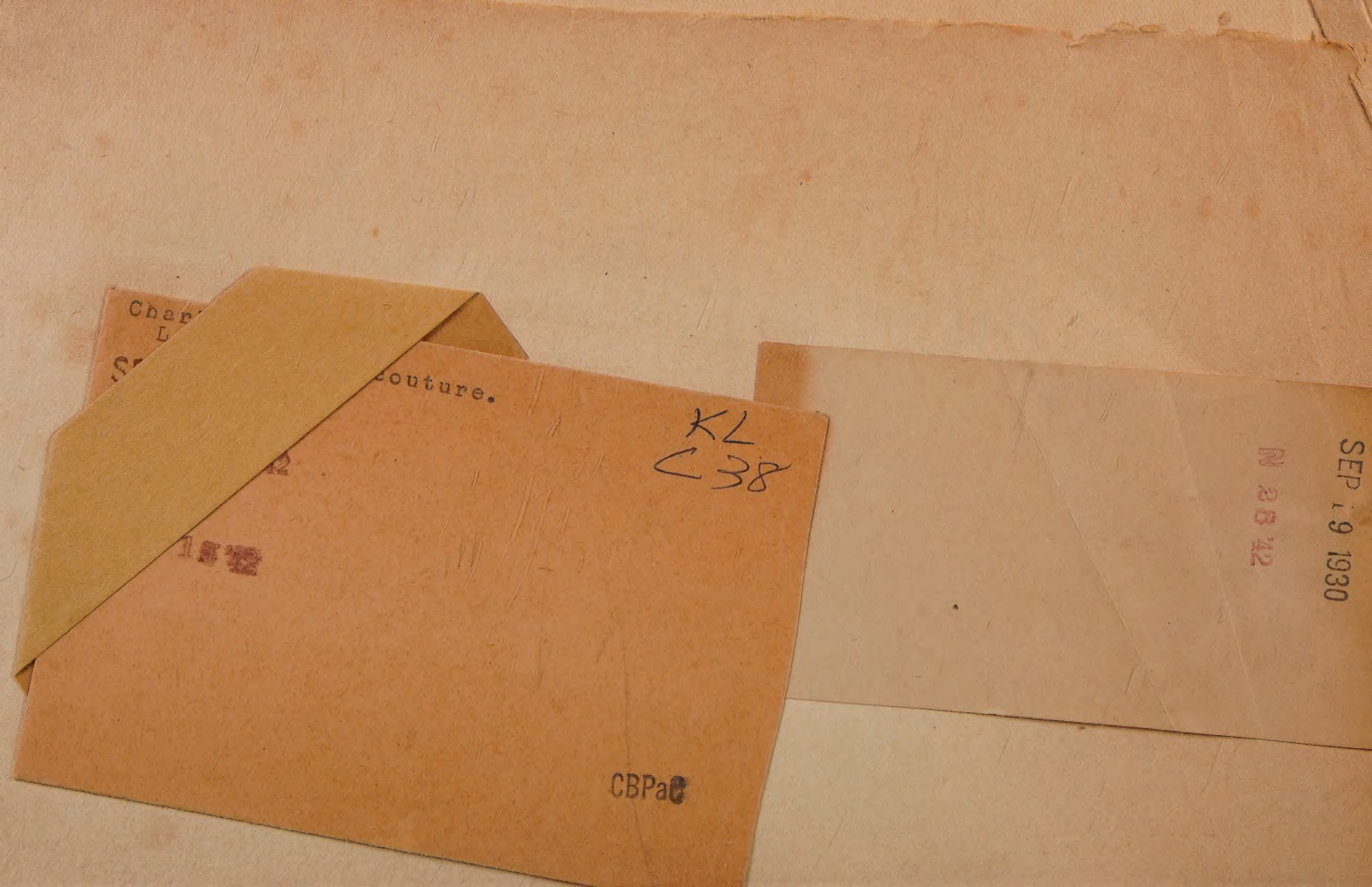
Cahier VI. — Le Thomisme devant la philosophie critique.
II. Comparaison avec quelques philosophies récentes.

— **La Métaphysique du Kantisme,** par Pierre CHARLES.

— **Etudes sur la Dialectique hégélienne,** par Pierre SCHEUER, S. J.

— **Etudes sur la Psychologie des Mystiques,** par J. MARÉCHAL, S. J. *(sous presse).*

Imprimerie " Les Presses Gruuthuuse „ Rue Gruuthuuse, 2, Bruges (Belgique).


couture.
KL
C38
CBPa
SEP 19 1930
IN 28 42

GTU Library
3 2400 00657 5520